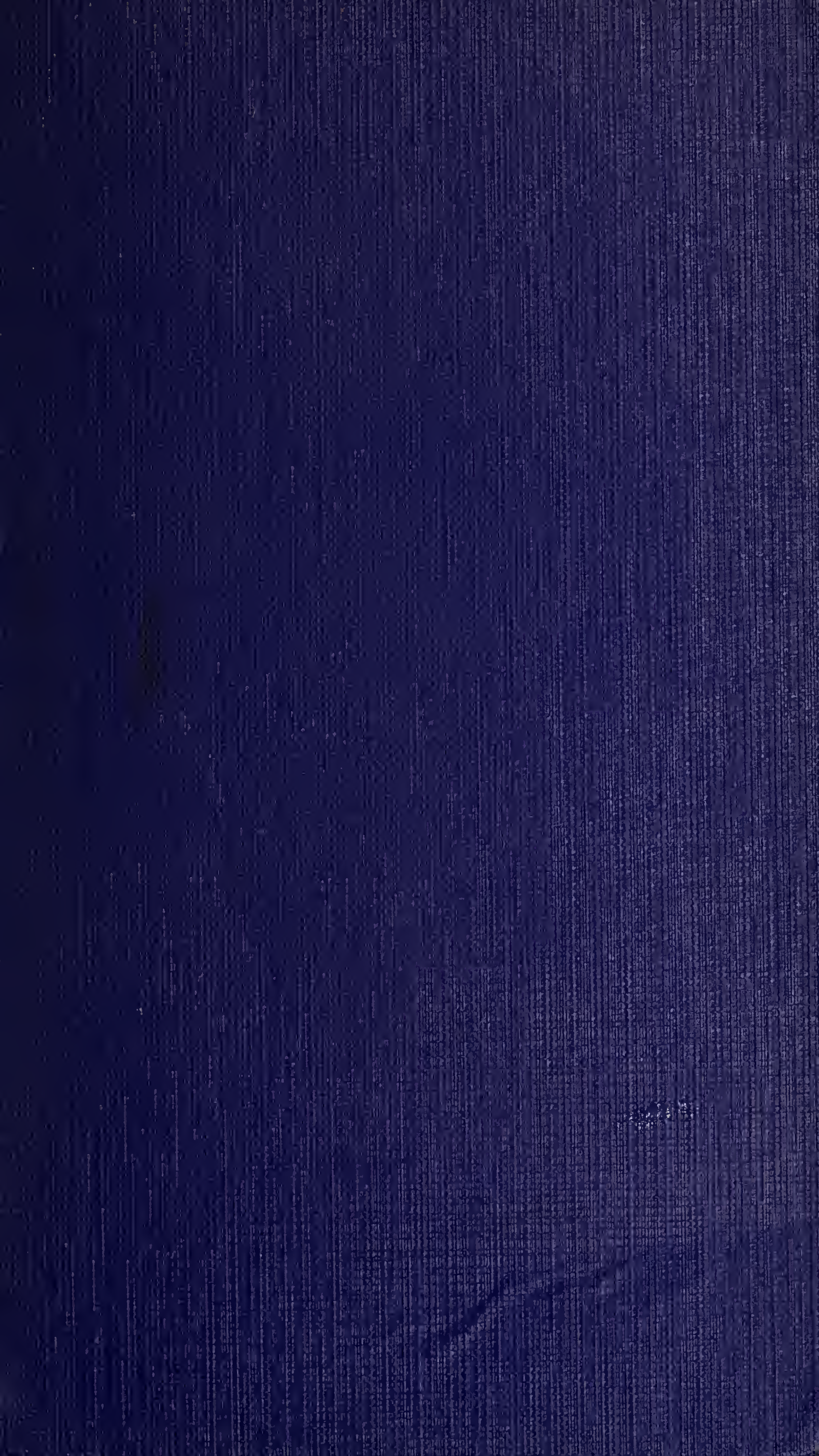


OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-ONZIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1749-1753.

RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, le 21 de janvier.

O anges ! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau que de faire tournoyer *Aſſur* à l'entour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer une conſpiration et de la manquer, que de faire venir *Aſſur* enchaîné, que de prévenir la cataſtrophe, et de la noyer dans un détail de faits, la plupart forcés, nullement intéreſſans, et dont l'expoſé ſerait le comble de l'ennui. Un vraiſemblable froid et glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu ; et quand on eſt arrivé aux bornes de ſon talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vîte au colin-maillard du tombeau, quand il ſera touché du reſte. Voilà une très-petite partie de mes raiſons ;

1749.

1749. je remets le reſte au bienheureux moment où je ſerai dans votre ciel.

Je ne ſais pas quelles ſont les choſes eſſentielles dont il faut que je parle à M. de *Richelieu* ; il nous mande qu'il a proſcrit pour jamais les parodies. Je ne ſais rien de plus eſſentiel que le bon goût. Je voudrais bien être arrivé avec la petite caiſſe de Bar, mais il faut que madame *du Châtelet* règle ſes affaires avec ſon fermier, et que ſes forges paſſent devant Sémiramis.

A l'égard des *Slotz*, il vaut mieux leur parler le premier février que de leur envoyer des plans de décorations ; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds.

Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens. Elle vient d'achever une préface de ſon Newton, qui eſt un chef-d'œuvre. Il n'y a perſonne à l'académie des ſciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à ſon ſexe et à la France. En vérité, je ſuis ſaiſi d'admiration.

Valete, angeli.

LETTRE II.

1749.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 de mars.

JE vous envoie donc, Monſieur, la copie de la lettre d'un prince qui a autant d'eſprit que vous, et dont je ſouhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laiſſer prendre aucune copie. Recommandez ſurtout le ſecret à M. de *Valori* : il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi ſeulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les perſonnes qui vous ont ôté le miniſtère protégent Catilina; cela eſt juſte.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

1749.

LETTRE III.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 23 aprile.

O ricevuto l'onore della ſua lettera, del 17 marte, coi belliſſimi verſi che ſono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo ſtimolo, che m'inſtigarebbe à correre più allegramente nella ſtrada della virtù, ſe la mia debole ſalute non ritardaſſe il mio corſo, e non foſſe per infiacchire le mie piccole forze. Non poſſo credere che cotali verſi ſieno tutti compoſti dà un giovane ſuo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che voſtra eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò ſeriosamente, e con riverenza ed ammirazione, ciò che dice *Didone* dà ſcherzo, o piuttoſto con un amaro rimprovero :

Egregiam verò laudem, et ſpolia ampla refertis,
Tuque, puerque tuus.

E dirò ancora al nipote :

Avunculus excitet Hector.

Sperò di ricevere frà pochi giorni il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto

le do avvijo, che ho preja la libertà di mandargli un piego per la via di Venezia, non ſapendo allora che voſtra eminenza foſſe per andarſene à Roma : queſto piego contiene una piccola diſſertazione intorno l'opinione volgare, che pretende tutto il noſtro globo eſſer ſtato ſpeſſo roveſciato e fracaſſato e che aſſeriſce le balene aver nuotato durante molti ſecoli ſulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra ſia ſtata ſempre come fù creata (li 150 giorni del diluvio in fuori). 1749.

Gli eſemplari che o mandati à voſtra eminenza le capitaranno in Roma, e le ſaranno rimandati dà Breſcia. O che commercio! Mi cumula ella di perle, e d'oro, e gli mando in contracambio chioccherie; mà ſe i miei tributi ſono leggieri, non è così fralle il mio oſſequio, e la mia coſtante ammirazione.

Sarò ſempre coll' umiltà più riſpettoſa, e colle più ardenti brame del mio cuore, &c.

1749.

LETTRE IV.

A M. MARMONTEL.

Vendredi au foir, mai.

Je fuis très-reconnaiſſant de l'honneur que me veut faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom qu'il veut mettre à la tête de ſon ouvrage. On dit qu'il a eu le plus grand ſuccès. Je vous en fais mon compliment à tous deux.

Ces paroles font tirées de l'épître de M. le maréchal de *Richelieu*, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais effentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui de Marly à votre ami *Voltaire*. Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaifirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le fecond jour de votre triomphe. Je fuis obligé d'accompagner madame *du Châtelet* toute la journée pour des affaires qui ne fouffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce foir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de *Richelieu*, que je ferai partir fur le champ. *Te amo, tua tueor, te diligo, te plurimùm, &c.*

LETTRE V.

1749.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi, mai.

CELA n'eſt pas vrai, Madame; vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de ſi jolis billets quand on ſouffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne ſoit trop vrai, et j'en ſuis au déſeſpoir. Je viendrai ce ſoir, mort ou vif, ſavoir de vos nouvelles. Je travaille, mes chers et adorables anges, à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gauſſin ſort de chez le moribond, qu'elle n'a point rappelé à la vie, toute jolie qu'elle eſt. Elle jouera Zaïre et puis Bevildera; point de Sémiramis. J'attendrai, et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main, ſi jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine*, mais je me meurs.

1749.

LETTRE VI.

A M. MARMONTEL.

Mercredi au foir, mai.

VOICI votre fecond triomphe, mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres par-devers vous à l'académie. Je vous avertis que je quitte ma place, fi je n'ai pas, à la première occafion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je fuis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos fuccès. La première chofe que j'ai faite, a été de m'en informer, et la feconde, de vous dire que j'y fuis auffi fenfible que vous-même. Quelle joie pour notre cher *Vauvenargues* s'il vivait! J'ai relu fon livre à Verfailles; c'était bien là le germe d'un grand-homme que les fots ne connaîtront pas. *Vale.*

LETTRE VII.

1749.

AU MEME.

16 de juin.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maifon, mon cher ami, aucune brochure fatirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les femaines, dans laquelle votre tragédie d'Ariftomène eft déchirée d'un bout à l'autre. Je vous affure que cette feuille excita l'indignation de l'affemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par fes feules lumières, ne valent rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé; (et quel eft celui de nos ouvrages qui foit fans défauts?) mais ce public, qui eft toujours jufte, avait fenti encore mieux les beautés dont votre pièce eft pleine, et les reffources de génie avec lefquelles vous avez vaincu la difficulté du fujet. Il y a bien de l'injuftice et de la mal-adreffe à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique, entend mal fon métier quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raifons

de ſon ſuccès. L'abbé *Desfontaines*, de très-
1749. odieuſe mémoire, fit dix feuilles d'obſervations ſur l'Inès de M. de *la Motte* ; mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La ſatire eſt ſans yeux pour tout ce qui eſt bon. Qu'arrive-t-il ? Les ſatires paſſent, comme dit le grand *Racine*, et les bons écrits qu'elle attaque, demeurent ; mais il demeure auſſi quelque choſe de ces ſatires, c'eſt la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent ſur leurs perſonnes. Quel indigne métier, mon cher ami ! Il me ſemble que ce ſont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, ſans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui conſacre ſes talens et de très-grands talens au public, et qui n'attend ſa fortune que d'un travail très-pénible, et ſouvent très-mal récompenſé ? C'eſt vouloir lui ôter ſes reſſources, c'eſt vouloir le perdre ; c'eſt un procédé lâche et méchant que les magiſtrats devraient réprimer. Conſolez-vous avec les honnêtes gens qui vous eſtiment ; mépriſons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant

d'impudence que d'inſuffiſance, qui louent à tort à travers quiconque paſſe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui paſſent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un ſpectacle déshonorant pour l'humanité; mais il eſt un ſpectacle plus noble encore que le leur n'eſt aviliſſant; c'eſt celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'eſtiment réciproquement, qui ſont rivaux et qui vivent en frères; c'eſt ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'eſt un exemple que j'eſpère donner long-temps avec vous. 1749.

Votre véritable ami, &c.

LETTRE VIII.

A M. DIDEROT.

Juin.

Je vous remercie, Monſieur, du livre ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en préſente un qui n'eſt ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je ſuis entièrement de votre avis

1749. ſur ce que vous dites des jugemens que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon ſens, et des philoſophes. Je ſuis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaiſir votre livre qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a long-temps que je vous eſtime autant que je mépriſe les barbares ſtupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchans qui ſe joignent aux imbécilles pour proſcrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne ſuis point du tout de l'avis de *Sanderſon*, qui nie un Dieu, parce qu'il eſt né aveugle Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à ſa place, reconnu un être très-intelligent, qui m'aurait donné tant de ſupplémens de la vue; et en apercevant, par la penſée, des rapports infinis dans toutes les choſes, j'aurais ſoupçonné un ouvrier infiniment habile. Il eſt fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il eſt, et pourquoi il a fait tout ce qui exiſte; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il eſt. Je déſire paſſionnément de m'entretenir avec vous, ſoit que vous penſiez être un de ſes ouvrages, ſoit que vous penſiez être une portion néceſ-

ſairement organiſée d'une matière éternelle et néceſſaire. Quelque choſe que vous ſoyez, vous êtes une partie bien eſtimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, Monſieur, que vous me fiſſiez l'honneur de faire un repas philoſophique chez moi avec quelques ſages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande paſſion pour ceux qui le ſont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, Monſieur, que je ſens tout votre mérite, et c'eſt pour lui rendre encore plus de juſtice que je déſire de vous voir et de vous aſſurer à quel point j'ai l'honneur d'être. 1749.

LETTRE IX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Cirey, 28 de juin.

VOUS ſaurez, cher et reſpectable ami, que nous ſommes à Cirey, et qu'il eſt fort triſte de quitter des appartemens délicieux, ſes livres, ſa liberté, pour aller jouer à la comète. Si je pouvais reſter trois mois où je ſuis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles.

1749. Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés celle de me renvoyer une certaine Nanine, quand on ne la jouera plus. Le ſieur *Minet*, homme fort dangereux en fait de manuſcrits, et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de vin ni pièces de théâtre à garder, doit remettre cette pauvre Nanine entre les mains de mademoiſelle *Gauſſin*, après la repréſentation; et mademoiſelle *Gauſſin* doit la ſerrer et vous la rendre après ſon enterrement. Cela fait, je vous ſupplie de me l'envoyer à la cour de Lorraine, ſous l'enveloppe de M. *Alliot*, conſeiller aulique de ſa Majeſté, &c.

Comment va la ſanté de madame d'*Argental*? Je crois qu'il fait aſſez chaud pour qu'elle ſoit à Auteuil. M. de *Choiſeul* digère-t-il? M. de *Pont-de-Veſle* eſt-il toujours gras à lard? M. l'abbé de *Chauvelin* prend-il ſon lait tous les ſoirs chez vous? J'aimerais mieux y être avec eux qu'à la cour des rois où je vais aller avec madame *du Châtelet*. J'ai tant fait parler ces meſſieurs-là en ma vie! Tout ce que je leur fais dire et tout ce qu'ils diſent, ne vaut pas aſſurément le charme de votre ſociété.

Adieu, mes chers anges; le parfait bonheur ſerait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

LETTRE

LETTRE X.

1749.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 de juillet.

MAIS, ô anges, quel excès d'indifférence! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma Nanine. En vérité, Madame, je ſuis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à monſieur d'*Argental*, et point de réponſe. Paſſe encore de ne me pas envoyer ma pièce; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela eſt trop cruel. Vous ne ſauriez croire dans quelles inquiétudes ſon ſilence me jette.

Madame *du Châtelet*, qui vous fait ſes complimens, compte accoucher ici d'un garçon, et moi d'une tragédie; mais je crois que ſon enfant ſe portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier Sémiramis. Je vais écrire aux *Slotz*, et leur recommander un beau mauſolée. *Adam* en fait ici un pour la reine de Pologne, qui eſt digne de *Girardon*. Pourquoi faut-il que

1749. *Ninus* soit enterré comme un gredin ? Il faudra que le *Curi* fasse de son mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de Catilina.

Ecrivez-moi donc, paresseux anges.

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 24 de juillet.

ENFIN je respire ; j'ai des nouvelles de mes anges ; je tremblais pour la santé de madame d'*Argental* ; je tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que d'être un mois entier sans recevoir un seul mot de ceux qui sont notre consolation et nos guides sur la terre ! La lettre adressée à Cirey ne m'est jamais parvenue. La santé de madame d'*Argental* était languissante, et je craignais aussi que monsieur d'*Argental* ne fût malade ; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue sur Nanine, pour quelques mauvais vers d'Adélaïde. Je fesais mon examen de conscience ; j'étais au désespoir. J'avais écrit à mademoiselle *Gaussin*, j'avais écrit à ma nièce ; je les avais priées

d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laiſſez jamais dans ces tourmens-là, tant que la ſanté de madame d'*Argental* ne ſera pas raffermie. 1749.

Je reçois donc Nanine, et je la mets dans le fond d'une armoire pour y travailler à loiſir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes ? Le ſujet le comporte. *La Chauſſée* avait bien fait cinq actes de ſa Paméla, dans laquelle il n'y avait pas une ſcène. Je n'interromprai point notre tragédie (*). Ce n'eſt pas une pièce tout-à-fait nouvelle ; ce n'eſt pas non plus Adélaïde ; c'eſt quelque choſe qui tient des deux ; c'eſt une maiſon rebâtie ſur d'anciens fondemens. Vous aurez, dans un mois, cette eſquiſſe, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loiſir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuſe ſecouſſe à mes entrailles paternelles, en me feſant entrevoir qu'on pourrait jouer Mahomet ? Je ſerais bien content, ſurtout ſi *Roſelli* jouait *Séide*.

Pourquoi permet-on que ce coquin de *Fréron* ſuccède à ce maraud de *Desfontaines* ? Pourquoi ſouffrir *Raſiat* après *Cartouche* ? Eſt-ce que bicêtre eſt plein ?

Adieu, divins anges ; mes tendres reſpects à tout ce qui vous entoure. Madame *du*

(*) Le Duc de Foix.

Châtelet vous fait mille complimens. Je ſouhaite
1749. ſa ſanté et ſon ventre à madame d'*Argental*. Je ſuis inconſolable que vous ne laiſſiez pas de votre race ; mais que madame d'*Argental* ſe porte bien : il vaut mieux avoir de la ſanté que des enfans.

LETTRE XII.

AU MEME, *à Paris.*

A Lunéville, 29 de juillet.

ANGES, voici le cas de déployer vos ailes. M. de *la Reynière* doit vous envoyer une tragédie : ce n'eſt pas lui pourtant qui en eſt l'auteur, c'eſt moi. Cela pourra amuſer madame d'*Argental* dans ſon ſuperbe palais d'Auteuil. Je vous vois déjà aſſemblés, Meſſieurs, et me jugeant en petit comité.

Mais Nanine, mais Sémiramis, que deviendront-elles ? On m'a mandé que cet honnête homme, cet illuſtre poëte *Roi*, outré, comme de raiſon, de ce qu'à la comédie on avait préféré cette Nanine à une excellente pièce de ſa façon, m'avait honoré de la lettre du monde la plus polie et la plus affectueuſe. Il ne ſerait pas mal, pour mortifier ce ſcorpion

qu'on ne peut écraſer, de reprendre Nanine
avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la 1749.
faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des perſonnes qui, dans le fond du cœur, n'en ſeront pas mécontentes. Mais Sémiramis! Sémiramis! c'eſt-là l'objet de mon ambition. *Ninus* ſera-t-il toujours ſi meſquinement enterré? J'écris à M. de *Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre; j'envoie à M. de *Curi*, intendant des menus tombeaux, un petit mémoire, pour avoir une grande diable de porte qui ſe briſe avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui faſſe ſortir l'ombre du fond des abymes. Notre ami *le Grand* avait trop l'air du portier du mauſolée. Ce coquin-là ſera-t-il toujours gras comme un moine?

On ne m'a pas dit que les Amazones aient fait une grande fortune. J'en ſuis fâché pour madame *du Bocage*, qui prenait la choſe fort à cœur; et j'en ſuis fâché pour ma nièce, qui veut vîte réparer l'honneur du ſexe; mais ſi elle ſe preſſe, cet honneur-là reſtera comme il eſt: elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que ſon oncle.

Bonſoir, mes divins anges. Quel barbare perſécute donc ce pauvre *Diderot*? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philoſophe.

1749. *P. S.* Je vous avais parlé de mettre Nanine en cinq actes ; mais ce projet me paraît ſouffrir bien des difficultés, et il ferait tort à d'autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puiſſe l'exécuter, je vous ſupplie de faire donner, après les chaleurs, cinq ou ſix repréſentations de Nanine, quand ce ne ferait que pour faire faire la grimace à *Roi*, et enlaidir encore le vilain.

LETTRE XIII.

AU MEME.

A Lunéville, le 22 d'auguſte.

O ANGES!

J'OSERAI écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le ſervice du roi de Pruſſe eſt un peu plus ſévère que celui de nos partiſans, mais auſſi il aura le plaiſir d'appartenir à un grand-homme.

Ah, vraiment, il eſt bien queſtion de ce pauvre ouvrage, de cette tragédie dans le goût ordinaire ! je n'y veux pas aſſurément ſonger. Liſez, liſez ſeulement ce que je vous envoie ; vous allez être étonnés, et je le ſuis moi-même. Le 3 du préſent mois, ne vous

en déplaiſe, le diable s'empara de moi et me dit : Venge *Cicéron* et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer l'épouſe de *Catilina*, &c. Ce diable eſt un bon diable, mes anges; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai penſé mourir; mais qu'importe? En huit jours, oui, en huit jours et non en neuf, Catilina a été fait, et tel à peu-près que les premières ſcènes que je vous envoie. Il eſt tout griffonné, et moi tout épuiſé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main. 1749.

Vous n'y verrez point de *Tullie* amoureuſe, point de *Cicéron* proxenate, mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. *Fulvie* vous déchirera le cœur, vous adorerez *Cicéron*. Que vous aimerez *Céſar!* que vous direz : voilà *Caton!* et *Lucullus*, *Craſſus*, qu'en dirons-nous?

O mes chers anges! Mérope eſt à peine une tragédie en comparaiſon; mais mettons au moins huit ſemaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre; mais il s'agit qu'elle ſoit auſſi bonne que le ſujet eſt beau.

J'ai fait à peu-près ce que vous avez voulu pour Nanine; c'eſt l'affaire de deux minutes.

1749. Adieu, adieu; ma tendreſſe pour vous eſt l'affaire de ma vie. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la comète qu'elle et moi.

P. S. Je ſuis peu de votre avis, Meſſieurs, ſur bien des points qui concernent Adélaïde; mais c'eſt pour une autre fois. Réſervons-la comme un pâté froid; on le mangera quand on aura faim.

LETTRE XIV.

AU MEME, *à Paris.*

A Lunéville, le 16 d'auguſte.

CET ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaiſon des deux premiers actes de Catilina. Mais pourquoi intituler l'ouvrage Catilina? c'eſt *Cicéron* qui eſt le héros; c'eſt lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inſpiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce: Cicéron et Catilina.

Voilà une plaiſante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais

avoir

avoir tous ceux qui aiment les grands-hommes ; 1749.
Cicéron l'était.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte au préſident *Hénault*. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés : mettez-vous tous de la conſpiration. Cette aventure eſt plus guerre civile que Sémiramis. Courage, coadjuteur ! Aux armes, M. de *Choiſeul* ! Animez-vous, M. de *Pont-de-Veſle* ! Soyez tous de vrais romains ; battez les barbares.

LETTRE XV.

A MADAME DU BOCAGE, *à Paris.*

A Lunéville, ce 21 d'auguſte.

MADAME *du Châtelet*, Madame, a reçu votre préſent. Vous êtes deux amazones qui, dans des genres différens, êtes au deſſus des hommes. *Orithie* fait mille remercîmens à *Antiope*. Pour moi, qui ne ſuis qu'un homme, et un aſſez pauvre homme, je ſuis fier de vos bontés, comme ſi j'étais un *Théſée*. Vous devez être excédée d'éloges, Madame ; et les

1749. miens ſont bien faibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roſes, de myrtes, de lauriers; vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'eſprit et des talens. Les femmes n'oſent pas être jalouſes de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là ſoir et matin; et ſi vous n'en êtes pas excédée, ſi vous voulez que ma voix ſe mette de concert, vous eſſuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuſe où je mettrai à vos pieds les *Sapho*, les *Milton* et les Amours. C'eſt une terrible affaire qu'une ode, mais on m'avouera que le ſujet eſt beau, et que ce ſera bien ma faute ſi elle ne vaut rien. Je ſuis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me ſuis aviſé, Madame, de faire une tragédie de Catilina, et même de l'avoir faite prodigieuſement vîte; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'eſt pas que j'aye voulu rien diſputer à mon confrère et à mon maître, M. de *Crébillon;* mais ſa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'hiſtoriographe. J'ai voulu peindre *Cicéron* tel qu'il était en effet. Figurez-vous le François II de M. le préſident *Hénault;* voilà à peu-près mon Catilina. J'ai ſuivi

l'hiſtoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs. 1749.

Je laiſſe à mon confrère les idées audacieuſes, les jalouſies de l'amour, l'heureuſe invention de rendre la fille de *Cicéron* amoureuſe de *Catilina*, enfin tout ce qui eſt en poſſeſſion d'orner notre ſcène; ainſi, nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuſe difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez ſi bien ſurmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en conſacrerai les fredons; mais je vous ſupplie, en attendant, de croire que je ſuis en proſe un de vos plus ſincères admirateurs. Je vous remercie très-ſérieuſement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes complimens à M. *du Bocage*. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec une reconnaiſſance reſpectueuſe, &c.

LETTRE XVI.

1749.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 d'auguſte.

Je reçus hier la conſolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reſte de mon grimoire.

Je commence par vous ſupplier de le lire dans le même eſprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez juſqu'à la dernière goutte de l'eau roſe qu'on a miſe juſqu'à préſent dans la tragédie françaiſe. C'eſt Rome ici qui eſt le principal perſonnage; c'eſt elle qui eſt l'amoureuſe; c'eſt pour elle que je veux qu'on s'intéreſſe, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que ſon danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuſes de *Catilina*, la véhémence, la vertu agiſſante de *Cicéron*, la jalouſie du ſénat, le développement du caractère de *Céſar*. Point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement ſéduite par *Catilina*, qu'on dit, dans l'hiſtoire et dans la pièce, que ce monſtre était aimable.

Je ne ſais pas ſi vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas: *In nova fert animus.* Je ſais que c'eſt un préjugé

dangereux que la précipitation de mon travail. Il eſt vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait ſix mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées ſe préſentaient en foule pour ſortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le baſſin s'eſt rempli tout d'un coup. 1749.

Ah, que madame d'*Argental* a dit un beau mot! qu'il faut ne ſonger qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce ſont les acteurs; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire eſtropier; mais avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir romains. *Sarrazin* romain! quel conte! et *Céſar*, où eſt-il? Du ſecret: vraiment oui; c'eſt bien cela ſur quoi il faut compter! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'ame d'un bout à l'autre, et point de ſecret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à madame de *Pompadour;* car il ne faut pas braver les Grâces, et c'eſt un point indiſpenſable. Que de gens d'ailleurs qui aiment *Cicéron*, et qui feront de mon parti. Ah! ſi *Sarrazin* jouait ce rôle, comme *Cicéron* déclamait ſes Catilinaires, je vous répondrais bien d'une eſpèce de plaiſir que nos français muſqués ne connaiſſent pas, et que l'*amoureux* et l'*amoureuſe* ne donnent point. Il eſt

1749. temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je pétille d'indignation, quand je vois une partie carrée dans Electre.

Que diable eſt donc devenue la lettre du coadjuteur ? s'il l'a adreſſée à Cirey, tout eſt perdu. Coadjuteur, voyez ſi j'ai peint les chambres aſſemblées.

Bonſoir, vous tous que j'aime, que je reſpecte, à qui je veux plaire. Bonſoir, mon public. Madame *du Châtelet* plus groſſe que jamais.

LETTRE XVII.

AU MEME, *à Paris.*

A Lunéville, 23 d'auguſte.

Je reçois, ô anges, votre foudroyante lettre du 17 ; ne contriſtez pas votre créature, et ne me demandez pas un ſecret qui m'aurait fait une affaire très-ſérieuſe avec une perſonne très-aimable et très-puiſſante. Il était impoſſible de faire ſecrétement Catilina dans cette cour-ci, et il eût été fort mal à moi de n'en pas inſtruire madame de *Pompadour*. C'eſt un devoir indiſpenſable que j'ai rempli avec l'approbation de tout ce qui eſt ici.

Je ſais bien tout ce que j'aurai à eſſuyer ; je

ſais bien que je fais la guerre, et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me propoſer des embuſcades de nuit, armez-vous, je vous en prie, pour des batailles rangées, et faites-moi des troupes; enrôlez-moi des ſoldats, créez des officiers. Le préſident *Hénault* eſt l'homme de France qui m'eſt le plus néceſſaire. Je vous prie très-inſtamment de le mettre dans mon parti. Il eſt aſſurément bien diſpoſé; il eſt indigné de la monſtrueuſe farce dans laquelle *Cicéron* a été repréſenté comme le plus imbécille des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte; dégagez ma parole, mon reſpectable ami. 1749.

Comptez que la ſcène de *Céſar* et de *Catilina* fera plaiſir à tout le monde, et ſurtout au préſident *Hénault*. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'Hiſtoire romaine ne feront pas fâchés d'en voir un tableau fidelle. J'avais oublié de vous dire que le ſujet de cette tragédie eſt encore moins Catilina que Rome ſauvée. C'eſt-là, je crois, ſon vrai nom, ſi on n'aime mieux l'appeler Cicéron et Catilina.

Ces miſérables comédiens allaient jouer tranquillement l'Amant précepteur (*), où il y avait cinquante vers contre moi, que ce bon

(*) Ou le Faux ſavant, et enſuite l'Amour précepteur, par *du Vaure*.

1749. *Crébillon* avait autorisés gracieusement du sceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle *Gaussin*, malgré ses infames confrères qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme *Cicéron*, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de *Marc-Antoine*, mais j'ai trouvé en vous un *Atticus*.

Madame *du Châtelet* joue la comédie, et travaille à Newton, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de monsieur le coadjuteur.

LETTRE XVIII.

AU MEME.

A Lunéville, 28 d'auguste.

J'ATTENDS la décision de mes oracles; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de *Pompadour*, pleine de bontés; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes, qui ne cherchent qu'à me nuire, ont pu lui donner.

Soyez très-convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de *Pompadour* de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son ame à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir à sa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie. 1749.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de *Pompadour*, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse *du Maine* que j'ai fait ce Catilina qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confidence. J'aurai besoin de sa protection; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse *du Maine*, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président *Hénault*. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret,

1749. font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne fais pas si je me trompe, mais je trouve Rome sauvée fort au-dessus de Sémiramis. Tout le monde, sans exception, est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que j'en dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des Saisons de M. de *Saint-Lambert*. Il fait des vers aussi difficilement que *Despréaux*; il les fait aussi bien, et à mon gré beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. *Saint-Lambert*, par parenthèse, ne met pas de comparaison entre Rome sauvée et Sémiramis. Savez-vous que c'est un homme qui trouve Electre détestable? Il pense comme *Boileau*, s'il écrit comme lui. *Electre* amoureuse! et une *Iphianasse*, et un plat tyran, et une *Clytemnestre* qui n'est bonne qu'à tuer! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase! et, pour tout mérite, un *Palamède*, homme inconnu dans la fable, et guère plus connu dans la pièce! Ma foi, *Saint-Lambert* a raison: cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger *Cicéron*, mordieu, je vengerai *Sophocle*.

Madame *du Châtelet* n'accouche encore que de problêmes.

Bonſoir, bonſoir, anges charmans. Comment ſe porte madame d'*Argental?* Ma nièce doit vous prier de lui faire lire Catilina ; ma nièce eſt du métier ; elle mérite vos bontés. 1749.

LETTRE XIX.

AU MEME.

A Lunéville, premier de ſeptembre.

Il y a bien long-temps qu'on me fait attendre le décret céleſte ; je ne ſais encore ce que je dois penſer de Rome ſauvée. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame *du Châtelet* n'eſt point encore accouchée, mais *Fulvie* l'eſt. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la préſenter avec un gros ventre qui ne ferait qu'un ſujet de plaiſanterie pour nos petits-maîtres.

En attendant, je vous envoie Nanine telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je ſuis à l'ébauche du cinquième acte d'Electre, et d'Electre ſans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de Mérope ; mais j'eſpère qu'elle ſera d'un tragique ſupérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de *Curi* m'a écrit qu'on avait ordonné un

1749. beau tombeau pour très-haut et très-puiſſant prince *Ninus*, roi d'Aſſyrie. Détachez, je vous en prie, M. de *Bachaumont* aux ſieurs *Slotz ; Slotz* ſignifie pareſſeux en anglais.

Il y a quelques vers biſcornus dans le commencement du Catilina ; mais croyez qu'ils ſont tous corrigés, et j'oſe dire embellis. Si j'avais des copiſtes, vous auriez déjà la ſuite. Je vous le répète, mes chers et reſpectables amis, Catilina eſt ce que j'ai fait de moins indigne de vos ſoins. J'ai Sémiramis à cœur. Quand jouera-t-on cette Sémiramis ? quand viendra Catilina? Vous ordonnerez de ſa deſtinée. Je dois écrire à madame de *Pompadour*. Il faut en être protégé, ou du moins ſouffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame, qui fit travailler *Racine* et *Corneille* à Bérénice.

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi préciſe ; et cela, parce que le rapporteur (je ne ſais quel eſt ce bon homme) s'eſt imaginé que mon acquiſition n'était pas ſérieuſe, et que je n'étais pas aſſez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne ſuis pas en train de dire du bien des ſénats.

Adieu, conſolation de ma vie.

LETTRE XX.

1749.

AU MEME, *à Paris.*

A Lunéville, 4 de ſeptembre.

GRACES vous ſoient rendues; mais je ſuis bien plus inquiet de la ſanté de madame d'*Argental* que du ſort de Rome. Je vous prie, mon cher et reſpectable ami, de me mander de ſes nouvelles, car je ne travaillerai ni à Catilina ni à Electre que je n'aye l'eſprit en repos.

Madame *du Châtelet*, cette nuit, en griffonnant ſon Newton, s'eſt ſenti un petit beſoin; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre ſon tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans ſon berceau. La mère a arrangé ſes papiers, s'eſt remiſe au lit; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon Catilina. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'*Argental* ſe porte bien, j'emploierai ce long eſpace de temps à achever l'eſquiſſe d'Electre, avant d'achever de ſauver Rome. Je vous demande en grâce de faire au préſident *Hénault* la galanterie de lui

montrer le premier acte. Qu'importe que
1749. l'épée de *Catilina* ſoit mal placée ſur une table? otez-la de là. Et qu'importe une lettre dont on fera avec le temps un autre uſage? L'objet de ce premier acte eſt de donner une grande idée de *Cicéron*, et de peindre *Céſar*. Voilà, entre nous, ce dont je me pique. Je ſuis sûr que le préſident *Hénault* en ſera très-content.

Je veux qu'on ſache que la pièce eſt faite, mais je veux que le public la déſire, et je ne la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous ſupplie de m'envoyer, par le moyen de M. de *la Reynière*, l'ouvrage du docteur *Smith*. C'eſt un excellent homme que ce *Smith*. Nous n'avons en France rien à mettre à côté, et j'en ſuis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embraſſe tendrement, mon cher et reſpectable ami. Eſt-il bien vrai que les échevins vont devenir connaiſſeurs, et que la ville a l'opéra? Eſt-il bien vrai que la façade de *Perrault*, tant bernée par *Boileau*, ſera découverte? qu'on fait une belle place devers la comédie? Dites-moi, je vous en prie, quel eſt l'architecte?

On dit auſſi qu'on doit loger le roi à Verſailles, et lui ôter cet œil de bœuf. Comment le faſtueux *Louis XIV* avait-il pu ſe loger ſi mal? Voilà bien des choſes à la fois. On n'en ſaurait trop faire: la vie eſt courte. Si on

employait bien ſon temps, on en ferait cent fois davantage. 1749.

Chers conjurés, mille tendres reſpects.

LETTRE XXI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

A Lunéville, 4 de ſeptembre.

MON cher abbé *Greluchon* ſaura que madame *du Châtelet* étant, cette nuit, à ſon ſecrétaire, ſelon ſa louable coutume, a dit : *Mais je ſens quelque choſe !* Ce quelque choſe était une petite fille qui eſt venue au monde ſur le champ. On l'a miſe ſur un livre de géométrie qui s'eſt trouvé là, et la mère eſt allée ſe coucher. Moi qui, dans les derniers temps de ſa groſſeſſe, ne ſavais que faire, je me ſuis mis à faire un enfant tout ſeul ; j'ai accouché en huit jours de Catilina. C'eſt une plaiſanterie de la nature qui a voulu que je fiſſe, en une ſemaine, ce que *Crébillon* avait été trente ans à faire. Je ſuis émerveillé des couches de madame *du Châtelet*, et épouvanté des miennes.

Je ne ſais ſi madame *du Châtelet* m'imitera, ſi elle ſera groſſe encore ; mais, pour moi, dès que j'ai été délivré de Catilina, j'ai eu une nouvelle groſſeſſe, et j'ai fait ſur le champ

1749. Electre. Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules dans la maiſon de *Crébillon*.

Il y a vingt ans que je ſuis indigné de voir le plus beau ſujet de l'antiquité avili par un miſérable amour, par une partie carrée, et par des vers oſtrogoths. L'injuſtice cruelle qu'on a faite à *Cicéron* ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger *Cicéron* et *Sophocle*, Rome et la Gréce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous ?

Mille reſpects, je vous en prie, à madame de *Voiſenon*.

LETTRE XXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 de ſeptembre.

Je viens de voir mourir, Madame, une amie de vingt ans (*) qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeſte, du plaiſir qu'elle aurait de vous voir à Paris à ſon premier voyage.

(*) Madame la marquiſe *du Châtelet*.

J'avais

J'avais prié M. le préſident *Hénault* de vous inſtruire d'un accouchement qui avait paru ſi ſingulier et ſi heureux : il y avait un grand article pour vous dans ma lettre ; madame *du Châtelet* m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le préſident *Hénault*. Cette malheureuſe petite fille dont elle était accouchée, et qui a cauſé ſa mort, ne m'intéreſſait pas aſſez. Hélas ! Madame, nous avions tourné cet événement en plaiſanterie ; et c'eſt ſur ce malheureux ton que j'avais écrit par ſon ordre à ſes amis. Si quelque choſe pouvait augmenter l'état horrible où je ſuis, ce ſerait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la ſuite empoiſonne le reſte de ma vie miſérable. Je ne vous ai point écrit pour ſes couches, et je vous annonce ſa mort. C'eſt à la ſenſibilité de votre cœur que j'ai recours dans le déſeſpoir où je ſuis. On m'entraîne à Cirey avec M. *du Châtelet*. De là je reviens à Paris ſans ſavoir ce que je deviendrai, et eſpérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aye la douloureuſe conſolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ſes faibleſſes, avait une ame reſpectable.

1749.

1749.

LETTRE XXIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar, ce 14 de feptembre.

MON cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je écrit! quelle joie malheureufe! quelle fuite funefte! quelle complication de malheurs, qui rendraient encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être! Confervez-vous, vivez; et fi je fuis en vie, je viendrai bientôt verfer dans votre fein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. *du Châtelet;* je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli, et où j'efpérais mourir dans les bras de votre amie! Il faudra bien revenir à Paris; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris; je vous en dirai les raifons. Ah, cher abbé, quelle perte!

LETTRE XXIV.

1749.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, 21 de feptembre.

Je ne fais, mon adorable ami, combien de jours nous refterons encore dans cette maifon que l'amitié avait embellie, et qui eft devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien trifte, et j'ai vu des chofes bien funeftes. Je ne trouverai ma confolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me fefant fondre en larmes, ont porté le foulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, fi ma malheureufe fanté me le permet.

Je meurs dans ce château : une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi ; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de fi douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'eft terminé par la mort. Mon état eft horrible ; vous en fentez toute l'amertume, et vos ames charmantes l'adouciffent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens ! Je n'en fais rien. Tout ce que je fais, c'eft que je vous aime tous deux affurément autant que je l'aimais. Vous portez

1749. l'attention de votre amitié jufqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous difpofer de ce devant de maifon ? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront ; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez fi vous pouvez me procurer la plus chère des confolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embraffer ; mais que je retrouve donc madame d'*Argental* en bonne fanté ! Je me flatte que M. de *Pont-de-Vefle* et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

LETTRE XXV.

AU MEME.

A Cirey, 23 de feptembre.

MON adorable ami, je fuis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais paffer encore deux jours chez une amie de ce grand-homme et de cette malheureufe femme, et je reviens à petites journées par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin, je n'aurai la confolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'*Argental*. Vous

faites ma conſolation, mes chers anges; vous me faites aimer les malheureux reſtes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puiſſe, en arrivant, jouir de ce petit bouge qui ſerait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger ſur le champ des locataires, et que je ſerai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maiſon qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'eſt point déſagréable. Je ne crains point mon affliction, je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrais pas ſupporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeſte que vous ne penſez; mais les lieux qu'elle embelliſſait me ſont chers. Je n'ai point perdu une maîtreſſe; j'ai perdu la moitié de moi-même, une ame pour qui la mienne était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement ſa fille unique. J'aime à en retrouver par-tout l'idée; j'aime à parler à ſon mari, à ſon fils. Enfin, les douleurs ne ſe reſſemblent point, et voilà comme la mienne eſt faite. Comptez que mon état eſt bien étrange. Enfin donc, mon adorable ami, je ne vous verrai que dans huit ou dix jours; c'eſt un ſurcroît d'affliction. Ayez la bonté, je vous en prie, de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puiſſe, en arrivant, trouver madame d'*Argental* en bonne

1749.

1749. ſanté, et je me croirai capable de quelque plaiſir. Adieu, le plus aimable et le plus digne des hommes.

LETTRE XXVI.

AU MEME.

A Châlons, 3 d'octobre.

Je vous avais bien dit, mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées ; me voici à Châlons ; j'irai paſſer deux ou trois jours à Reims chez M. de *Pouilli ;* c'eſt une ame comme la vôtre, et un eſprit bien philoſophique ; c'eſt la ſeule ſociété qui puiſſe me conſoler quelque temps, et me tenir un peu lieu de la vôtre, s'il eſt poſſible. Je viens de relire des matériaux immenſes de métaphyſique que madame *du Châtelet* avait aſſemblés avec une patience et une ſagacité qui m'effraie. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies ? C'était le génie de *Leibnitz* avec de la ſenſibilité. Ah, mon cher ami, on ne ſait pas quelle perte on a faite !

Madame *Denis* m'a mandé que vous aviez lu ſa pièce, et que vous en étiez plus content qu'autrefois ; mais ce n'eſt pas là mon compte.

Si elle n'eſt que mieux, ce n'eſt pas aſſez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le ſuccès de madame *du Bocage !* Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous ſupplie de lui dire la vérité ſur ſon ouvrage, comme vous me la dites ſur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en penſez. Il me ſemble qu'une femme ne doit point ſortir de ſa ſphère pour s'étaler en public, et haſarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims chez M. de *Pouilli.* Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment ſe porte madame d'*Argental*, monſieur votre frère, M. de *Choiſeul* et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées ſolitaires, j'ai achevé une ſeconde leçon de ce Catilina dont je vous avais envoyé l'eſquiſſe au milieu du mois d'auguſte. Depuis le 15 d'auguſte juſqu'au premier de ſeptembre, j'avais travaillé à Electre, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de Catilina, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de ſévérité. J'en avais uſé de même avec Electre que j'avais laiſſée là après l'avoir faite, et j'avais repris

1749.

1749. Catilina avec beaucoup d'ardeur, lorſque cet accident funeſte abattit entièrement mon ame, et ne me laiſſa plus d'autre idée que celle du déſeſpoir. J'ai revu enfin Catilina dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puiſſe travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours! Les idées s'enfuient de moi. Je me ſurprends des heures entières ſans pouvoir travailler, ſans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous ſerez bien mécontent de moi, et ſans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami, je ne recommencerai à penſer que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus reſpectable ſociété qui ſoit au monde.

LETTRE XXVII.

AU MEME.

A Reims, 5 au ſoir, en arrivant.

S'IL n'y avait à Paris que votre maiſon, j'aurais volé, mon cher et reſpectable ami, et ma mauvaiſe ſanté ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curioſité de bien des perſonnes qui aiment à empoiſonner les plaies des malheureux, et que j'ai

beaucoup

beaucoup redouté Paris. Il fallait abſolument, mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, et d'arriver à très-petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la ſanté de madame d'*Argental* m'inquiète! cela eſt bien long! J'admire ſon courage, mais ſon état me déſeſpère. Me voici à Reims; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, eſt avec vous; il eſt dans votre petite maiſon d'Auteuil. Je ſuis bien content que vous le ſoyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce; mais je ſerais déſolé qu'elle ſe mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'eſt le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'aviliſſement pour une femme. Adieu, encore une fois, la conſolation de ma vie. Mille tendres reſpects à toute votre ſociété; mais que madame d'*Argental*, qui en fait le charme, ſe porte donc mieux!

1749.

1749.

LETTRE XXVIII.

AU MEME.

A Reims, 8 d'octobre.

J'AI cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en ſongeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims Catilina, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuſer au petit plaiſir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiſte qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de ſe haſarder à le tranſcrire, et voici ce que mon écrivain m'a envoyé après avoir lu la pièce (*). Ce n'eſt pas que

(*) Ce ſont les vers ſuivans que nous imprimons ſur le manuſcrit original de M. *Tindis.*

A M. DE VOLTAIRE,

Sur ſa tragédie de Catilina.

Enfin, le vrai Catilina
Sur notre ſcène va paraître ;
Tout Paris dira : Le voilà ;
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce ſcélérat par ſa fierté,
Céſar par ſa valeur altière,

je prétende captiver votre ſuffrage par le ſien ; mais vous m'avouerez qu'il eſt ſingulier qu'un copiſte ait ſenti ſi bien, et ait ſi bien écrit. M. de *Pouilli* penſe comme le copiſte ; mais je ne tiens rien ſans vous. Ce M. de *Pouilli*, au reſte, eſt peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore *Cicéron*, et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'eſt un homme que vous aimeriez bien que ce *Pouilli* ; il a votre candeur, et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine qui, pour s'être connu en vin, avait gagné un million ; il a mis ce million en bienfaits ; il vient de mourir. Mon *Pouilli*, qui eſt à Reims ce que vous devriez être à Paris, à la tête de la ville, a fait l'oraiſon funèbre de ce chanoine qu'il doit prononcer. Je vous aſſure qu'il a raiſon d'aimer *Cicéron*, car il l'imite bien heureuſement. Je pars, mes adorables anges ; car,

1749.

Cicéron par ſa fermeté,
Montreront leur vrai caractère ;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups du pinceau,
Céſar, Catilina, Cicéron et Voltaire.

Par ſon très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

TINDIS, de Reims.

1749. quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'*Argental* dans une meilleure santé. C'est-là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plutôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse.

LETTRE XXIX.

A MADAME DU BOCAGE.

A Paris, ce 12 d'octobre.

J'ARRIVE à Paris, Madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une ame aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame *du Châtelet*. Elle fesait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne qui venait de traduire et d'éclaircir *Newton*, c'est-à-dire, de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en

France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas! Madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre Milton avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice; vous n'aviez point de partisane plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni ame, me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre, nommé *Roi*, en a fait contre sa mémoire.

1749.

Je ne vous connais, Madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction! Adieu, Madame; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentimens

1749. où l'on ſe borne, quand on a l'honneur de vous connaître. Permettez mes complimens à M. du *Bocage*.

LETTRE XXX.

A M. D'ARNAUD.

Ce 14 d'octobre.

MON cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci *Newton*, et qui avait fait une traduction de *Virgile*, ſans laiſſer ſoupçonner dans la converſation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de perſonne, et qui n'a jamais proféré un menſonge; une amie attentive et courageuſe dans l'amitié; en un mot, un très-grand-homme que les femmes ordinaires ne connaiſſaient que par ſes diamans et le cavagnole : voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je ſuis fort loin d'aller en Pruſſe; je peux à peine ſortir de chez moi. Je ſuis très-touché de votre ſenſibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; auſſi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes complimens à M. *Morand*.

Adieu, mon cher d'*Arnaud;* je vous embraſſe.

LETTRE XXXI.

1749.

A M. D'AIGUEBERE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, 26 d'octobre.

Mon cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaiſſance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeſte, et qui me laiſſe ſeul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous ſavez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaiſſaient ſon extrême mérite, et on ne lui avait pas aſſez rendu juſtice; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes diſent enfin de nous un peu de bien qui eſt très-inutile à notre cendre. Elle a laiſſé des monumens qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie ſupérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamans, et du cavagnole. Les bons eſprits l'admireront; mais tous ceux qui connaiſſent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était ſurtout moins pareſſeuſe que vous, mon cher d'*Aiguebère;* et ſon exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long ſilence à

1749 vos procès ; mais à préfent qu'ils font finis, je me flatte que vous donnerez à l'amitié ce que vous avez donné à la chicane. Vous revenez, dites-vous, à Paris ; Dieu le veuille. Si vous faites cas d'une vie douce avec d'anciens amis et des philofophes, je pourrais bien faire votre affaire. J'ai été obligé de prendre à moi feul la maifon que je partageais avec madame *du Châtelet*. Les lieux qu'elle a habités nourriffent une douleur qui m'eft chère, et me parleront continuellement d'elle. Je loge ma nièce, madame *Denis*, qui penfe auffi philofophiquement que celle que nous regrettons, qui cultive les belles-lettres, qui a beaucoup de goût, et qui, par-deffus tout cela, a beaucoup d'amis, et eft dans le monde fur un fort bon ton. Vous pourriez prendre le fecond appartement où vous feriez très à votre aife ; vous pourriez vivre avec nous, et vous feriez le maître des arrangemens. Je vous avertis que nous tiendrons une affez bonne maifon. Elle y entre à Noël ; et même, fi vous voulez, nous nous chargerons de vous acheter des meubles pour votre appartement; il me femble que vous êtes fait pour qu'on ait foin de vous. Je vous avoue que ce ferait pour moi une confolation bien chère de paffer avec vous le refte de mes jours. Songez-y et faites-moi réponfe ; je vous embraffe tendrement.

LETTRE XXXII.

1749.

AU PERE VIONNET,

Jésuite, qui lui avait envoyé sa tragédie de Xerxès.

Paris, 14 de décembre.

J'AI l'honneur, mon révérend père, de vous marquer ma très-faible reconnaissance d'un fort beau présent (*). Vos manufactures de Lyon valent mieux que les nôtres ; mais j'offre ce que j'ai. Il me paraît que vous êtes un plus grand ennemi de *Crébillon* que moi. Vous avez fait plus de tort à son Xerxès que je n'en ai fait à sa Sémiramis. Vous et moi nous combattons contre lui. Il y a long-temps que je suis sous les étendards de votre société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidelle. Vous augmentez encore en moi cet attachement, par les sentimens particuliers que vous m'inspirez pour vous, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*) Il lui envoyait un exemplaire de sa tragédie de Sémiramis.

1750.

LETTRE XXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Verſailles, janvier.

Vous ſaurez, mes anges, que votre créature s'eſt trouvée un peu mal à Verſailles. Que dites-vous de madame *Denis* qui l'a ſu, je ne ſais comment, et qui eſt partie ſur le champ pour venir me ſervir de garde? Je ſouhaite qu'Oreſte ſe porte mieux que moi; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler, pas même à Catilina.

Il n'y a point de vraie tragédie d'Oreſte ſans les cris de *Clytemneſtre.* Si cette viande grecque eſt trop dure pour les eſtomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que *Clytemneſtre* s'en aille et laiſſe là ſon mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les ſœurs; ſurtout quand une *Gauſſin* parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs eſt une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné aſſez d'étendue à la ſcène de l'urne;

elle eſt étranglée à la lecture ; il ſemble que tous les perſonnages ſoient hâtés d'aller : mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi. 1750.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'*Aumont*. On répète Oreſte dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaiſir de venger *Sophocle*, mais ſurtout pour vous faire ma cour ; car ce n'eſt qu'à vous que je la veux faire, et je ne ſuis ici qu'en retraite.

LETTRE XXXIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

VOTRE courage réſiſte-t-il à l'aſſaut que la nature vous livre à préſent, comme il a réſiſté aux mauvaiſes critiques, à la cabale et à la fatigue? Comment vous portez-vous, belle *Electre?* Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle ſi dru avec moi ; ce n'eſt pas là mon compte ; il me faut des eſpaces terribles. Vous demandez qu'on accourciſſe la ſcène des deux ſœurs au ſecond acte ; cela eſt fait, ſans qu'il

1750. vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons d'*Iphiſe*, et n'ai point touché à la jupe d'*Electre*.

Je prie la divine *Electre*, dont je me confeſſe très-indigne, de ne point trouver mauvais que j'aye chargé ſon rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter ſon rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des ſentimens qui doivent y régner, et les nuances des ſentimens qu'elle doit exprimer. C'eſt l'*allegro* et le *piano* des muſiciens. J'en uſe ainſi depuis trente ans avec tous les acteurs, qui ne l'ont jamais trouvé mauvais; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ſes grands talens dont j'ai été toujours le partiſan le plus zélé.

J'oſerai en aller raiſonner vers les cinq heures avec vous. C'eſt tout ce qui me reſte que de raiſonner, et j'en ſuis bien fâché. Je ſens pourtant ce que vous valez tout comme un autre, et vous ſuis dévoué plus qu'un autre.

LETTRE XXXV.

1750.

A LA MEME,

Sur la tragédie d'Oreste.

Janvier.

VOUS avez dû recevoir, Mademoiſelle, un changement très-léger, mais qui eſt très-important. Je ne crois pas m'aveugler ; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent juſtice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talens. Ce n'eſt que par un examen continuel et ſévère de moi-même, ce n'eſt que par une extrême docilité pour de ſages conſeils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien ſingulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contraſtes, les inflexions de voix, les paſſages du débit rapide à la déclamation douloureuſe, les ſilences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix baſſe après les éclats que donne l'eſpérance, ou qu'a fournis l'emportement.

1750. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand *Iphise* vous dit :

Pammène vous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure ;
Il y va de ses jours.....

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah* très-douloureux,

Ah!... que m'avez-vous dit!
Vous vous êtes trompée...

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'*Electre*, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une ame noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talens. (1)

(1) Mademoiselle *Clairon*, en nous communiquant ces lettres, nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de *Voltaire* lui avait données sur son art, bien loin d'en rougir :

LETTRE XXXVI.

1750.

A LA MEME.

Janvier.

On a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiselle *Clairon*, et cela eſt bien juſte. Elle trouvera dans ſon rôle pluſieurs changemens. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau ; il eſt copié et porté ſur les rôles. Mademoiſelle *Clairon* eſt ſuppliée de vouloir bien ſe trouver demain aux foyers. Elle ſera le ſoutien d'Oreſte, ſi Oreſte peut ſe ſoutenir. Madame *Denis* lui fait les plus tendres complimens, et *Voltaire* eſt à ſes pieds. Il lui demande pardon à genoux des inſolences dont il a chargé ſon rôle. Il eſt ſi docile qu'il ſe flatte que des talens ſupérieurs aux ſiens ne dédaigneront pas à leur tour les obſervations que ſon admiration pour mademoiſelle *Clairon* lui a arrachées. Il eſt moins attaché à ſa propre gloire (ſi gloire y a) qu'à celle de mademoiſelle *Clairon*.

tant il eſt vrai que la modeſtie eſt le partage des talens ſupérieurs, tandis que l'orgueil eſt ſi ſouvent celui des talens médiocres. Ce ſont toujours ceux qui ont le moins beſoin d'avis et de conſeils qui les reçoivent avec le plus de docilité.

1750. En général, je ſuis perſuadé que ſi la pièce peut réuſſir chez des français, toute grecque qu'elle eſt, votre rôle vous fera un honneur infini, et forcera la cour à vous rendre toute la juſtice que vous méritez. M. le maréchal de *Richelieu* dit que vous avez joué ſupérieurement, et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impreſſion; mais il trouve auſſi que vous avez un peu trop mis d'adagio. Il ne faut pas aller à bride abattue; mais toute tirade demande à être un peu preſſée : c'eſt un point eſſentiel.

Il y en a deux qui exigent une eſpèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous, et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix ſe déploye d'une manière pompeuſe et terrible, s'élevant par degrés, et finiſſant par des éclats qui portent l'horreur dans l'ame. Le premier, eſt celui des furies : *Euménides, venez;* le ſecond :

Que font tous ces amis dont ſe vantait Pammène ?

Tout le ſublime de la déclamation dans ces deux morceaux, les paſſages que vous faites ſi admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance; ici du débit, là les mouvemens entrecoupés de curioſité, d'eſpérance, de

crainte;

crainte ; les reproches, les ſanglots, l'abandonnement du déſeſpoir, et ce déſeſpoir même tantôt tendre, tantôt terrible. Voilà ce que vous mettez dans votre rôle ; mais ſurtout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appeſantiſſant trop ſur une prononciation qui en eſt plus majeſtueuſe, mais qui ceſſe alors d'être touchante, et qui eſt un ſecret ſûr pour ſécher les larmes. 1750.

On ne pleure tant à Mérope que par la raiſon contraire.

Pour le coup, voilà mon dernier mot ; mais ce ne ſera pas la dernière de mes actions de grâce.

LETTRE XXXVII.

A LA MEME.

Le 12 janvier, au ſoir, (après la première repréſentation d'Oreſte.)

VOUS avez été admirable, vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'eſt que la perfection de l'art, et le rôle d'*Electre* eſt certainement votre triomphe ; mais je ſuis père, et, dans le plaiſir extrême que je reſſens des complimens que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques

1750. petites obſervations pardonnables à l'amitié paternelle.

Preſſez, ſans déclamer, quelques endroits comme :

Sans trouble, ſans remords, Egiſte renouvelle
De ſon hymen affreux la pompe criminelle...
Vous vous trompiez, ma ſœur, hélas! tout nous trahit, &c.

Vous ne ſauriez croire combien cette adreſſe met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

L'innocent doit périr, le crime eſt trop heureux.

vous n'appuyez pas aſſez. Vous dites l'*innocent doit périr* trop lentement, trop langoureuſement. L'impétueuſe *Electre* ne doit avoir, en cet endroit, qu'un déſeſpoir furieux, précipité et éclatant. Au dernier hémiſtiche peſez ſur *cri*, *le* CRI*me eſt trop heureux;* c'eſt ſur *CRI* que doit être l'éclat. Mademoiſelle *Gauſſin* m'a remercié de lui avoir mis le doigt ſur *FOU; la foudre va partir*. Ah! que ce *FOU* eſt favorable, m'a-t-elle dit!

La nature en tout temps eſt funeſte en ces lieux.

vous avez mis l'accent ſur *fu*, comme mademoiſelle *Gauſſin* ſur *fou;* auſſi a-t-on applaudi :

mais vous n'avez pas encore fait aſſez réſonner cette corde. 1750.

Vous ne ſauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut ſe négliger ſur rien, et ce que je vous dis là n'eſt pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaiſſance. Bonſoir, *Melpomène ;* portez-vous bien.

LETTRE XXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 de mars.

J'ARRIVE ; je ſuis aſſurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'*Argenſon*. Il y a bien long-temps que j'ai beſoin de la conſolation de paſſer quelques heures auprès de lui ; mais j'arrive malingre ; je ſuis à pied : s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après ſon dîner ? ou aura-t-il le

1750. courage de venir dans la maiſon que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleurs et de regrets que de ſentimens inviolables de reſpect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du miniſtère.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Compiegne, ce 26 de juin.

POURQUOI ſuis-je ici? pourquoi vais-je plus loin? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges? Vous n'êtes point mes gardiens; puiſque me voilà livré au démon des voyages: *video meliora proboque, deteriora ſequor.*

M. le duc d'*Aumont* vous écrit, ſans doute, aujourd'hui que *le Kain* aura ſon ordre quand il voudra. Je conſeille à madame *Denis* de lui faire réciter *Hérode*, *Titus* et *Zamore*, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit où ſa voix eſt toujours juſqu'à préſent faible et ſourde. C'eſt peut-être le ſeul défaut qu'il ait, mais c'eſt le défaut le plus eſſentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'eſpère que je ferai quelque choſe d'*Aurélie*; mais je me ſaurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un

perſonnage auſſi important que le Conſul, *Catilina* et *Céſar*. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais ; mais ma pièce n'eſt guère françaiſe ; elle eſt romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez ſi vous voulez mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de *Choiſeul* et de M. l'abbé de *Chauvelin*. Mes chers anges, ne me grondez point ; il me ſuffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi. On les fera tenir à votre errante créature. 1750.

LETTRE XL.

A MADAME

DE FONTAINE, *à Paris.*

A Potſdam, 7 d'auguſte.

Je vous jure, ma chère *Atide* (*), que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres ni dans mon cœur. J'ai ſouvent recommandé *Atide* à *Zulime*, et je ſuis auſſi fâché que *Ramire* le ſerait d'être parti ſans vous. Le haſard, dont

(*) Rôle que madame de *Fontaine* avait joué pluſieurs fois dans Zulime.

1750. je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien ſoudainement diſperſés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux : vous êtes aſſurément auſſi aimable dans la ſociété que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comteſſe de *Pimbeſche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne ſont pas accompagnés de joues rebondies, et que le lait ne vous a pas engraiſſée. Si un régime auſſi auſtère que le vôtre ne vous a pas rendu la ſanté, que faire donc ? Nous ſommes donc deſtinés, vous et moi, à ſouffrir ! Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les êtres inſenſibles ; mais nous donner à nous, êtres ſenſibles, le ſentiment de la douleur pendant toute notre vie, en vérité, cela eſt trop fort.

Le palais de Sans-ſouci a beau être auſſi joli que Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être auſſi charmant que vous dans la ſociété, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux arts qu'il idolâtre, et deſcendre vers moi chétif d'un aſſez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins ? J'ai paſſé ici des jours délicieux ; et l'on va donner à Berlin des fêtes

qui pourront bien égaler les plus belles de *Louis XIV*; mais il n'y a que les gens bien fains qui jouiffent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaifir. 1750.

Mandez-moi, je vous en prie, fi votre fanté va un peu mieux à préfent, et fi d'ailleurs vous êtes heureufe autant qu'on peut l'être avec un mauvais eftomac. Embraffez pour moi votre frère. Je fonge à lui plus qu'il ne penfe. Mes complimens à M. de *Fontaine*, et ne m'oubliez pas avec vos amis.

LETTRE XLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potfdam, ce 7 d'augufte.

MES divins anges, votre Sans-fouci eft donc à Neuilly ! vous avez moins de colonnes de marbres, moins de baluftrades de cuivre doré; votre falon, quelque beau qu'il foit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des ftatues dignes d'*Athènes*, et vous n'avez pas même encore pu réuffir à vous défaire de vos buftes; avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-fouci; mais je détefterai et

1750. Neuilly et votre bois de Boulogne ſi madame d'*Argental* n'y retrouve pas la ſanté, ſi M. de *Choiſeul* ne ſoupe pas à fond, ſi monſieur le coadjuteur a mal à la poitrine. Je vous paſſe à vous une indigeſtion. Heureux les gens qui ne ſont malades que quand ils le veulent !

Tout ce que j'apprends des ſpectacles de Paris, fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez encore pour quelques années ; c'eſt une maladie épidémique qui doit avoir ſon cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous ſerez fatigués du mauvais. La profuſion vous a perdus ; l'excès de l'eſprit a égaré, dans preſque tous les genres, le talent et le génie, et la protection donnée à Catilina a achevé de tout perdre. J'avoue que les Pruſſiens ne font pas de meilleures tragédies que nous ; mais vous aurez bien de la peine à donner, pour les couches de madame la dauphine, un ſpectacle auſſi noble et auſſi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrouſel compoſé de quatre quadrilles nombreuſes, carthaginoiſes, perſanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour. Les prix diſtribués par une belle princeſſe,

une

une ſoule d'étrangers qui accourent à ce ſpectacle, tout cela n'eſt-il pas le temps brillant de *Louis XIV*, qui renaît ſur les bords de la Sprée ? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions et les bontés inexprimables du vainqueur de la Siléſie, qui porte tout ſon fardeau de roi depuis cinq heures du matin juſqu'à dîner, qui donne abſolument le reſte de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de ſuite, qui ſoumet à la critique ſon grand génie, et qui eſt à ſouper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la ſociété. Après cela, mes anges, rendez-moi juſtice. Qu'ai-je à regretter que vous ſeuls ? J'y mets auſſi madame *Denis*. Vous ſeuls êtes pour moi au-deſſus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Pruſſe à corriger mes fautes. Le temps que je ne paſſe pas auprès de lui, je le mets à travailler ſans relâche autant que ma ſanté le permet. O ſages habitans de Neuilly, conſervez-moi une amitié plus précieuſe pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite. Mon ame ſe partage entre vous et *Féderic le grand*.

1750.

1750.

LETTRE XLII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 11 d'auguſte.

Je ne ſuis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'*Argental* et de *Thibouville*. Rome ſauvée ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève *le Kain* jouerait très-bien; mais la conjuration de *Catilina* n'eſt bonne que pour meſſieurs de l'univerſité qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer à Paris ſur le théâtre de mon grenier, devant de graves profeſſeurs, des moines et des juriſconſultes. D'ailleurs, il faudrait que je fuſſe à Paris pour arranger tout ce ſénat romain, et ſi j'étais là, l'envie y ferait auſſi avec ſes ſifflets.

Le Catilina de *Crébillon* a eu une vingtaine de repréſentations, dites-vous; c'eſt préciſément par cette raiſon que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on ſerait las de *Cicérou*

et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation ; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de *Louis XIV* n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du Catilina de *Crébillon*. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui ; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple : on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

1750.

Dites au marquis d'*Adéhmar* que je pense efficacement à lui et à ses desseins. Il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que quand je pris congé de madame de *Pompadour* à Compiegne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâces ; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu ; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas*. Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à

1750. madame de *Pompadour* que *Mars* a reçu, comme il le devait, les complimens de *Vénus*. (*)

Madame la margrave de *Bareith* eſt ici ; tout eſt en fêtes. On croirait preſque, aux apparences, qu'on n'eſt ici que pour ſe réjouir.

LETTRE XLIII.

A LA MEME, *à Paris.*

A Charlotembourg, 14 d'auguſte.

VOICI le fait, ma chère enfant. Le roi de Pruſſe me fait ſon chambellan, me donne un de ſes ordres, vingt mille francs de penſion, et à vous quatre mille aſſurés pour toute votre vie, ſi vous voulez venir tenir ma maiſon à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari ; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, conſultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Pruſſe aime bien les vers. Il eſt vrai que c'eſt un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui ferais plus utile que d'*Arnaud*. Je lui ai pardonné, comme à *Heurtaud*, les

(*) Voyez les Lettres en vers, 1750.

petits vers galans que ſa Majeſté pruſſienne avait faits pour mon jeune élève, dans leſquels il le traitait de *ſoleil levant* fort lumineux, et moi de *ſoleil couchant* aſſez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il careſſe de l'autre ; mais il n'y faut pas prendre garde de ſi près. Il aura le levant et le couchant auprès de lui, ſi vous y conſentez ; et il ſera, lui, dans ſon midi, feſant de la proſe et des vers tant qu'il voudra, puiſqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être eſt-il plus doux de mourir à ſa mode à Potſdam que de la façon d'un habitué de paroiſſe à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propoſitions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps ; et moi j'irais, ſur la fin de cette automne, faire mon pélerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de *Médicis*, et la ville ſouterraine. J'ai toujours ſur le cœur de mourir ſans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Pruſſe pour ſa ſainteté. Il ferait plaiſant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potſdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de

1750.

1750. vers pour vous ; mais vous trouverez ici bonne compagnie ; vous auriez une bonne maifon. Il faut d'abord que le roi notre maître y confente. Cela lui fera, je penfe, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de fes vingt-deux ou vingt-trois millions de fujets paffe fa vie ; mais il ferait affreux de vivre fans vous.

LETTRE XLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlotembourg, 20 d'augufte.

Mes chers anges, fi je vous difais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pont-neuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir Phaéton dont les décorations feront de glaces, que tous les jours font des fêtes, que d'*Arnaud* a fait jouer fon Mauvais riche, et qu'il a été jugé ici pour le fond et pour les détails tout comme à Paris, vous ne vous en foucieriez peut-être que très-médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma réfolution, que je ne fuis ébloui de nos fêtes ; et je fens bien que le refte de mes jours fera empoifonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les exceffives

bontés d'un roi qui me paraît reſſembler 1750.
en tout à *Marc-Aurèle*, à cela près que *Marc-Aurèle* ne feſait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellens quand il ſe donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi, pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à *Marmontel*, ou à d'*Arnaud*, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux Carrières pour avoir critiqué ſes vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa proſe vaut ſes vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vîte. Il y avait de bons courtiſans qui lui diſaient que tout était parfait; mais ce qui eſt parfait, c'eſt qu'il me croit plus que ſes flatteurs, c'eſt qu'il aime, c'eſt qu'il ſent la vérité. Il faut qu'il ſoit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Ceſar eſt ſupra grammaticam*. *Céſar* écrivait comme il combattait. *Frédéric* joue de la flûte comme *Blavet*, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chaſſe. Son Hiſtoire de Brandebourg ſera un chef-d'œuvre quand il l'aura revue avec ſoin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce ſoin? un roi qui gouverne ſeul une vaſte monarchie? oui: voilà ce qui me confond; je ne ſors

1750. point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame *Denis* à venir avec moi s'établir au mois de mars à Berlin dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure à Paris une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer. Le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin, je ne crois pas qu'on

refuse le roi de Prusse ; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade ; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon ame ; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre ; conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu. 1750.

LETTRE XLV.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 22 d'auguste.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de Phaéton ; c'est un peu *Phaéton* travesti. Le roi a un poëte italien, nommé *Villati*, à quatre cents écus de gages. Il lui donne des vers pour son argent, qui ne coûtent pas grand'chose ni au poëte ni au roi. Cet *Orphée* prend le matin un

1750. flacon d'eau de vie au lieu d'eau d'Hippocrène, et dès qu'il eſt un peu ivre, les mauvais vers coulent de ſource. Je n'ai jamais vu rien de ſi plat dans une ſi belle ſalle. Cela reſſemble à un temple de la Gréce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la muſique, on dit qu'elle eſt bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop ſenti l'extrême mérite des doubles croches. Je ſens ſeulement que la ſignora *Aſtrua* et *i ſignori caſtrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos Pont-neuf que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la muſique françaiſe au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté ſurmontée eſt quelque choſe. Votre diſpute contre la muſique italienne eſt comme la guerre de 1701; vous êtes ſeuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de *Bareith* voudrait bien attirer auprès d'elle madame de *Grafigni*, et je lui propoſe auſſi le marquis d'*Adhémar*. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut de plus ſavoir bien l'allemand, et c'eſt le moindre des obſtacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à ſe mettre à la cour de Bareith. La plupart des cours d'Allemagne ſont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près;

ce ſont de vieux châteaux où l'on cherche l'amuſement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers ; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareith opéra italien et comédie françaiſe, avec une jolie bibliothéque dont la princeſſe fait un très-bon uſage. Je crois, en vérité, que ce ſera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux. 1750.

Pour madame la péruvienne, elle eſt plus difficile à tranſplanter. La voilà établie à Paris, avec une conſidération et des amis qu'on ne quitte guère à ſon âge. Je me fais là mon procès ; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne pourſuivent point une femme ; ils font pour elle de plats madrigaux, mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute eſpèce, les perſécutions ſont la ſûre récompenſe d'un pauvre homme aſſez mal-aviſé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux eſſayer ſi je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

1750.

LETTRE XLVI.

A LA MEME.

A Berlin, 24 d'auguſte.

PARDONNEZ-MOI d'égayer un peu la noirceur que ma tranſplantation répand dans mon ame, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré en vous parlant de l'aventure d'un cu, à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous ſcandaliſez pas ; il ne s'agit point ici de paſſions mal-honnêtes.

Un marquis de *Montperni*, attaché à madame la margrave de *Bareith*, et qui eſt venu avec elle, tombe très dangereuſement malade. Il eſt catholique ; car on eſt ici ce que l'on veut. Un domeſtique, encore meilleur catholique, a été cauſe d'un aſſez ſingulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire ; le valet, occupé du ſalut de ſon maître, va chercher le viatique ; un prêtre arrive ; *Montperni*, qui ne ſonge qu'à ſa colique, et qui a la vue fort mauvaiſe, ne doute point que ce ne ſoit un lavement qu'on lui apporte, il tourne le derrière ; le prêtre étonné veut une poſture plus décente ; il lui parle des quatre fins de l'homme ; *Montperni* lui parle de ſeringue ;

le prêtre ſe fâche ; *Montperni* l'appelle toujours monſieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette ſcène a été un peu commentée dans un pays où on reſpecte fort peu ce que M. de *Montperni* prenait pour un lavement. J'ai un ſecrétaire champenois qui eſt une eſpèce de poëte d'antichambre ; il a mis l'aventure en vers d'antichambre ; mais on me les attribue, et ils paſſent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils feront bientôt dans ceux de Paris. 1750.

Mon deſtin me ſuit par-tout. D'*Arnaud* fait des ſtances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace auſſi, et auſſitôt les gazettes les débitent ſous mon nom. C'eſt bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'eſprit parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on ſe piquerait un jour de ſe connaître en vers dans le pays des Vandales ? On y prend pour du vin de Beaune, le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher ; et, en vérité, c'eſt ainſi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût eſt un don de DIEU fort rare. Si toutes ces ſottiſes viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Rome ſauvée. Vous ne vous douteriez pas que nous

1750. trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince *Henri*, frère du roi, et la princesse *Amélie* sa sœur, récitent très-bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que *Charlemagne*. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier ; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame qui ne sait plus où elle en est.

LETTRE XLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 d'auguste.

JUGEZ en partie, mes très-chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mien, lettre qui répond aux très-sages, très-éloquentes et très-fortes raisons que ma nièce alléguait sur un simple pressentiment. Je lui

envoie cette lettre (*) ; qu'elle vous la montre, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de *Trajan* ou de *Marc-Aurèle*. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma destinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abyme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah, mes chers anges ! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque toujours vécu séparé ; mais autrefois c'était la persécution la plus injuste, la plus cruelle, la plus acharnée. Aujourd'hui c'est le premier homme de l'univers, c'est un philosophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je résiste ? comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays ? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte du Mondain, c'est-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape) ; que d'indignes ennemis et d'infames superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler. Il y a quinze ans, direz-vous, que cela est passé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injustices atroces font toujours des blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permission de le servir en servant le roi de Prusse, son allié et son ami. 1750.

(*) Mélanges littéraires, Tome III, page 74.

1750. Je ſerai toujours ſon ſujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été ſi maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de ſonger à Zulime, à Adélaïde, à Aurélie; mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Pruſſe que ſix ſemaines. Je vois bien que je mourrai à ſes pieds. Sans vous, que je ſerais heureux de paſſer dans le ſein de la philoſophie et de la liberté auprès de mon *Marc-Aurèle* le peu de jours qui me reſtent! mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de Phaéton, ni du ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaiſirs qui ont ſuccédé ici aux victoires. Je ne ſuis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'*Argental* conſerve ſa ſanté; que M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin* faſſent à Neuilly des ſoupers délicieux; que M. de *Pont-de-Veſle* ſe ſouvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges, adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrouſel que je viens de voir : c'était à la fois le carrouſel de *Louis XIV*, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-ſix mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien deſſinée. Trois mille ſoldats ſous

les

les armes bordaient toutes les avenues ; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion, nul bruit, tout le monde assis à l'aise, et attentif en silence, comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus, grâce à . . . Quatre quadrilles ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Persans et de Grecs, entrant dans la lice, et en fesant le tour au bruit de leur musique guerrière, la princesse *Amélie* entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était *Vénus* qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté, de la singularité de ce spectacle ; le tout terminé par un souper à dix tables, et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires et la paix de Dresde étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de *Pont-de-Vesle* avouera sans peine que *Frédéric le grand* est plus grand que *Louis XIV*. Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

1750.

1750.

LETTRE XLVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Auguſte.

MON héros, cette lettre partira quand il plaira à DIEU; mais il faut que je me livre au plaiſir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence ſur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai cette fois-ci ni de l'ancienne Rome, ni de *Cicéron*, ni de *Louis XIV;* mais, puiſque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma ſituation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidelle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être inſtruit de tout ce qu'un homme qui s'eſt conſacré aux lettres, a à eſſuyer en France; mais vous ſavez en général que j'ai ſouffert des perſécutions de toute eſpèce. Je fus pourſuivi juſque dans la retraite de Cirey, et le théatin *Boyer* m'obligea, en 1736, de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à laquelle ſe prêtait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de *Fleuri?* C'était la plaiſanterie très-innocente

du Mondain, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des perſécutions à ſon auteur. 1750.
Le garde des ſceaux *Chauvelin* me pourſuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Pruſſe un aſile honorable, mais j'avais promis à madame *du Châtelet*, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole, je revins auprès d'elle, et la mort ſeule nous a ſéparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de ſon hiſtoriographe. Vous ſavez ſi j'en conſerve une juſte reconnaiſſance. J'aurais voulu paſſer auprès de vous ma vie, et je vous proteſte que ſi quelque haſard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de paſſer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permiſſion de vous y ſuivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'eſprit de M. le duc de *Fronſac*. C'était-là de mes châteaux en Eſpagne; mais je me ſuis trouvé à Paris un objet de jalouſie pour tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, et un objet de perſécution pour les dévots.

Lorſque j'étais à Lunéville, le roi *Staniſlas* s'aviſa de compoſer un aſſez médiocre ouvrage, intitulé le Philoſophe chrétien; il en fit corriger les fautes de français par ſon ſecrétaire *Solignac*, et envoya le manuſcrit à la reine ſa

1750. fille, la priant de lui en dire ſon avis. Je ſoupçonne fort celui que la reine conſulta ; mais n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi ſon père, que le manuſcrit était l'ouvrage d'un athée, qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que madame *du Châtelet* et moi nous le pervertiſſions. La reine s'imagina que nous étions les confidens du goût du roi *Staniſlas* pour madame de *Boufflers*, que nous l'entraînions dans l'irréligion pour lui ôter ſes remords. Jugez de là quelles impreſſions elle a données de moi à monſieur le dauphin et à ſes filles. Le théatin *Boyer* a donné encore de moi à monſieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funeſtes.

Je n'avais donc de reſſource que dans madame de *Pompadour* ; mais tous les gens de lettres feſaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je ſongeai alors à me faire une eſpèce de rempart des académies, contre les perſécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adreſſai à M. d'*Argenſon*, lorſqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît, pour ſon ancien camarade de collége, ce que M. de *Maurepas* m'avait promis avant qu'il lui plût de me perſécuter : c'était de me faire entrer

dans l'académie des ſciences et dans celle des belles-lettres, comme aſſocié libre ou ſurnuméraire. La grâce était petite, je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je reſtai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'hiſtoriographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle en travaillant à l'hiſtoire de la guerre de 1741: mais, malgré mes travaux, *Moncrif* eut ſes entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas. 1750.

Dans ces circonſtances le roi de Pruſſe, après une correſpondance ſuivie de ſeize années, m'appelle à ſa cour, me preſſe de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrouſels et des plaiſirs. Je connaiſſais toute cette cour depuis long-temps. Le roi de Pruſſe me traite auſſi-bien qu'on me traitait chez moi. Il me promet de me faire paſſer le reſte de ma vie heureuſement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la poſtérité s'il manquait à ſa parole. Ma nièce veut bien alors venir paſſer auprès de moi une partie du temps qui me reſte à vivre. Je lui fais aſſurer une penſion de quatre mille livres, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potſdam, qui me plaît beaucoup, deſeſpèrerait une femme, je conſens à me priver de ma

1750. nièce ; je lui laiſſe à Paris ma maiſon, ma vaiſſelle d'argent, mes chevaux, j'augmente ſa fortune.

Il fallait bien que j'acceptaſſe une penſion du roi, parce que les autres en ont, parce que les déplacemens coûtent cher, parce que, lorſque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de nobleſſe à la remettre que de honte a la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une penſion d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reſte, le roi de Pruſſe m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie ; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis ſurtout de mon temps ; je ne ſuis gêné en rien. Croiriez-vous bien, Monſeigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou ſouper chez elles, quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très-rarement ? Les ſoupers avec le roi ſont très-agréables ; je m'y amuſe ; cela tient l'eſprit en haleine. La converſation eſt ſouvent très-inſtructive et nourrit l'ame. Je m'en diſpenſe quand ma mauvaiſe ſanté l'ordonne. Si vous voyez milord *Maréchal*, il peut vous dire comment tout cela ſe paſſe, et vous avouerez que la vie philoſophique de Potſdam eſt auſſi heureuſe que ſingulière. Elle convient

ſurtout à une ſanté auſſi délabrée que la mienne. 1750.

Maupertuis eſt devenu à la vérité inſociable, mais *Algarotti* et d'autres ſont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge ? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer ſur la terre ? Elle l'eſt au point que la conſidération, néceſſairement attachée à ceux qui vivent avec le ſouverain, eſt comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, ſeulement afin que les ſentinelles vous laiſſent paſſer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix et les vingt mille francs que vous me reprochez, penſion ſi rare en France ; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma paſſion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans ſa patrie pour faire un tel ſacrifice. Je n'ai achevé le Siècle de *Louis XIV* que pour me préparer les voies en méritant l'eſtime des honnêtes gens. La matière eſt ſi délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en ſage, je crains que des fous ne me jugent. L'hiſtoire d'ailleurs exige une vérité ſi libre,

1750. qu'un hiſtoriographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reſte, rendez-moi la juſtice de croire que je n'ai point fait le parallèle de *Louis XIV* avec un électeur de Brandebourg. Ce ne ſont pas choſes de même genre. Il faut pardonner au roi de Pruſſe cette petite complaiſance pour ſon grand-père. J'ai corrigé ſon ouvrage, mais je me ſuis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance ſur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui; et moi j'ai fait le Siècle de *Louis XIV* pour la France. Vous me rendrez ſans doute aſſez de juſtice, vous êtes aſſez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je ſaurai comment une hiſtoire qui intéreſſe tous les ordres de l'Etat, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, Monſeigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de *Louis XIV;* mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre ſon cœur : j'abuſe à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai expoſé ma ſituation, mes raiſons, ma fortune et mes déſirs. Ces déſirs ſeront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, ſerait-il

prudent

prudent de revenir en France dans les circonſtances où je ſuis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'expoſer à des humiliations et à des orages ? 1750.

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de *Pompadour*, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fuſſe ſorti. Comment ſerai-je donc traité ſi je reviens ? Madame de *Pompadour*, en dernier lieu, ſemblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la poſtérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas ? pour ſolliciter auprès de M. d'*Argenſon*, dans ma vieilleſſe, la permiſſion de paſſer une heure quelquefois aux aſſemblées de l'académie des ſciences et des inſcriptions ? après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette conſolation.

Je ſais qu'avec un peu de philoſophie et une très-mauvaiſe ſanté, on peut fort bien reſter chez ſoi à Paris, et c'eſt le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triſte rôle ! quelle condition équivoque ! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire ſentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir ! Ma vieilleſſe ne

ſerait-elle pas empoiſonnée, et par les gens
1750. de lettres, et par ceux qui ont donné de moi à monſieur le dauphin des impreſſions ſi dangereuſes ſur mon compte ?

Daignez donc, Monſeigneur, je vous en conjure, peſer toutes ces raiſons; puiſque vous conſervez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point expoſer. Serait-il mal à propos que vous pouſſaſſiez vos bons offices juſqu'à montrer naturellement à madame de *Pompadour* ma ſituation et mes raiſons ? Ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me ſouſtraire à la mauvaiſe volonté des gens qui ne l'aiment pas ? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au ſujet d'un petit écrit qu'on m'imputait, intitulé la Voix du peuple et du ſage : écrit qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, &c.

Celui qu'on m'imputait, ſoutenait les droits du roi. Mais le roi ne ſe ſoucie guère qu'on ſoutienne ſes droits ; et ceux qui les uſurpent, perſécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais, au moins, madame de *Pompadour* et les miniſtres devraient m'en ſavoir quelque gré.

Voici enfin, ſi vous n'êtes pas laſſé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout ſe termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de repréfenter à madame de *Pompadour* que j'ai précifément les mêmes ennemis qu'elle. Si elle eft piquée de ma défertion, et fi elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut refter où je fuis fi bien; mais fi elle croit que je puis être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; fi elle fouhaite que je revienne, ne pourrez-vous pas lui dire que vous connaiffez mon attachement pour elle; qu'elle feule pourrait me faire quitter le roi de Pruffe; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été perfécuté par ceux qui la haïffent? Il me femble que de telles infinuations employées à propos, et avec cet afcendant que votre efprit doit avoir fur le fien, ne feraient pas fans effet; et fi elle ne les goûtait pas, ce ferait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Pruffe. 1750.

Ce ne font pas des conditions que je propofe, ce font feulement des effais que je vous fupplierais de faire fans vous compromettre, et fans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne fuis point un exilé qui demande fon rappel, je ne fuis point un homme néceffaire qui veut fe faire acheter; je fuis votre ancien ferviteur, votre attaché, qui défire paffionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable

I 2



1750. pour vous qui me protégez, et pour moi qui quitterais une cour où je n'ai befoin de perfonne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des miniftres. Je ne fuis point ici dans l'antichambre d'un fecrétaire d'Etat, mais dans la chambre de fon maître.

Je renoncerai à tout, Monfeigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de Rome fauvée, malgré mes fermens.

J'ai fait à cette Rome tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réuffira fi elle eft bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu auftère peut réuffir chez des français. Il eft bon que vous faffiez voir à madame de *Pompadour* qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin, je mets ma deftinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de myftère. Elle m'inftruira avec fureté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de *Louis XIV*. Je fuis enchanté

que ſon caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendreſſe pour elle, et mon extrême attachement pour vous ſont les ſeules raiſons qui puiſſent me rappeler en France. J'aurai ſacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la néceſſité d'amortir l'envie; je donnerai le reſte à l'amitié, ſi pourtant ce reſte peut encore être quelque choſe, ſi mes maux ne me jettent pas enfin dans un état abſolument inutile à la ſociété. Je ſuis menacé d'une vieilleſſe bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je ſouffrirai mes maux très-patiemment, et je mourrai en vous aimant.

1750.

Vivez, Monſeigneur; jouiſſez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre conſidération perſonnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philoſophie et les belles-lettres amuſeront les momens que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaiſirs, et vous ſerez toujours ceux de la ſociété. Vous ſerez le ſeul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avez des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'eſtime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, Monſeigneur; je ne ſais ſi je vaux *Saint-Evremont*, mais quel plaiſant héros que ſon comte de *Grammont!* et que ſont les

1750. d'*Epernon* et les *Candale* au prix de vous ! Adieu, mon héros, pour qui je ſuis pénétré de la plus vive tendreſſe.

P. S. Je n'ai point à Potſdam les rogatons de *la Métrie*, j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'Hiſtoire de Brandebourg, non pas celle qui eſt imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le ſecret ſur ce petit envoi. Le volume eſt trop gros pour en charger le courier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de *la Métrie*. Au reſte, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y paſſer une année ſans être recherché. Il prétend que quand on y a paſſé une année, on peut y reſter toute ſa vie. Je vous ſupplie, Monſeigneur, de vouloir bien me mander, ſi *le vin de Hongrie ſe gâte ſur mer ;* s'il ne ſe gâte pas, *la Métrie* partira ; s'il ſe gâte, *la Métrie* reſtera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de ſa fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie ; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous ſuis attaché !

LETTRE XLIX.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce premier de ſeptembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre auſſi cruelle que celle du 20 d'auguſte. Vous me rendriez malade de chagrin; vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu-près de tout dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aiſément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poſte ſuivante, et il n'y a ici que deux poſtes par ſemaine: ſouvent même les lettres d'une poſte attendent à Véſel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainſi, il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à préſent être au fait; vous devez ſavoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accuſez de faibleſſe; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me réſoudre à achever mes jours loin de vous, et que

1750. j'ai été plus long-temps que vous ne penſez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Pruſſe que vous avez vue, je puiſſe jamais me repentir de m'être attaché à lui ; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il eſt vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût déteſtable où le public ſemble plongé aujourd'hui, ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous ſavez d'ailleurs tout ce que j'ai eſſuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la converſation d'un philoſophe, les agrémens d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut depuis ſeize ans me conſoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout eſt à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je ſuis sûr d'un ſort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque choſe, c'eſt du caractère du roi de Pruſſe J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au ſujet d'un officier français, condamné cruellement par ſon père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne ſavais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Pruſſe fait de très-belles actions ſans en avertir ſon

monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs, dans une petite caſſette fort jolie, à une vieille dame de la cour que ſon père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout-à-fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injuſtice deſpotique du feu roi. Il ne voulut ni flétrir la mémoire de ſon père, ni laiſſer ſubſiſter le tort. Il choiſit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, eſpèce de ſpectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en queſtion. On ne lui avait pas abattu une branche; mais il s'obſtina à dire qu'il y avait eu du dégât, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et reſpectable ami, comment ſont donc faits les grands hommes, ſi celui-là n'en eſt pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne ſuis pas moins affligé, je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Pruſſe; et ſi je ſuis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous ſerez toujours les premiers dans mon ſouvenir. Il part pour la Siléſie; je reſterai chez lui pendant ſon abſence pour quelques arrangemens littéraires. Je ne ſais plus quand je contenterai ma fantaiſie

1750.

de voir Venife, Herculanum, Saint-Pierre et
1750. le pape; mais fi je vais voir ces raretés, ce fera en poftillon. Rien n'eft meilleur pour la fanté. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Ecrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jufqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime, ni Adélaïde, mais j'ai Aurélie. Le roi de Pruffe eft de votre avis; il trouve que Rome fauvée eft ce que j'ai fait de plus fort. Ce ferait une raifon pour faire tomber à Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina, imprimée au louvre. Mille tendres refpects à madame d'*Argental*, à votre famille, à vos amis. Soit que je voye Rome ou non, je vous embrafferai furement cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'*Argental*. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raifon.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtaffe et que je me privaffe de la confolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fuffe infenfible aux fêtes de *Lucullus*, et aux vertus de *Marc-Aurèle*?

LETTRE L.

1750.

A MADAME DENIS.

Berlin, 12 de feptembre.

QUI donc peut vous dire que Berlin eft ce qu'était Paris du temps de *Hugues-Capet* ? Je vous prie feulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroiffe l'églife de Saint-Barthelemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce *Hugues*. Le portail fubfifte encore dans toute fa barbarie. Venez, après cela, voir la falle d'opéra de Berlin.

Je voudrais que vous euffiez été au carroufel dont je vous ai déjà dit un petit mot ; remarquez en paffant, qu'on ne donne plus de carroufels à préfent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Pruffe, avec fa mine noble et douce, habillé en conful romain, couper des têtes de maures, et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune *Scipion*. Il eft sûr que les peintres qui s'avifent de peindre la continence de *Scipion*, ne le prendront pas pour modèle ; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, fi vous l'aviez vu dans ce bel équipage. Nous avons eu deux fois ce

1750. carroufel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; enfuite nous avons joué Rome fauvée fur un petit théâtre affez joli, que j'ai fait conftruire dans l'antichambre de la princeffe *Amélie*. Moi qui vous parle, j'ai joué *Cicéron*. J'aurais bien voulu que le marquis d'*Adhémar* eût été là en *Céfar*, et que M. de *Thibouville* eût joué fon rôle de *Catilina*; mais on ne peut pas tout avoir.

Nous avons eu l'opéra d'Iphigénie en Aulide. *Quinault* n'a plus à fe plaindre; *Racine* a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, fi vous voulez, que les vers des opéra qu'on donne ici, font dignes du temps de *Hugues-Capet*; mais, en vérité, Berlin eft un petit Paris. Il y a de la médifance, de la tracafferie, des jaloufies de femmes, des jaloufies d'auteurs, et jufqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Verfailles vous déciderez fur ma deftinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Pruffe.

J'ai écrit à notre cher d'*Argental*. J'ai dit à *Algarotti* que nous avions lu enfemble à Paris fon *congreffo di Citera*. Il en eft flatté. Vous favez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embraffe en courant.

LETTRE LI.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 de ſeptembre.

VOUS devez, mon cher et reſpectable ami, avoir reçu pluſieurs lettres de moi, et madame *Denis* doit vous en avoir rendu une ; elle doit vous avoir dit que je vous ſacrifie le pape, mais pour le roi de Pruſſe cela eſt impoſſible. Je n'irai point en Italie cette automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre, j'aurai la conſolation de paſſer l'hiver avec vous, et je reverrai ſouvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embraſſerai par conſéquent dans un an. Ces points de vue-là ſont bien agréables, et les voyages ſont charmans quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Pruſſe ſont chez moi deux vieilles paſſions qu'il faut ſatisfaire; mais je ne peux traiter *Frédéric le grand* comme le ſaint-père. Je ne peux le voir en paſſant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raiſons ; oui, vous me plaindrez de m'être ſéparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne ſais comment vont les tracaſſeries de *le Kain*. Pour nous, nous jouons ici

1750. Rome ſauvée ſans tracaſſerie ; je gronde comme je feſais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions ; j'eſſayerai le rôle d'*Aurélie*, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre ; nous tâcherons d'amuſer madame d'*Argental*. Tout ce tracas-là fait du bien à la ſanté. Voyager et jouer la comédie vaut preſque les pilules de *Sthal*. Qu'eſt-ce que trois ou quatre cents lieues ? bagatelle. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Aſie ; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Pariſiens ſont de francs ſibarites. Vive le roi de Pruſſe, il va à Konigsberg comme vous allez à Neuilly ; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais ſeront ceux que je ferai pour vous. Meſſieurs de Neuilly, je ſuis à vous pour la vie. Mandez-moi donc des nouvelles de la ſanté de madame d'*Argental*.

Adieu, adieu ; aimez-moi toujours, je vous en prie.

LETTRE LII.

1750.

AU MEME.

A Berlin, ce 23 de ſeptembre.

MON cher et reſpectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'ame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un ſage peut dire ſur des rois ; mais je maintiens mon roi une eſpèce de ſage. Il n'eſt pas un d'*Argental*, mais, après vous, il eſt ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'*Argental* pour lui ? Ah ! mon cher ami, ce n'eſt pas vous que je quitte, ce ſont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injuſtices, tout ce qui perſécute un homme de lettres dans ſa patrie. Je la regrette ſans doute cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le ſujet et comme le ſerviteur du roi. Si j'étais bon français à Paris, à plus forte raiſon le ſuis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conſeils, et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié ; mais je ſuis un peu comme *Chiantpot-la-perruque*. Vous ne ſavez peut-être pas ſon hiſtoire ;

1750. c'était un homme qui quitta Paris, parce que les petits garçons couraient après lui. Il alla à Lyon par la diligence, et en descendant, il fut salué d'une huée de polissons. Voilà à peu-près mon cas. D'*Arnaud* fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les gazettes : *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie.* Un chambellan de la princesse de *Bareith*, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction ; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cu ; et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime : Vers de l'illustre *Voltaire*, sur le cu d'un chambellan de Bareith, et sur son extrême-onction. Ainsi, je porte glorieusement les péchés de d'*Arnaud* et de *Tinois*; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de *Tinois*, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte, et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie ; car, quoique les vers aient l'air à peu-près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est

pas

pas juſte. Il faut que chacun jouiſſe de ſon bien. Franchement, il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers ſcandaleux, à moi qui ſuis, à mon corps défendant, un exemple de ſageſſe dans ce pays-ci. Proteſtez donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame *Doublet*, contre les impertinens qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins ſérieuſement qu'à mon ordinaire, c'eſt que je ſuis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte paſſer ma vie entre *Frédéric*, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On eſt à Paris en trois ſemaines, et on travaille chemin feſant; on ne perd point ſon temps. Qu'eſt-ce que trois ſemaines dans une année? Rien n'eſt plus ſain que d'aller. Vous m'allez dire que c'eſt une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a ſacrifié le pape.

1750.

Nous jouâmes avant-hier Rome ſauvée, le roi était encore en Siléſie. Nous avions une compagnie choiſie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambaſſadeur anglais qui ſait par cœur les Catilinaires. Ce n'eſt pas milord *Tirconel*, c'eſt l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très-beaux vers anglais ſur Rome ſauvée; il dit que c'eſt mon meilleur ouvrage. C'eſt une vraie pièce pour des miniſtres; madame la chancelière en eſt fort contente.

1750. Nos d'*Agueſſeau* aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu ; je ſuis un bavard, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE LIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Berlin, 23 de ſeptembre.

QUAND vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui ſoient au monde. Vous augmentez mes regrets ; vous me faites ſentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une ſociété délicieuſe ; mais enfin, j'eſpère que malheur ſera bon à quelque choſe. Je pourrai être plus utile à votre frère ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome ; et puiſque *Mahomet* m'a ſi bien mis avec le pape, je ne déſeſpère pas qu'un huguenot ne faſſe du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que

tous chemins mènent à Rome, ce n'eſt pas 1750.
qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons, mais vous et votre ſœur vous me rappelez en France: je vous ſacrifie le ſaint-père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le ſacrifice du roi de Pruſſe; mais il n'y a pas moyen. Il eſt auſſi aimable que vous; il eſt roi, mais c'eſt une paſſion de ſeize ans: il m'a tourné la tête. J'ai eu l'inſolence de penſer que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité ſi ſingulière entre tous ſes goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était ſouverain de la moitié de l'Allemagne, que l'autre tremblait à ſon nom, qu'il avait gagné cinq batailles, qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de ſix pieds: tout cela m'aurait fait fuir mille lieues; mais le philoſophe m'a apprivoiſé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand-homme bon et ſociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'*Arnaud* des vers qui ne ſont pas ce qu'il a fait de mieux; mais ſongez qu'à quatre cents lieues de Paris, il eſt bien difficile de ſavoir ſi un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non: de plus, c'eſt toujours des vers; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres que j'aime de

1750. tout mon cœur. D'ailleurs, d'*Arnaud* eſt un bon diable qui, par-ci par-là, ne laiſſe pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût, il ſe forme; et s'il arrive qu'il ſe déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite mépriſe du roi de Pruſſe n'empêche pas qu'il ne ſoit le plus aimable et le plus ſingulier de tous les hommes.

Le climat n'eſt point ſi dur qu'on ſe l'imagine. Vous autres pariſiennes, vous penſez que je ſuis en Laponie : ſachez que nous avons eu un été auſſi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muſcats, et que, pour trois ou quatre degrés du ſoleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens de haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi à Paris des Mahomet, mais moi je joue à Berlin des Rome ſauvée, et je ſuis le plus enroué *Cicéron* que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons; voilà le grand point. Ma ſanté eſt à peu-près comme elle était à Paris; et quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins ſoupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Pruſſe; il m'a donné l'exemple de la ſobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand, qui ſe met à table ſans manger, et qui y eſt de bonne

compagnie, et moi je me donnerais des indigeſtions comme un ſot ! 1750.

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre âneſſe pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui avec cela n'avez point de ſanté ! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaiſirs.

Adieu ; mes complimens à tout le monde. J'eſpère, au mois de novembre, vous embraſſer très-tendrement. J'écris à votre ſœur ; mais je veux que vous lui diſiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

LETTRE LIV.

A M. DEVAUX, *à Nancy*.

A Potſdam, le 7 d'octobre.

Ce n'eſt point ma pareſſe, Monſieur, mais ma mauvaiſe ſanté qui a retardé ma réponſe, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand beſoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voiſinage. Le déſir de faire encore ma cour au roi de Pologne, et de vous revoir, ſera mon principal motif. Je voudrais bien,

1750. en attendant, pouvoir faire ce que vous me demandez pour votre ami; mais les places ſont ici bien rares. Il eſt vrai qu'il y a un petit nombre d'élus, mais il n'y a auſſi qu'un petit nombre d'appelés. Ma mauvaiſe ſanté ne me permet guère d'être à portée de chercher ailleurs. Il y a huit mois entiers que je ne ſuis ſorti de ma chambre que pour aller dans celle du roi. Je ſuis ſon malade, comme *Scarron* était celui de la reine.

Je vous remercie, avec bien de la ſenſibilité, des offres obligeantes que vous me faites au ſujet du manuſcrit que j'ai perdu. La copie qui eſt entre les mains du valet de chambre de monſeigneur le prince *Charles* de Lorraine, n'eſt point ce que je cherche. Il n'a et ne peut avoir que la partie du manuſcrit qui eſt entre les mains de plus de trente perſonnes. L'Hiſtoire univerſelle, depuis *Charlemagne* juſqu'à *Charles-Quint*, a été copiée pluſieurs fois; mais ce qui m'a été volé, ce ſont des matériaux pour l'hiſtoire des temps ſuivans juſqu'au ſiècle de *Louis XIV*. Je regrette ſurtout ce que j'avais raſſemblé ſur les progrès des ſciences et des arts dans différens pays, et les traductions en vers que j'avais faites de pluſieurs poëtes italiens, eſpagnols et orientaux. Le manuſcrit m'a été volé à Paris; c'eſt une perte que je ne puis réparer, et dont il faut

que je me consfole. Il arrive de plus grands malheurs dans la vie. 1750.

Adieu, mon cher et ancien ami ; je vous embrasse du meilleur de mon ame.

LETTRE LV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 13 d'octobre.

NOUS voilà dans la retraite de Potsdam : le tumulte des fêtes est passé, mon ame en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier ; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi ; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne

1750. forme, au roi de Pruſſe. Mon mariage eſt donc fait; ſera-t-il heureux? je n'en ſais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'eſt plus queſtion de mon voyage d'Italie. Je vous ai ſacrifié ſans remords le ſaint-père et la ville ſouterraine; j'aurais dû peut-être vous ſacrifier Potſdam. Qui m'aurait dit, il y a ſept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maiſon avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues dans la maiſon d'un autre? et cet autre eſt un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a compriſe, ma chère enfant, dans une eſpèce de contrat qu'il a ſigné avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

J'ai bien peur que vous ne faſſiez comme madame de *Rothembourg*, qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O deſtinée, comme vous arrangez les événemens, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

Il eſt plaiſant que les mêmes gens de lettres de Paris, qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon

éloignement,

éloignement, et l'appellent déſertion. Il ſemble qu'on ſoit fâché d'avoir perdu ſa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter; mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne penſez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces meſſieurs-là. 1750.

Je vous embraſſe avec tendreſſe et avec douleur.

LETTRE LVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, 15 d'octobre.

MON cher ange, il faut que je faſſe ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine ſur trois cents lieues, et je vous ai vu ſur le point d'en faire deux mille; et aſſurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne feriez pas revenu ſur une de mes lettres, comme je reviens ſur les vôtres; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me ſera plus aiſé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me tranſplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer la Mort de Céſar. Nous avons

1750. déterré un très-bon acteur dans le prince *Henri*, l'un des frères du roi. Nous bâtiſſons ici des théâtres auſſi aiſément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chiantpot-la-perruque* eſt ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus careſſé qu'il ne le mérite :

. . . *Niſi quod non ſimul eſſes, cætera lætus.*

Il vous apportera bientôt des gouttes d'*Hoffman*, des pilules de *Sthal*. Si mon voyage contribuait à la ſanté de madame d'*Argental* et de vos amis, ne ſerais-je pas le plus heureux des hommes? L'aventure de *le Kain* et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous réponds que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne ſait guère dans mon nouveau pays ce que c'eſt que des évêques ; mais on y eſt charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raiſon des perſonnes aſſez ſacrées pour croire ne devoir rien à l'Etat dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour ſait combien elle eſt approuvée de ma nouvelle cour. Je ne ſais pas, mon cher et reſpectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'eſt répandu qu'il était entré un peu de dépit dans ma tranſmigration. Il s'en faut bien

que j'y aye donné le moindre ſujet : le contraire reſpire dans toutes les lettres que j'ai écrites à ceux qui pouvaient en abuſer. 1750.

J'ai cru avoir des raiſons bien fortes de me tranſplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie ſolitaire et occupée, qui convient à la fois à ma ſanté et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour ſouper avec un homme plein d'eſprit, de grâces, d'imagination, qui eſt le lien de la ſociété, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très-grand et très-puiſſant roi. Je goûte le plaiſir de lui être utile dans ſes études, et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends, en le corrigeant, à me corriger moi-même. Il ſemble que la nature l'ait fait exprès pour moi; enfin, toutes mes heures ſont délicieuſes. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épine dans mes roſes. Eh bien, mon cher ami, avec tout cela je ne ſuis point heureux, et je ne le ſerai point; non, je ne le ſerai point, et vous en êtes cauſe. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce ſera pour notre entrevue : le bonheur de vous revoir l'adoucira. Si je vous en parlais à préſent, je m'attriſterais ſans conſolation. Je ne veux vous montrer mes bleſſures que quand vous y verſerez du baume.

Préparez-vous à voir encore Rome ſauvée ſur notre petit théâtre du grenier. Je me ſoucie

1750. fort peu de celui du faubourg Saint-Germain. Adieu, vous qui me tenez lieu de public, vous que j'aimerai tendrement toute ma vie. Adieu, vous que je n'ai pu quitter que pour *Frédéric le grand*. Mille tendres respects au bois de Boulogne.

LETTRE LVII.

AU MEME.

A Potsdam, ce 27 d'octobre.

Mon historiographerie est donnée, mes anges; madame de *Pompadour*, qui me l'écrit, me mande en même temps que le roi a la bonté de me conserver une ancienne pension de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à rendre. Le bien que je dis de ma patrie, en sera moins suspect; n'étant plus historiographe, je n'en serai que meilleur historien. Les éloges que le chambellan du roi de Prusse donnera au roi de France, ne seront que la voix de la vérité. Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut plus faire que de la prose. Un vieux poëte, un vieil amant, un vieux chanteur et un vieux cheval, ne valent rien. Il vous reviendra Rome sauvée, Zulime,

Adélaïde. Cela eſt bien honnête, et je viendrai prendre congé ſur le théâtre de mon grenier. J'eſpère que madame d'*Argental* viendra nous entendre. Mes derniers travaux ſeront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous ; je voudrais me conſoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je ſois ſi heureux à Potſdam, quand vous êtes à Paris ? pourquoi tous les êtres penſans et bien penſans, les gens de goût, les bons cœurs ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde ? Quand vous reverrai-je ? Il n'y a pas moyen de ſe mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne ſe tire point des boues dans ce temps-ci, ſurtout dans les abominables campagnes de la Veſtphalie ; il faudra abſolument attendre les gelées, alors on va comme le vent du nord, et on n'a jamais froid ; car on eſt tout fourré dans ſon carroſſe, et on ne deſcend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France en hiver, parce qu'on y oublie au mois de juin qu'il y aura un mois de décembre.

1750.

Je ne vous oublierai jamais, mes anges, dans aucun mois de l'année, dans aucun lieu de la terre ; mais, encore une fois et cent fois, je n'ai pu ni dû refuſer les bontés du roi de Pruſſe. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable pour de bien moins fortes

1750. raisons. Non-seulement on les approuve, mais on les regarde comme des gens favorisés de la fortune. Or, je vous jure qu'il n'y a aucune comparaison à faire de mon état à celui de tous ceux qui s'expatrient pour aller dire le roi mon maître. Comptez que j'ai toutes sortes de raisons, et que je n'ai qu'un seul chagrin; je n'ai aussi qu'un seul désir. Tout cela sera tiré au clair au mois de décembre; et s'il gelait plutôt, je partirais plutôt. Moi qui redoutais tant le vent du nord, je l'invoque à présent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphyr. Que faites-vous cependant ? avez-vous reçu *le Kain ?* y a-t il bien des tracasseries à la comédie ? applaudit-on toujours des sottises qui ont l'air de l'esprit ? joue-t-on des opéra détestables ? fait-on de mauvaises chansons ? Qui est-ce qui fait un plat discours à l'académie, en succédant à *Gilles* le philosophe ? *Duclos* n'est-il pas historiographe ? Mademoiselle *Duménil* boit-elle toujours pinte ? en perd-elle sa santé et son talent ? Mademoiselle *Gaussin* croit-elle toujours être grande tragique ? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince ? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu.

LETTRE LVIII.

1750.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 28 d'octobre.

Je ne ſais pas pourquoi le roi me prive de la place d'hiſtoriographe de France, et qu'il daigne me conſerver le brevet de ſon gentilhomme ordinaire ; c'eſt préciſément parce que je ſuis en pays étranger que je ſuis plus propre à être hiſtorien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'hiſtoire de ſon pays, il faut être hors de ſon pays.

Me voilà donc à préſent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut ſervir deux maîtres à la fois, avait aſſurément bien raiſon ; auſſi, pour ne point le contredire, je n'en ſers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction eſt de ne rien faire. Je jouis de mon loiſir. Je donne une heure par jour au roi de Pruſſe pour arrondir un peu ſes ouvrages de proſe et de vers. Je ſuis ſon grammairien et point ſon chambellan. Le reſte du jour eſt à moi, et la

1750. soirée finit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur *Louis XIV*. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce Siècle de *Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée ; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à *Duclos* après son Histoire de *Louis XI*. S'il est mon successeur en historiographerie, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'histoire de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique et qu'il a laissé de beaux monumens.

J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi ; c'est une vanité dont ses descendans retirent des avantages assez solides , et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin, je lui ai dit : C'est votre grand-père , ce n'est pas le mien , faites-en tout ce que vous voudrez ; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine ; mais , ma chère enfant , ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets , sans remords et sans amertume.

1750.

LETTRE LIX.

A LA MEME.

A Potsdam , 6 de novembre.

On fait donc à Paris, ma chère enfant , que nous avons joué à Potsdam la Mort de César, que le prince *Henri* est bon acteur , n'a point d'accent, et est très-aimable , et qu'il y a ici du plaisir ? Tout cela est vrai ; . . . mais . . . les soupers du roi sont délicieux ; on y parle raison , esprit , science ; la liberté y règne : il est l'ame de tout cela ; point de mauvaise humeur , point de nuage , du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée ; mais . . . mais . . .

1750. opéra, comédies, carroufels, foupers à Sans-fouci, manœuvres de guerres, concerts, études, lectures ; mais . . . mais . . . la ville de Berlin grande, bien mieux percée que Paris, palais, falles de fpectacles, reines affables, princeffes charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maifon de madame de *Tirconel* toujours pleine et fouvent trop ; . . . mais . . . mais. . ., ma chère enfant, le temps commence à fe mettre à un beau froid.

Je fuis en train de dire des *mais*, et je vous dirai, mais il eft impoffible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embraffer, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des fentimens qui me rappellent à vous ; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'*Argental ;* car je dis toujours au roi de Pruffe que, quoique je fois fon chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'*Argental.* Mais eft-il vrai que notre *Ifaac* d'*Argens* eft allé fe confiner à Monaco avec fa femme qui eft grande virtuofe ? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dofe de philofophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les refforts bien lians ; il prend mes dimenfions durement avec fon

quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai, c'est *la Métrie*. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison ; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné ; il ne savait pas ce qu'il avait écrit ; il écrira demain le contraire si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin ; il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi ; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'Histoire de l'Eglise. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

1750.

Adieu, ma chère enfant ; on veut donc jouer à Paris Rome sauvée ? mais . . . mais . . . Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

1750.

LETTRE LX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 de novembre.

Chiantpot-la-perruque a été fidelle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'*Arnaud* la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'*Argens*, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poësies et les portraits de ses maîtresses, le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointemens, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique, en vérité, je n'aye pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées; mais Rome sauvée a été très-bien

reçue, et ſon Mauvais riche aſſez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles ; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adreſſés à la princeſſe *Amélie*, quel parti a pris mon *Baculard* d'*Arnaud* ? mon *Baculard* a voulu auſſi déſavouer une mauvaiſe préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaiſe édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne ſavait pas que j'avais expreſſément défendu qu'on fît uſage de cette rapſodie dont, par parenthèſe, j'ai l'original écrit et ſigné de ſa main. Il s'adreſſe donc à mon cher ami *Fréron*, il lui mande que je l'ai perdu à la cour, que j'ai mis en uſage une politique profonde pour le perdre dans l'eſprit du roi, que j'ai ajouté à ſa préface des choſes horribles contre la France, et qu'en un mot, il prie l'illuſtre *Fréron* d'annoncer au public, qui a les yeux ſur *Baculard*, qu'il ſe lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les ſottiſes de Paris, mandent ce beau déſaveu. Par haſard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle préface. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un ſeul mot contre la France, que par conſéquent *Baculard* eſt un peu menteur. Il a été un peu courroucé du procédé, et il avait quelque 1750.

1750. envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. *Baculard* d'*Arnaud* ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit, il veut savoir s'il est vrai que d'*Arnaud* ait écrit à *Fréron* que je l'avais desservi dans l'esprit de sa Majesté, &c. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris, que M. *Berrier* avait voulu voir la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron*, que cette lettre était publique. Franchement, vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plutôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz : Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous *Baculard* briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du

monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de me mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron?* je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles fréroniques, dans laquelle d'*Arnaud* désavoue la préface en question ; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que *Fréron* aura sans doute communiquée. 1750.

A l'égard de cette préface que j'ai proscrite, il y a long-temps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais à trois cents lieues, on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la préface, et l'édition, et d'*Arnaud*, fussent à tous les diables. Je vous demande très-humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries ; mais ne me suis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines ? Chacun a les siennes, rois, bergers et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfesant.

1750. *P. S.* J'écris à M. *Berrier*. Je lui envoie cette préface, afin qu'il ſoit convaincu par ſes yeux de l'impoſture, qu'il impoſe ſilence à *Fréron*, ou qu'il l'oblige à ſe rétracter.

LETTRE LXI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 17 de novembre.

Je ſais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potſdam dans l'Europe. Les femmes ſurtout ſont déchaînées, comme elles l'étaient à Montpellier contre M. d'*Aſſouci ;* mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai paſſé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être page :
Ce qu'on fait à Paphos et dans le voiſinage
M'eſt indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la proſe et les vers du maître de la maiſon. *Algarotti* me diſait, il y a quelque temps, qu'il avait vu à Dreſde un prêtre italien fort aſſidu à la cour. Vous noterez qu'à Dreſde preſque tout le monde eſt luthérien, hors le roi. On demandait à cet abbate ce qu'il feſait : *Io ſono*, répondit-il, *il cattolico di ſua maeſtà ;* pour moi je ſuis *il pedagogo di ſua maeſtà*.

maestà. Je me flatte qu'en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquille. 1750.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de *Pasiphaé*, je l'aurais laissé faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet anglais à peu-près en pareil cas : *Je ne me mêle pas de leurs amours.* Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre, ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde, ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant, je vous envoie Rome par le courier de milord *Tirconel.* Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du palais devant messieurs des enquêtes ou devant l'université. J'aime mieux, à la vérité, une scène de César et de Catilina, que tout Zaïre; mais cette Zaïre fait pleurer les saintes ames et les ames tendres. Il y en a beaucoup, et à Paris il y a bien peu de romains.

Puisque le courier me donne du temps, je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais*, de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme *Jasmin : Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.* J'avais vu

1750. une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne que le roi avait daigné écrire à d'*Arget* ſur la mort de ſa femme. J'ai appris que le même jour ſa Majeſté avait fait une épigramme contre la défunte ; cela ne laiſſe pas de donner à penſer. Nous ſommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé ſe contente de ſe moquer de nous. Cependant il y a ici une doſe aſſez honnête *di queſta rabbia detta geloſia*. Où l'envie ne ſe fourre-t-elle pas, puiſqu'elle eſt ici ? Ah ! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paiſiblement ; mais les rois ſont comme les coquettes ; leurs regards font des jaloux, et *Frédéric* eſt une très-grande coquette ; mais, après tout, il y a cent ſociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracaſſeries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'eſt que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'eſt pas fait pour vous. Je vois qu'on paſſe dix mois de l'année à Potſdam. Ce n'eſt point une cour, c'eſt une retraite dont les dames ſont bannies. Nous ne ſommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choſes mûrement conſidérées, attendez-moi à Paris, et nous raiſonnerons. Adieu; que votre amitié me ſoutienne.

LETTRE LXII.

1750.

A LA MEME.

A Potſdam, 24 de novembre.

Le ſoleil levant s'eſt allé coucher. Ce pauvre d'*Arnaud* s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi, ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuiſé ſon crédit à faire jouer à Charlotembourg, il y a quelque temps, ſa comédie du Mauvais riche; mais les pièces tirées du nouveau Teſtament ne réuſſiſſent pas ici; elle fut mal reçue. Il s'eſt regardé comme *Ovide* dont on aurait ſifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, ſoleil couchant, paſſablement bien traité, l'a porté à demander ſon congé fort triſtement. Le roi lui a ordonné très-durement de partir dans vingt-quatre heures; et comme les rois ſont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer ſon voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriſte. Cela fait faire de profondes réflexions ſur les dangers de la grandeur. Ce d'*Arnaud* avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et ſa Majeſté pruſſienne avait fait pour lui des verſiculets très-galans. Nous n'avons point, depuis *Béliſaire*,

1750. de plus terrible chute. Comme le monarque bel eſprit, traite un de ſes deux ſoleils ! Je lui avais écrit ſur la route, quand j'allais à ſa cour :

Quel diable de Marc-Antonin !
Et quelle malice eſt la vôtre !
Vous égratignez d'une main,
Lorſque vous careſſez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours ; mais . . . adieu, adieu ; je brûle de venir vous embraſſer.

LETTRE LXIII.

A M LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, le 28 de novembre.

MON cher ange, vous me rendez bien la juſtice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir ; mais, ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de *Frédéric le grand*, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante eſt retenue, ni mes ouvrages que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'*Arnaud*, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de *Mouhi* s'eſt amuſé à écrire quelquefois des ſottiſes contre moi, dans un petit écrit intitulé la Bigarrure? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'eſt plus vrai, ni ſi public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre ſon ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre ſon propre frère. On ne fait pas aſſurément d'attention à la Bigarrure du chevalier de *Mouhi*; mais vous m'avouerez qu'il eſt fort plaiſant que ce *Mouhi* me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il ſe flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ſes petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas ſe fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponſe pour moi, et qu'elle l'aſſurât de tous mes ſentimens pour lui et pour la chevalière.

1750.

Votre Aménophis eſt de *Linant*; c'eſt l'Artaxerce de *Metaſtaſio*. Ce pauvre diable a été ſifflé de ſon vivant et après ſa mort. Les ſifflets et la faim l'avaient fait périr, digne ſort d'un auteur. Cependant vos badauds ne ceſſent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les ſiennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce

1750. beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me perſécutait, des graves pédans qui ne me défendaient pas, des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie qui ne ceſſe de ſucer le ſang que quand on n'en a plus. La nature a fait *Frédéric le grand* pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle, ſi les dernières années de ma vie ne ſont pas heureuſes auprès d'un prince qui penſe en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en eſt capable. On croit que je ſuis dans une cour, et je ſuis dans une retraite philoſophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me ſuis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en ſureté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuſer, une page d'une épître que j'ai corrigée. Il me ſemble que vous y êtes pour quelque choſe. Il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi ſi l'allemand a gâté mon français, et ſi je me ſuis rouillé comme *Rouſſeau*. N'allez pas croire que j'apprenne ſérieuſement la langue tudeſque; je me borne prudemment à ſavoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne ſuis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicateſſes de cette langue ſi douce et ſi harmo-

nieuse ; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'*Argental*, M. de *Pont-de-Vesle*, M. de *Choiseul*, M. l'abbé de *Chauvelin* auront toujours pour moi les mêmes bontés : et qui sait si un jour .... car .... Adieu ; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin.

1750.

LETTRE LXIV.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUOIQUE vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur ; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'*Arnaud*. La manière dont il s'acquittait à Paris de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter ; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis bien

1750. honteux ; s'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas.

Voilà, mon ancien ami, ce que ſont ces hommes qui prétendent à la littérature : *O inhumaniores litteræ !* Je gémis ſur les belles-lettres, ſi elles ſont ainſi infectées ; et je gémis ſur ma patrie, ſi elle ſouffre les ſerpens que les cendres des *Desfontaines* ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchans et ceux qui les tolèrent, en plaignant juſqu'à d'*Arnaud* même, tombé par l'opprobre dans la misère, je ne laiſſe pas de jouir d'un repos aſſez doux, de la faveur et de la ſociété d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philoſophe ſur le trône, d'un héros qui mépriſe juſqu'à l'héroïſme, et qui vit dans Potſdam comme *Platon* vivait avec ſes amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits dont il me comble, ſont de trop. Sa converſation eſt le plus grand de ſes bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et ſi peu de morgue ; jamais la raiſon la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude conſtante des belles-lettres, que tant de miſérables déshonorent, fait ſon occupation et ſa gloire. Quand il a gouverné le matin, et gouverné ſeul, il eſt philoſophe le reſte du jour, et ſes ſoupers ſont ce qu'on croit que ſont les ſoupers de Paris ; ils ſont toujours délicieux,

mais

mais on y parle toujours raiſon ; on y penſe hardiment, on y eſt libre. Il a prodigieuſement d'eſprit, et il en donne. Ma foi, d'*Arnaud* avait raiſon de vouloir ſouper avec lui ; mais il fallait en être un peu plus digne. Adieu ; quand vous ſouperez avec M. de *la Poplinière*, ſongez aux ſoupers de *Frédéric le grand ;* félicitez-moi de vivre de ſon temps, et pardonnez à l'envie, ſi mon bonheur extrême et inoui lui fait grincer les dents. 1750.

LETTRE LXV.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potſdam, le 8 de décembre.

RECEVEZ, Madame, mes hommages, mes regrets, mes ſouhaits, des gouttes d'*Hoffmann* et des pilules de *Sthal*, par M. d'*Amon* (*), mon camarade en chambellanie, et mon très-ſupérieur en négociations. Il eſt envoyé du roi de Pruſſe ; il vient reſſerrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre auſſi forts et auſſi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu

(*) Ou *Damon.*

1750. l'accompagner ! Mais ſa jeuneſſe et ſa ſanté lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop préſumé de moi ; mon cœur m'avait ſéduit ſelon ſa louable coutume ; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges ; mais l'archange *Frédéric*, et le froid, et ma poitrine ſerrée me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, Madame, une autre cargaiſon un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, eſt allé accompagner madame la margrave de *Bareith ;* et il eſt difficile de trouver à Potſdam, qui eſt à huit lieues de Berlin, de ces pilules de *Sthal*, dont perſonne ne fait ici uſage. Il en eſt de ces pilules comme de moi ; elles ne ſont point prophètes dans leur pays. Il ſemble qu'il faille ſe tranſplanter pour réuſſir. On va chercher bien loin le bonheur et la ſanté. Tout cela eſt à préſent chez vous. M. d'*Argental* m'a mandé que votre ſanté était raffermie ; ainſi me voilà un peu conſolé. Si les miniſtres ont à cœur autre choſe que les intérêts politiques, M. d'*Amon* vous dira, Madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur ; il vous dira que, ſans vous, je ferais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de *Frédéric le grand* et le vôtre fuſſent dans le même climat. Il y a bien loin

de la rue Saint-Honoré à Potſdam, mais vous étendez votre empire par-tout. Je ſuis à Potſdam votre ſujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de *Pont-de-Veſle*, M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin*; ils ſont tous des indifférens; ils ne penſent à moi que quand il eſt queſtion d'une tragédie. Le roi de Pruſſe n'en uſe pas ainſi. Paris endurcit le cœur. Vous avez trop de plaiſir, vous autres, pour penſer à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracaſſeries, de cabales, d'injuſtices et de méchancetés ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le ſéjour de la gloire. Adieu, Madame; conſervez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'*Argental*, du 24 de novembre, toute en *Baculard*. Vous ſavez que le roi l'a chaſſé honteuſement, comme il le méritait. Il s'eſt réfugié à Dreſde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande paſſion d'une grande princeſſe pour ce grand *Baculard*, l'a obligé de s'arracher aux plaiſirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dreſde. Bonſoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Pruſſe, et j'eſpère le ſuivre bientôt. Comptez qu'il m'a été abſolument impoſſible d'avancer mon voyage, et que quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez ſur rien.

1750.

1750.

LETTRE LXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 de décembre.

ME voilà toujours *Sancho-Pança* dans mon île, après avoir été *Chiantpot-la-perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Vestphalie ? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier. Vous me fesiez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de Prusse lui-même ; mais quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit *Baculard* demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu? Mes anges, pardon; je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent; mais, ô mes anges! *Belzébuth* aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer Rome sauvée à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie ? Le public a

été pour moi quand *Boyer*, l'ancien âne de Mirepoix, me perſécutait ; quand il avait, avec l'eunuque *Bagoas*, l'inſolence et le crédit de m'exclure de l'académie; mais à préſent qu'on me croit heureux, tout eſt devenu *Boyer*. Mon éloignement ramènerait les eſprits ſi c'était un exil, mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens, et on voudrait me faire entendre les ſifflets de Paris dans le cabinet du roi de Pruſſe. Je ſuis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je ſais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus beſoin d'être un petit *Fabius cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai ſervice, ce ſerait de faire jouer Sémiramis et Oreſte. On va bien les repréſenter ici. Pourquoi leur préfèrerait-on à Paris le Comte d'Eſſex, et je ne ſais combien de plats ouvrages qui ſont en poſſeſſion d'être joués et d'être mépriſés ? Cependant, dites-moi ſi M. *Maboul*, ce ſavant homme, eſt encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les ſceaux? quel autre eſt à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom ? Il y a un an que je plaide par humeur en France, contre un coquin qui s'eſt aviſé de vouloir être jugé en la prévôté du louvre, ſous prétexte que j'étais de la maiſon du roi. J'ai voulu

1750.

1750. le remettre dans les règles, le renvoyer à son juge naturel, et ce beau règlement de juges n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait ici, le magistrat qui en serait coupable serait sévèrement puni; car le roi a dit de lui-même :

> J'appris à distinguer l'homme du souverain,
> Et je fus roi sévère et citoyen humain.

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on est heureux. *Salomon* était un pauvre homme en comparaison de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plutôt ses *Baculard*. Je vous remercie, mon cher et respectable ami, de la lettre que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de *Fréron*. Et on souffre des *Frérons* ! et ils sont protégés ! et on veut que je revienne ! *Virtutem incolumem odimus sublatam ex oculis, quærimus invidi*. On a tant fait à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux, je ne le quitterai assurément que pour vous.

LETTRE LXVII.

1750.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, au château, 26 de décembre.

Je vous écris à côté d'un poële, la tête pefante et le cœur trifte, en jetant les yeux fur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maifon de Paris eft affez près de cette rivière de Seine; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi fuis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne fur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'eft plus beau que la décoration du palais du foleil dans Phaéton. Mademoifelle *Aftrua* eft la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gofier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur eft empoifonné! que la vie eft courte! qu'il eft trifte de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords fi on le trouve!

Je fuis à peine convalefcent, comment partir? Le char d'*Apollon* s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, confolez-moi, et ne me grondez pas.

1750. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie par le courier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'*Aurélie.* Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, Mesdames, *Cicéron* et *Caton* ne sont pas galans ; *César* et *Catilina* couchaient avec vous, j'en conviens ; mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'*Olivet* de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre et son Cicéron, et lisez Rome sauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en *Caton* et en *Cicéron* nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au Siècle de *Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et

d'Hochſtet. *Variété, c'eſt ma deviſe.* J'ai beſoin de plus d'une conſolation. Ce ne ſont point 1750. les rois, ce ſont les belles-lettres qui la donnent.

LETTRE LXVIII.

A LA MEME, *à Paris.*

A Berlin, 3 de janvier.

Ma chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. 1751. Vous connaiſſez *Jeanne*, cette brave pucelle d'Orléans, qui nous amuſait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de *Chapelain*. Cette Pucelle, faite pour être enfermée ſous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de *Tinois* n'a pas réſiſté aux prières et aux préſens du prince *Henri*, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnés* en ſa poſſeſſion. Il a tranſcrit le poëme, il a livré mon ſérail au prince *Henri* pour quelques ducats. J'ai chaſſé *Tinois*; je l'ai renvoyé dans ſon pays. J'ai été me plaindre au prince *Henri*; il m'a juré qu'elle ne ſortirait jamais de ſes mains. Ce n'eſt, à la vérité, qu'un ſerment de prince, mais il eſt honnête homme. Enfin, il eſt aimable, il m'a ſéduit; je ſuis faible, je lui ai laiſſé Jeanne;

1751. mais s'il arrive jamais un malheur, si on fait une seconde copie, où me cacher? Ma barbe devient fort grise; la poëme de la Pucelle jure avec mon âge et le Siècle de *Louis XIV*.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit : *Dove avete pigliato tante coglionerie?* mais aujourd'hui cela serait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé le Palladium! Il s'y moque de plus d'une sorte de gens; mais je n'ai point d'armée comme lui; je n'ai point gagné de batailles, et vous savez que, *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom*. Enfin, j'éprouve deux sentimens bien désagréables, la tristesse et la crainte; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'ame.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé; mais ayez surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah, faut-il vivre d'espérance! Adieu; je vous embrasse tristement.

LETTRE LXIX. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges; et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injuſtices. Vous me rendez reſponſable des ſaiſons, de ma mauvaiſe ſanté, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière, et qui demande un travail immenſe. J'ai été retenu de mois en mois, de ſemaine en ſemaine. Une petite partie de mon ame eſt ici, l'autre eſt avec vous. Je n'oſe plus, de peur de mentir, vous dire : je partirai dans huit jours, dans quinze; mais ne ſoyez point ſurpris de me revoir bientôt. Ne le ſoyez pas non plus, ſi je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la deſtinée ſe joue des faibles mortels; elle vous force, vous, monſieur d'*Argental*, à courir par la ville dès que quatre heures après midi ſont ſonnées; elle fait reſter madame d'*Argental* dans ſa chaiſe longue; elle fait mourir le fade *Roſelli* par l'inſipide *Ribou;* elle tue le maréchal de *Saxe*

1751. à Chambord, après l'avoir reſpecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades à vôtre frère; elle oblige le roi de Pruſſe d'aller tous les jours à la parade de ſes ſoldats, et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potſdam en bonnet de nuit. Je ſais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et ſibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre ſociété charmante. Je ſens mon tort, mon cher et reſpectable ami; je ſuis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand-homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je ſois avec vous comme les pécheurs avec DIEU, qui ſe tournent vers lui quand ils ſont malades. Au contraire, la maladie eſt preſque la ſeule raiſon qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de ſanté, je ſuis prêt à demander des chevaux de poſte. On vous dira peut-être que, tout languiſſant que je ſuis, je ne laiſſe pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je ſuis le bon homme *Luſignan*; je le repréſente d'après nature, et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que *Bellecour* ne réuſſit pas ſi bien avec ſa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que

quand je ferai à Paris. Puifque vous êtes toujours comme le peuple romain, fou des fpectacles, j'ai de quoi vous amufer. 1751.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'*Argental*, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé pruffien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas fitôt, et peut-être le dévancerai-je. Bonfoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre pruffien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en fuis pénétré de douleur.

LETTRE LXX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 12 de janvier.

ENFIN, voici notre chambellan d'*Amon*. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je fuis; c'eft pourtant le lit du grand électeur. C'eft le bifaïeul du roi régnant. Chaque pays a fon grand-homme. Il avait du moins un bon lit, chofe affez rare de fon temps. Le dernier roi ne connaiffait pas ce luxe-là. Il ferait bien étonné de me voir ici,

1751. et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi, mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué Zaïre. La princesse *Amélie* était *Zaïre*, et moi le bon homme *Lusignan*. Notre princesse joue bien mieux *Hermione ;* aussi est-ce un plus beau rôle. Madame de *Tirconel* s'est très-honnêtement tirée d'*Andromaque*. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord *Tirconel* c'est un digne anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un anglais envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins : voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'*Amon* doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courier de Hambourg. D'*Amon* est un vrai nom de comédie, mais il ne joue que sa comédie

de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue. 1751.

LETTRE LXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, dernier de janvier.

MON cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire long-temps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer ces éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux *Frérons*. Il est impossible qu'un homme de lettres, qui a pensé librement, et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que

1751. quand l'ancien évêque de Mirepoix me perſécutait.

Lambert a très-mal fait d'entreprendre une édition de mes ſottiſes en vers et en proſe, ſans m'en avertir ; il a mal fait, après l'avoir entrepriſe, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philoſophie et leur bonne volonté, de ſe commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni philoſophie, il en naîtra une hydre de tracaſſeries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour eſſuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choſes trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permiſſion tacite. Je vous avoue, mon cher et reſpectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petits orages ſeront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié eſt à l'épreuve du temps et de l'abſence. Vous ne me verrez plus jouer *Cicéron*. Je l'ai repréſenté ſur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous aſſure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris ; mais, pour jouer *Cicéron*, il faut avoir des dents, et ma

maladie

maladie me les a fait perdre en grande partie. 1751.
Je ne ſuis plus qu'un vieux radoteur,

Et je ne vis pas un moment
Sans ſentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus ſe prodiguer au monde. J'aurais voulu paſſer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas; mais je vous répète que, quand j'aurai la conſolation de vous entretenir, vous ſerez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puiſqu'il m'a ſéparé de vous. Madame d'*Argental* a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pilules de *Sthal* que je lui adreſſai au commencement de décembre, quand le chambellan d'*Amon* fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à préſent. Un miniſtre qui ſe porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je ſuis, il faut que j'attende une ſaiſon moins rude. Adieu; je ne ferai plus de complimens à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

1751. LETTRE LXXII.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 20 de février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuſe, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce Siècle de *Louis XIV*. Il ſerait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans ſon pays natal ; mais il ne ſerait pas écrit ſi librement. Je me retrouverais le matin avec des janſéniſtes, le ſoir avec des moliniſtes ; la préférence m'embarraſſerait ; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention eſt donc de redonner Mahomet avant Catilina. Nous verrons ſi vous y réuſſirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait ſcandaliſé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Conſtantinople on trouverait mauvais que j'euſſe ainſi traité le grand prophète des oſmanlis ; mais quel intérêt y prennent vos rigoriſtes ? En vérité, c'eſt un plaiſant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel

que l'abbé *Desfontaines*, eût perſuadé à quelques gens de robe mal inſtruits que cette tragédie était dangereuſe à la religion? Encore ſi j'avais fait l'embrâſement de Sodôme, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de ſe plaindre; mais rien ne l'attachait à *Mahomet*. Enfin, il parvint à exciter le zèle d'un homme en place; et quelquefois un homme en place eſt un ſot. Le préjugé ſubſiſte encore, et je crois que votre négociation trouvera bien des obſtacles. M. le maréchal de *Richelieu* aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me conſolent ſouvent d'être ici. Ce n'eſt point de l'enthouſiaſme qu'il faut à nous autres chétifs enfans d'*Apollon*, c'eſt de la patience, et ce n'eſt pas là d'ordinaire notre vertu.

1751.

Faites tout ce qui vous plaira. Je vous remets Rome et la Mecque entre les mains; ce ſont deux ſaintes villes. Pour moi, je ne ſais plus à quel ſaint me vouer depuis que je me ſuis aviſé ſi mal à propos de vivre loin de vous. Je ſuis bien malade et juſtement puni.

1751.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de février, des neiges de Berlin.

O Deftinée, deftinée ! ô neiges ! ô maladies ! ô abfence ! Comment vous portez-vous, mes anges ? Sans la fanté tout eft amertume. Le roi de Pruffe m'a donné la jouiffance d'une maifon charmante ; mais, tout *Salomon* qu'il eft, il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux. Il faut que je vous parle d'une autre anicroche. *André*, cet échappé du fyftême, s'avife, au bout de trente ans, un jour avant la prefcription, de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme, pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du fyftême, et que je voulus faire en vain paffer au *vifa*, en faveur de madame de *Vinterfeld*, qui était alors dans le befoin. Ces billets de banque d'*André* étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperaffes de ce temps-là ; aujourd'hui il le retrouve pendant mon abfence, il le vend à un procureur, et fait faifir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête ? J'ai

trouvé ici une eſpèce d'*André* qui m'a voulu voler une ſomme un peu plus conſidérable ; mais il n'y a pas réuſſi, et j'ai eu bonne juſtice. Mais, pour l'*André* de Paris, je crois que je ſerai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet eſt pur et ſimple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre ſa ſignature et contre un procureur. 1751.

J'ai appris avec délices que M. de *la Bourdonaie* avait gagné ſon procès ; mais qui lui rendra ſes dents qu'il a perdues à la baſtille ? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection ſcorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Pruſſe et à la baſtille ? Ma ſanté eſt bien déplorable ; ſans cela il me ſemble que j'aurais fait bien des choſes qui vous auraient plu ; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était gliſſé quelque étincelle du feu dont le *Salomon* du Nord eſt animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature eſt une ſouveraine deſpotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre qui vous aime de tout ſon cœur.

1751.

LETTRE LXXIV.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 de mars.

J'ESPÈRE, Monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme qui méritait le prix ; c'est le sort des *Ximenès* d'être vengés de l'académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois ; mais les bontés extrêmes du grand-homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Gréce, pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter ; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, Monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

LETTRE LXXV.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Potſdam, 15 de mars.

MON adorable ange, vous avez donc vu mon pruſſien. J'aurais aſſurément voulu être du voyage, et reſouper avec madame d'*Argental* et avec vos amis, et vous embraſſer cent fois, et vous dire cent choſes, et vous montrer cent vers recouſus à Rome ſauvée. à Adélaïde, à Zulime, et cent feuilles du Siècle de *Louis XIV;* car je ſerai hiſtoriographe de France en dépit des jaloux ; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge, que depuis que je ne l'ai plus. Cet immenſe tableau d'un beau ſiècle me tourne la tête. M. de *Pont-de-Veſle* avouera que ſi *Louis XIV* n'eſt pas grand, ſon ſiècle l'eſt. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'*Arnaud* et compagnie, et les petits barbouilleurs auraient été trop aiſes. D'*Arnaud*, animé du vrai déſir de la gloire, n'ayant pu encore ſe faire un nom aſſez illuſtre par ſes immortels ouvrages, s'en eſt fait un par ſon ingratitude envers moi, et par ſes procédés. Il s'eſt noblement lié avec

1751. un *Rozemberg*, mauvais comédien ſouffert à Berlin, et avec les *Frérons* ſoufferts à Paris; et que de belles nouvelles envoyées de canaille à canaille, et perçant chez les oiſifs honnêtes gens du beau monde de Paris! A entendre ces beaux meſſieurs, j'avais perdu un grand procès, j'avais trompé un honnête banquier juif; et le roi qui, ſans doute, prend contre moi le parti de l'ancien Teſtament, m'avait diſgrâcié; et j'étais perdu, et *Fréron* riait, et *Nivelle-la-Chauſſée* racontait tout cela auſſi froidement qu'il en eſt capable, et on imprimait ma Pucelle, et enſuite on me feſait mort. Je ſuis pourtant encore en vie; et le roi a eu tant de bonté pour moi, pendant ma maladie, que je ſerais le plus ingrat des hommes ſi je ne paſſais pas encore quelques mois auprès de lui. J'étais le ſeul animal de mon eſpèce qu'il logeât dans ſon palais à Berlin, et quand il partit pour Potſdam, et que je ne pus le ſuivre, il me laiſſa équipages, cuiſiniers, *et cætera;* et ſes mulets et ſes chevaux conduiſaient mes meubles de paſſade à une maiſon délicieuſe, dont il m'a laiſſé là jouiſſance, aux portes de Potſdam; et il me conſervait un appartement charmant dans ſon palais de Potſdam, où je couche une partie de la ſemaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne ſe communiquer à moi;

et,

et, enfin, ſi je n'étais pas à trois cents lieues de vous, ſi je ne vous aimais pas avec la plus vive tendreſſe, et ſi j'avais un peu de ſanté, je ſerais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux ſucceſſeurs des *Desfontaines*, aux petits beaux eſprits, aux cuiſtres qui diſent : Eſt-il poſſible qu'il ait vingt mille francs de penſion, tandis que nous n'en avons point ? qu'il ait une clef d'or à ſa poche, tandis que nous n'y avons pas de mouchoir ? et une grande croix bleue à ſon cou, quand nous voudrions l'étrangler ? Ils ne ſavent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma penſion, ne me touchent ; que j'abandonnerais tout cela ſans le moindre regret, ſi je n'étais pas uniquement attaché à la perſonne d'un grand-homme qui fait mon bonheur. Ils ne ſavent pas que je vis heureux, et que je ſerai encore plus heureux, quand je pourrai vous embraſſer et vous conſacrer les derniers momens de ma vie. Mille tendres reſpects à toute votre maiſon et à vos amis.

1751.

1751.

LETTRE LXXVI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 20 de mars.

ME voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne ſont pas trop favorables à un convaleſcent. Je n'eſpère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je ſuis entre *Louis XIV* et *Frédéric.* Je ferais bien mieux de corriger aſſidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'eſt être dans le cas de l'abbé *Villers*, qui avait fait un livre intitulé Réflexions ſur les défauts d'autrui. Il alla au ſermon d'un capucin; le moine dit, en naſillant, à ſon auditoire : Mes chers frères, j'avais deſſein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu affiché à la porte de l'égliſe, *Réflexions ſur les défauts d'autrui :* eh, mon ami, que n'en fais-tu ſur les tiens! Je vous parlerai donc de l'orgueil.

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris ſitôt qu'elle ſera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas ſeulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards; je

voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je ſois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiſeries. Le bon n'a jamais été ſi rare. Il faut qu'il le ſoit, ſans quoi il ne ſerait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'eſprit !

1751.

Tout le monde a de l'eſprit aujourd'hui, mon enfant, parce que le ſiècle paſſé a été le précepteur du nôtre ; mais le génie eſt un don de DIEU ; c'eſt la grâce, c'eſt le partage du très-petit nombre des élus. Ne laiſſez pourtant pas de m'envoyer les rapſodies du jour ; elles amuſent parce qu'elles ſont nouvelles. Cela eſt honteux. Quelle pitié de quitter *Virgile* et *Racine* pour les feuilles volantes de nos jours ! Don *Quichotte* fit une infidélité d'un moment à *Dulcinée* pour *Maritorne*. Adieu, adieu ; quand je ſonge aux infidélités, je ſuis ſi honteux que je me tais.

1751. LETTRE LXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, 27 d'avril.

MON cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiſelle *Guichard*. Vous ne m'en dites rien ; vous ne me confiez jamais ni vos plaiſirs, ni vos peines, comme ſi je ne les partageais pas, comme ſi trois cents lieues étaient quelque choſe pour le cœur, et pouvaient affaiblir les ſentimens. Voilà donc cette pauvre petite fleur, ſi ſouvent battue de la grêle, à la fin coupée pour jamais ! Mon cher ange, conſervez bien madame d'*Argental* ; c'eſt une fleur d'une plus belle eſpèce et plus forte; mais elle a été expoſée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle ſe porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année ? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir : ſans doute, je le devrais et je le voudrais ; mais ma Porte-Maillot eſt à Potſdam et à Sans-ſouci. J'ai toutes mes paperaſſes; il faut finir ce qu'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'hiſtoriographe comme indélébile. Mon Siècle de *Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps

que ma mauvaise santé peut me laisser encore, pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon français? n'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus? 1751.

Potsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les *Algarotti* et les *Maupertuis* y sont. On travaille, on soupe ensuite gaiement avec un roi qui est un grand-homme de bonne compagnie. Tout cela serait charmant; mais la santé! Ah! la santé, et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un *Fontenelle*, cent *Guichard*. Allons toujours pourtant; on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur sort tous les jours, sans doute, à quatre heures; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale: et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait

1751. mon paradis. Etre dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au ſoir; avoir abjuré les dîners trop brillans, trop conſidérables, trop-mal ſains; ſouper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philoſophe; aller travailler à ſon Siècle dans une maiſon de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela ferait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'choſe à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux arts, de ſpectacles et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertiſſez-moi, et j'y ferai un petit tour : mais après la clôture de mon Siècle, s'il vous plaît. C'eſt un préliminaire indiſpenſable.

Adieu; je vous écris en ſouffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres reſpects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

LETTRE LXXVIII.

1751.

AU MEME, *à Paris.*

4 de mai.

MON cher ange, le roi de Pruſſe, tout roi et tout grand-homme qu'il eſt, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets ; ils ſont bien juſtes. J'ai quitté la plus belle ame du monde et le chef de mon conſeil, mon ami, ma conſolation. On a quatre jours à vivre ; eſt-ce auprès des rois qu'il faut les paſſer ? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable ; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raiſons de votre eſclave fugitif. Etait-il bien doux d'être écraſé par ceux qui ſe diſent rivaux, d'être ſans conſidération auprès de ceux qui ſe diſent puiſſans, et d'avoir toujours des dévots à craindre ? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement ? ai-je de grandes obligations aux miniſtres ? et qu'eſt-ce qu'un public bizarre, qui approuve et qui condamne tout de travers ? et qu'eſt-ce qu'une cour qui préfère *Bellecour* à *le Kain*, *Coypel* à *Vanloo*, *Royer* à *Rameau* ? n'eſt-il pas bien

1751. permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme *César*, qui pense comme *Julien*, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs, pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. *Mesnard*. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'Oreste, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette Sémiramis que vous aimiez, et dont M. l'abbé de *Chauvelin* était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le Siècle de *Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce Siècle que j'ai renoncé aux vers et à tout

commerce, excepté vous et madame *Denis*. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'eſt qu'après avoir refait une oreille à Zulime et à Adélaïde. Savez-vous bien que mon Siècle eſt preſque fait, et que lorſque j'en aurai fait tranſcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous. C'eſt, ne vous déplaiſe, un ouvrage immenſe. Je le reverrai avec des yeux ſévères, je m'étudierai ſurtout à ne rendre jamais la vérité odieuſe et dangereuſe. Après mon Siècle, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres reſpects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois monſieur de *Mairan* ? voulez-vous bien le faire ſouvenir de moi ? Son ennemi eſt un homme un peu dur, médiocrement ſociable, et aſſez baiſſé ; mais point de vérité odieuſe.

1751.

Valete, ô cari !

LETTRE LXXIX.

A M. DEVAUX.

A Potſdam, le 8 de mai.

MON cher *Panpan* (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom ſous lequel vous étiez ſi aimable), le jour même que je reçus vos ordres de ſervir votre ami, prière eſt ordre en ce cas, je courus chez un prince, et puis chez

un autre, et les places étaient priſes. J'écrivis
1751. le lendemain à la ſœur d'un héros, à la digne ſœur du *Marc-Aurèle* du Nord, pour ſavoir ſi elle avait beſoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de ſervice. Point de déciſion encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet ſigné *Wuillelmine*, pour votre ami ; mais puiſqu'on tarde tant, je ne veux pas tarder à vous remercier de vous être ſouvenu de moi.

Quand vous recevrez une ſeconde lettre de moi, ce ſera ſurement l'exécution de vos volontés, et M. de *Liébaud* pourra partir ſur le champ. Si je ne vous écris point, c'eſt qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher *Panpan*, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle ſera cauſe aſſurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me préſenter à votre académie.

Notre ſéjour à Potſdam eſt une académie perpétuelle. Je laiſſe le roi faire le *Mars* tout le matin, mais le ſoir il fait l'*Apollon*, et il ne paraît pas à ſouper qu'il ait exercé cinq ou ſix mille héros de ſix pieds ; ceci eſt Sparte et Athènes ; c'eſt un camp et le jardin

d'*Epicure* ; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philofophie. J'ai tout mon temps à moi ; je fuis à la cour, je fuis libre ; et fi je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme penfion, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni le licou qu'on appelle cordon d'un ordre, ni même les foupers avec un philofophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de fanté, et je préfère d'être à mon aife avec mes paperaffes, mon Catilina, mon Siècle de *Louis XIV* et mes pilules, aux foupers des rois, et à ce qu'on appelle honneur et fortune. Il s'agit d'être content, d'être tranquille ; le refte eft chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher *Panpan.* S'il y a quelqu'un par hafard dans Lunéville qui fe fouvienne du folitaire de Potfdam, préfentez mes refpects à ce quelqu'un.

1751.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de *Beauvau* me prenait fous fa protection ; ce temps eft-il abfolument paffé ? madame la marquife de *Boufflers* daigne-t-elle me conferver quelques bontés ? ferait-elle bien aife de me revoir à fa cour ? ferait-elle affez bonne pour dire au roi de Pologne, qui ne s'en fouciera peut-être guère, que je ferai toute

1751. ma vie pénétré des bontés et des vertus de sa Majesté. C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très-cher *Panpan.* Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

LETTRE LXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 29 de mai.

Mon très-cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon Siècle en tête, et c'est parce que je suis le meilleur français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si long-temps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfans. Rome sauvée, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon Siècle que vous aurez dans trois mois. Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite *Guichard* valait mieux :

La mort ravit tout ſans pudeur. Tâchons de faire des choſes qui ne meurent point. Je me flatte que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour leſquels j'avais tant d'averſion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me conſole par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Pruſſe vient de donner trois ou quatre ſpectacles dignes du dieu *Mars*. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ſes Etats voir ſi tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, ſon chétif admirateur, je reſte chez lui avec mon Siècle. Quelle reconnaiſſance dois-je lui témoigner pour toutes ſes bontés? Je ne peux faire autre choſe que de les publier; je lui dois mon bonheur et mon loiſir. Perſonne n'eſt logé dans ſon palais plus commodément que moi. Je ſuis ſervi par ſes cuiſiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très-rarement : *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous diſiez tout cela, mon cher et reſpectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuſe, que les méchans ſoient un peu punis, et que l'on ſache comment nos belles-lettres ſont accueillies par un ſi grand monarque.

1751.

Enfin, voilà donc M. de *Chauvelin* en paſſe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir

1751. faire ; car le bien public eſt ſa paſſion dominante. Il eſt beau pour le roi que le nom de *Chauvelin* ne lui ait pas nui, et que ſon mérite lui ait ſervi. Je crois que monſieur l'abbé ſon frère me garde toujours rancune; je veux que mon Siècle me raccommode avec lui. *Algarotti* en eſt bien content : ce ſerait un *gran traditore*, s'il me flattait ; il y aurait conſcience, car je ſuis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme *Duſreſni : Fais-moi bien peur ;* car il faut que, dans une hiſtoire moderne, tout ſoit auſſi ſage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce eſt devenue bien reſpectable à mes yeux. Je n'avais preſque ſongé qu'à l'aimer de tout mon cœur ; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'eſtime et de reconnaiſſance. Elle s'eſt conduite avec l'habileté d'un miniſtre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais affaire ! Je déteſterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le ſien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis ; mais auſſi ſoyez bien perſuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'envie. Je me ſuis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de juſtice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre Catilina et Rome ſauvée.

Je ne demande pas que ma Rome ſoit imprimée au louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidelle peinture des Romains, en vers français qui ne ſoient pas goths. 1751.

Virtutem incolumem odimus
Sublatam ex oculis, quærimus invidi.

Vous me donnez des eſpérances de retrouver madame d'*Argental* en bonne ſanté; donnez-moi auſſi celle de retrouver ſon amitié.

Dites-moi ce que c'eſt que des Mémoires qui ont paru ſur mademoiſelle *Lenclos*. Je m'y intéreſſe en qualité de légataire. Il y a ici un miniſtre du ſaint Evangile qui m'a demandé des anecdotes ſur cette célèbre fille : je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiſer les huguenots. (*)

Bonſoir; mes tendres reſpects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agrémens de votre délicieux commerce. Je vous embraſſe tendrement.

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome IV. Lettre ſur mademoiſelle de *Lenclos*, datée par erreur 1771.

1751. LETTRE LXXXI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potſdam, ce dernier de mai.

APPAREMMENT, Madame, que mon camarade d'*Amon* ſert ſon roi auſſi vîte qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous ſommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, Madame, vous en feriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occaſion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princeſſe de *Clèves*; mais ce voyage ſera fort court, et je lui ai promis de reſter chez lui juſqu'au mois de ſeptembre. Il faut tenir ſa parole aux rois, et ſurtout à celui-là; d'ailleurs il m'inſpire tant d'ardeur pour le travail, que ſi je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme ſi laborieux. Je rougirais d'être oiſif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le

ſecret

fecret d'éviter l'ennui dont vous me parlez ; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi fon ferviteur chétif. 1751.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'efprit qu'on n'entend point, tout hériffés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, favez-vous bien, Madame, ce que nous fefons ? nous ne les lifons point. Tous les bons livres du fiècle paffé font ici, et cela eft fort honnête : on les relit pour fe préferver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes fottifes. Il eft bien clair, Madame, que la moins ample eft la moins mauvaife. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je penfe que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais feulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais feulement ce qui peut, à toute force, être digne de la poftérité.

On me mande que l'édition de Paris eft incomparablement moins mauvaife que celle de Rouen, qu'elle eft beaucoup plus correcte ; j'aurais l'honneur de vous la préfenter fi j'étais à Paris. On veut que j'en faffe une ici à ma fantaifie, mais je ne fais comment m'y prendre.

1751. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux ſentimens de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le Siècle de *Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux; ils ſont d'or et de pierreries; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce ſiècle était beau; il a enſeigné à penſer et à parler à celui-ci; mais gare que les diſciples ne ſoient au-deſſous de leurs maîtres, en voulant faire mieux. Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement; et j'eſpère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le préſident *Hénault*, pour qui je crois vous avoir dit des choſes aſſez tendres, parce que je les penſe, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les ſaints dédaignent ainſi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ſes bontés qu'il eſt du ſiècle de *Louis XIV*.

Vous allez donc toujours à Sceaux, Madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'*Amon* pour madame la ducheſſe du *Maine*; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour, un peu différentes l'une de l'autre; madame de *Staal* et madame de *Malauze*.

Conſervez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez ſi malade, que vous vivriez très-long-temps. Surtout ne

vous dégoûtez point de la vie ; car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conſerverai pendant toute la mienne les ſentimens que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris à cauſe de vous et du petit nombre des élus. 1751.

LETTRE LXXXII.

A M. DEVAUX.

Mon cher *Panpan*, je vous aſſure que je reſſens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'eſt pas le zèle qui m'a manqué. Vous ne doutez pas de la ſatisfaction extrême que j'aurais eue à faire réuſſir ce que vous m'avez recommandé ; mais ce qui eſt difficile en Lorraine eſt encore plus difficile en Pruſſe, où la quantité de ſurnuméraires eſt prodigieuſe.

Je compte bien profiter des bontés du roi *Staniſlas*, et venir me mettre aux pieds de madame de *Boufflers* au premier voyage que je ferai en France, et aſſurément je poſtulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout ſon cœur.

1751. Cette place, mon cher et ancien ami, me ſerait encore plus précieuſe ſi je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de *Baſſompierre*, et c'eſt en partie ce qui m'a privé long-temps du plaiſir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité ſi je ſupportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppoſe à ſes ſouffrances, et qu'ont ſi rarement les gens qui ſe portent bien. Je vous ſupplie de me conſerver dans ſon ſouvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de *Boufflers*. Eſt-ce que M. le marquis *du Châtelet* eſt actuellement à Lunéville? Préſentez-lui, je vous prie, mes reſpects. J'ignore ſi ſon fils eſt à Commerci. Tout ce que je fais de votre cour, c'eſt que je la regrette, même dans la ſociété du héros philoſophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je fais bien bon gré à M. de *Saint-Lambert* d'avoir exclus *Roi*, ce méchant homme. Voudra-t-il ſe ſouvenir de moi avec amitié? Je vous aſſure que j'en reſſentirais une grande conſolation, quoique j'aye abſolument renoncé à la comète. Cependant je n'ai point oublié la maiſon de M. *Alliot*, et vous me ferez grand plaiſir de me protéger un peu dans cette maiſon.

Mon cher *Panpan*, vous ne ſauriez croire

combien je ſuis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je ſerais inconſolable ſi vous pouviez penſer que j'aye manqué de bonne volonté. 1751.

Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur,

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, 13 de juillet.

MON cher ange, vous avez donc ſuivi le conſeil du meilleur général qu'il y ait à préſent en Europe ? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre ſon temps, et à attendre que le génie de Rome ſuſcite un autre *Céſar* que *Drouin* pour la ſauver. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en ſeront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changemens, mais ils étaient faits trop à la hâte et trop inſuffiſans. Je crois toujours qu'il faut rendre *Aurélie* un peu complice de *Catilina*. Ce ne ferait pas la peine de l'avoir épouſée en ſecret pour ne pas prendre ſon parti. Il me ſemble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à repréſenter *Aurélie* comme une

1751. femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs, je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point Aurélie. Le sujet est Rome, *Cicéron*, *Caton*, *César*. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodemens. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas de théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de *Cicéron*, de *Catilina*, de *César*, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi, on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au louvre.

On m'a fait des objections dont quelques-unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'*Aurélie* arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation, sans faire sortir *César* de son caractère, et donner une espèce de triomphe à *Catilina*, afin que l'arrivée d'*Aurélie* produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut

que ce débat ſoit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la ſcène d'*Auguſte* avec *Cinna* et *Maxime*. Les cas ſont bien différens, et le goût conſiſte à mettre les choſes à leur place. 1751.

La première ſcène du cinquième acte eſt abſolument néceſſaire, cependant elle eſt froide; ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt la mienne. Ce qui eſt néceſſaire ne doit jamais refroidir. Il faut ſuppoſer, il faut dire que le danger eſt extrême dès le premier vers de cette ſcène, que *Cicéron* eſt allé combattre dans Rome avec une partie du ſénat, tandis que l'autre reſte pour ſa défenſe. Il faut que les reproches de *Caton* et de *Claudius* ſoient plus vifs, et qu'on voye que *Cicéron* ſera puni d'avoir ſauvé la patrie; c'eſt là un des objets de la pièce. *Cicéron*, ſauvant le ſénat malgré lui, eſt la principale figure du tableau; il ne reſte qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il eſt ſuſceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raiſonnablement conduit; il eſt une peinture aſſez fidelle et aſſez vive des mœurs de Rome. J'oſe eſpérer qu'il ne ſera pas mal reçu de tous ceux qui connaiſſent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le ſtyle d'aujourd'hui.

Je vais donc, mon cher et reſpectable ami, mettre tous mes ſoins à fortifier et à embellir,

1751. autant que ma faibleſſe le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraiſſent en avoir beſoin. J'ai déjà fait bien des changemens ; mais je ne ſuis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il ſoit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis et de diſpoſer l'armée avec laquelle vous daignez me ſoutenir.

Vous ne m'avez point répondu ſur une petite queſtion que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agiſſait du nombre des cures de France, qui eſt très-fautif dans tous les livres, et ſur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre, notion qu'il peut très-bien communiquer ſans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque de Marſeille très-ſingulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour ; mais je ne conçois pas comment le roi eſt réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume ſont payées le premier du mois. Adieu, ſociété charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

LETTRE

LETTRE LXXXIV.

1751.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potſdam, 20 de juillet.

VOTRE ſouvenir et vos bontés, Madame, me donnent bien des regrets. Je ſuis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait ſouvenir de leur patrie dans le palais d'*Alcine*. Je peux vous aſſurer que, ſi tout le monde penſait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laiſſer enlever. Mais, Madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le ſens où je l'étais, ſavez-vous ce qu'il faut faire ? s'enfuir.

J'ai choiſi heureuſement une aſſez agréable retraite : mon pâté d'anguilles ne vaut pas aſſurément vos ragoûts, mais il eſt fort bon. La vie eſt ici très-douce, très-libre, et ſon égalité contribue à la ſanté. Et puis, figurez-vous combien il eſt plaiſant d'être libre chez un roi, de penſer, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a toujours paru un ſupplice : ſavez-vous que vous étiez des eſclaves à Sceaux et à Anet ? oui, des eſclaves, en comparaiſon de la vraie liberté

1751. que l'on goûte à Potſdam avec un roi qui a gagné cinq batailles ; et, par-deſſus cela, on mange des fraiſes, des pêches, des raiſins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne ſont préciſément bons à rien ici; et c'eſt un ſuperflu qui n'eſt pas choſe très-néceſſaire.

Avec tout cela, Madame, je vous regrette très-ſincèrement, vous et M. le préſident *Hénault*, et M. d'*Alembert* pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs eſprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le préſident *Hénault*, je le lis, et je crois que je ſais ſon livre à préſent mieux que lui. Il m'a bien ſervi pour le Siècle de *Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permiſſion de n'être pas de ſon avis, mais c'eſt avec tout le reſpect qu'il mérite ; c'eſt un petit coin de terre que je diſpute à un homme qui poſsède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de Rome ſauvée ! vous me prenez par mon faible, Madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en diſant que cette pièce eſt mon côté faible ; mais ce n'eſt pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le ſoin, toute l'ardeur et toute la patience dont je ſuis capable : j'aimerais bien mieux la faire lire à

des perſonnes de votre eſpèce que de l'expoſer au public. Il me ſemble qu'il y a ſi loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à *Caton* et à *Cicéron*, que c'eſt à peu-près comme ſi je feſais jouer *Confucius*. 1751.

Vous me direz que le Catilina de *Crébillon* a réuſſi ; mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'eſt bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, Madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne ſoit au préſident indulgent et au diſcret d'*Argental;* ſi j'écris en français, c'eſt pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu ; je craindrais de ne plus retourner à Potſdam. Je reſte volontiers où je me trouve à mon aiſe ; cependant je haſarderai cette infidélité, je ne ſais pas quand; je ne peux répondre que de mes ſentimens ; la deſtinée ſe joue de tout le reſte.

Nous aurons inceſſamment ici l'Encyclopédie, et peut-être mademoiſelle *Puvigné*. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la ſorbonne ? On diſait que cette ſorbonne voulait condamner le ſyſtême de *Buffon* et les ſaillies du préſident de *Monteſquieu*. On prétend qu'ils ont mis les *Etrennes de la Saint-Jean ſur le bureau*, et *meſſieurs du clergé* . . . . .

1751. Adieu, Madame; je ſuis ſi accoutumé à parler librement, que je ſuis toujours prêt à écrire une ſottiſe.

P. S. Vous voyez donc ſouvent M. l'abbé de *Chauvelin ;* il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, et il me laiſſe là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens parce qu'ils ſont à Potſdam; il met ſa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conſervez-moi vos bontés, Madame; et faites-moi bien ſentir combien il ſerait doux de paſſer auprès de vous les dernières années d'une vie philoſophique.

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Juillet.

Je viens de lire Manlius. Il y a de grandes beautés, mais elles ſont plus hiſtoriques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la conjuration de Veniſe de l'abbé de *Saint-Réal*, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de *Saint-Réal ;* et en voici, je crois, les raiſons.

1°. La confpiration n'eft ni affez terrible, ni affez grande, ni affez détaillée. 1751.

2°. *Manlius* eft d'abord le premier perfonnage, enfuite *Servilius* le devient.

3°. *Manlius*, qui devrait être un homme d'une ambition refpectable, propofe à un nommé *Rutile* (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu, fans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir *Servilius* dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez des cartouchiens. Cela eft intéreffant dans la confpiration de Venife, et nullement vraifemblable dans celle de *Manlius* qui doit être un chef impérieux et abfolu.

4°. La femme de *Servilius* devine, fans aucune raifon, qu'on veut affaffiner fon père, et *Servilius* l'avoue par une faibleffe qui n'eft nullement tragique.

5°. Cette faibleffe de *Servilius* fait toute la pièce, et éclipfe abfolument *Manlius* qui n'agit point, et qui n'eft plus là que pour être pendu.

6°. *Valérie*, qui pourrait deviner ou ignorer le fecret, qui, après l'avoir fu, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire fon traité, et vient enfuite en avertir fon imbécille de mari, qui ne fait plus qu'un perfonnage auffi infipide que *Manlius*.

7°. Autre événement qui pourrait arriver

1751. dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'eſt pas plus prévu, pas plus contenu dans l'expoſition que les autres, le ſénat manque honteuſement de parole à *Valérie.*

8°. *Manlius* une fois condamné, tout eſt fini, tout le reſte n'eſt encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me ſemble que dans une tragédie il faut que le dénouement ſoit contenu dans l'expoſition comme dans ſon germe. Rome ſera-t-elle ſaccagée et ſoumiſe ? ne le ſera-t-elle pas ? *Catilina* fera-t-il égorger *Cicéron*, ou *Cicéron* le fera-t-il pendre ? quel parti prendra *Céſar?* que feront *Aurélie* et ſon père, dont on prend la maiſon pour ſervir de retraite aux conjurés ? Tout cela fait l'objet de la curioſité, dès le premier acte juſqu'à la dernière ſcène. Tout eſt en action, et on voit de moment en moment Rome, *Catilina*, *Cicéron* dans le plus grand danger. Le père d'*Aurélie* arrive; *Catilina* prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus déciſif que l'inutile propoſition que fait un coupe-jarret ſubalterne, comme *Rutile*, de tuer un ſénateur romain ſur ce qu'il a paru un peu rêveur; propoſition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'oſe croire

que la pièce de Rome ſauvée a beaucoup plus d'unité, eſt plus tragique, eſt plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conſéquent plus intéreſſant, qu'*Aurélie* ſoit principalement occupée des dangers de ſon mari, que ſi elle lui diſait des lieux communs pour le ramener à ſon devoir. Il me paraît qu'étant cauſe de la mort de ſon père elle eſt un perſonnage aſſez tragique, et que ſa ſituation dans le ſénat peut faire un très-grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les ſupplie encore très-inſtamment de mettre un très-long intervalle entre Manlius et Rome ſauvée. On ſerait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article eſt un point capital.

1751.

J'ajoute encore qu'un beau fils comme *Drouin* ferait tomber *Céſar* ſur le nez; j'aimerais mieux que *la Noue* jouât *Cicéron*; et *Grandval*, *Céſar*; mais, en ce cas, il faudrait mettre *la Noue* trois mois au ſoleil, en eſpalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence néceſſaire, il faudrait retirer la pièce.

Ce conſidéré, Meſſeigneurs, il vous plaiſe avoir égard à la requête du ſuppliant.

1751.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potſdam, 27 . . .

Ecco il voſtro *Dubos ;* quando potrò io dire in Potſdam : Ecco il mio caro conte, ecco la conſolazione della mia monaſtica vita? La ringrazio pe'l ſuo libro, per tutti i ſuoi favori, e ſpecialmente per la ſua lettera ſoprà il Carteſio. Le gros abbé *Dubos* e un buon autore, e degno d'eſſer letto attentamente. Non dirò di lui :

Molto egli oprò col ſenno, e collo ſtile.

Il ſenno è grande, lo ſtile cattivo; biſogna leggerlo; mà rileggerlo ſarebbe tedioſo; queſta bella prerogativa d'eſſer ſpeſſo riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' *Arioſto.* Io lo rileggo ogni giorno, mercè alle voſtre grazie. Addio mio cigno del canal grande; vi amerò ſempre.

LETTRE LXXXVII.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 7 d'auguſte.

Mon adorable ami, je reçois votre lettre du 30 juillet, et la poſte, qui repart preſque au même inſtant qu'elle arrive, me laiſſe un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle Rome, avant qu'il ſoit peu, peut-être par M. le maréchal de *Lovendal*, peut-être par une autre voie; mais vous aurez une Rome. Je vous avertis que ce n'eſt plus *Fulvius* qu'on tue, c'eſt *Nonnius*. Ce monſieur *Nonnius* n'eſt connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de ſon droit. Je me ſouviens même que *Crébillon*, dans ſa belle tragédie de Catilina, avait fait égorger *Nonnius cette nuit*, ſans trop en dire la raiſon. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raiſons de le tuer. Vous ſerez encore plus content d'*Aurélie;* et je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire que *Catilina* ait dans le ſénat un ſi grand parti, qu'il puiſſe s'évader impunément, lors même que ſa femme l'a convaincu.

1751. Le grand point encore eſt que *Cicéron* puiſſe un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne ſera jamais Zaïre, ni Inès, ni Bérénice ; mais j'ai la ſottiſe de croire qu'une ſcène de Catilina et de Céſar vaut mieux que tout cela. Je n'eſpère pas un ſuccès ſuivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de reſſorts pour remonter ſur le théâtre une machine ſi compliquée ; mais vous m'avez autoriſé à penſer que les gens raiſonnables ne verraient pas ſans quelque plaiſir une peinture aſſez fidelle des mœurs de l'ancienne Rome ; et pourvu que je plaiſe à la ſaine partie de Paris, je ſerai fort content.

Je corrigerai encore très-volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaiſir ; et c'en eſt un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à la Henriade ? Je repaſſe ainſi toutes mes anciennes erreurs. C'eſt ici une confeſſion générale continuelle. Je me ſuis mis à être un peu ſévère avec des gens pour qui on l'eſt rarement, mais je le ſuis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez Rome, il faudra abſolument la faire jouer, n'importe quand ; mais je veux en avoir le cœur net. Ce ſera une belle négociation, et aſſez amuſante pour

vos conjurés. Vous déciderez entre un ſinge et un coq-d'inde qui des deux repréſentera *Céſar*. Il eſt bien douloureux de n'avoir à choiſir qu'entre de tels héros ; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, ſi ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poſte-ci. La raiſon eſt que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je ſuis à vous pour jamais, ſain, malade, triſte ou gai ; pruſſien, français, bon ou mauvais poëte, plat hiſtorien.

1751.

Adieu, adorables anges.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Potſdam, 24 d'auguſte.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, ruſſe, polonais et français. Je crois que ce ſera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liaſſe de vers alexandrins, de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en diſe, que M. le maréchal de *Lovendal* ſoit chargé d'autres négociations. Il eſt venu en Allemagne pour

1751. ſes affaires ; et en qualité de preneur de Berg-op-zoom, il eſt venu voir le preneur de la Siléſie. Le roi lui montrera ſes ſoldats, et ne lui montrera point ſes ouvrages qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris aveugle comme *la Motte ;* et meſſieurs les écumeurs littéraires n'en feront pas moins déchaînés contre moi.

Ma ſanté dépérit tous les jours ; l'abbé de *Bernis* ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer *Fontenelle* d'avoir ſu parvenir à l'âge de quatre-vingt-ſeize ans ; je ſuis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puiſque le parlement fait actuellement ſi grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne ſe mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre ſous ſa protection. Soyez bien ſûr que je ſerais à Paris, ſans les imprimeurs de Berlin, qui ne me ſervent pas ſi vîte que le roi. Je ſupporte *Maupertuis* n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes inſociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé *Raynal* de ſon académie. Qu'il y a de différence entre être

philoſophe et parler de philoſophie ! Quand
il eut bien mis le trouble dans l'académie des 1751.
ſciences de Paris, et qu'il s'y fut fait déteſter,
il ſe mit en tête d'aller gouverner celle de
Berlin. Le cardinal de *Fleuri* lui cita, quand il
prit congé, un vers de *Virgile* qui revient à
peu-près à celui-ci.

Ah, réprimez dans vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à ſon éminence ;
mais le cardinal de *Fleuri* régnait doucement
et poliment. Je vous jure que *Maupertuis* n'en
uſe pas ainſi dans ſon tripot où, Dieu merci,
je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite
brochure ſur le bonheur; elle eſt bien sèche
et bien douloureuſe. Cela reſſemble aux affi-
ches pour les choſes perdues ; il ne rend
heureux ni ceux qui le liſent, ni ceux qui
vivent avec lui; il ne l'eſt pas, et ſerait fâché
que les autres le fuſſent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet
ne partira pas par M. le maréchal de *Lovendal.*
Il va à Hambourg, et ne retourne pas ſitôt à
Paris; mais vous verrez un autre maréchal qui
aura la bonté de s'en charger. C'eſt un anglais
qu'on appelle milord *Maréchal* tout court,
parce qu'il était ci-devant grand maréchal
d'Ecoſſe; il eſt rebelle et philoſophe, attaché
à la maiſon de *Stuart*, condamné dans ſon

1751. pays depuis long-temps, et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal *Keith*, alla battre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin, les deux frères sont ici, et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siége d'Ocsakow, et on en fit présent à notre écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il est, je crois, anglican ou à peu-près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très-bien vivre ensemble en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un irlandais ministre de France à Berlin, et un écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez sa turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous.

LETTRE LXXXIX.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 28 d'auguſte.

MON cher et reſpectable ami, milord *Maréchal*, qui eſt une eſpèce d'ancien romain, apporte Rome à madame *Denis*. *Cicéron* ne ſe doutait pas qu'un jour un écoſſais apporterait de Pruſſe à Paris ſes Catilinaires en vers français. C'eſt d'ailleurs une aſſez bonne épigramme contre le roi *George*, que deux braves rebelles de chez lui, ambaſſadeurs en France et en Pruſſe. Il eſt vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philoſophe que d'un conjuré : cependant il a été conjuré. C'eſt peut-être en cette qualité qu'il m'a paru aſſez content de Rome ſauvée, quand j'ai eu l'honneur de jouer *Cicéron*. Enfin, il apporte la pièce, et *Nonnius* eſt le père d'*Aurélie ;* ce qui eſt beaucoup mieux, parce que *Nonnius* eſt fort connu pour avoir été tué.

Si j'avais reçu votre lettre plutôt, j'aurais gliſſé quatre vers à *Catilina* pour accuſer ce *Nonnius* d'être un perfide qui trompait *Cicéron*. Je vous jure que la ſcène eſt toujours dans le temple de *Tellus*, et que *Caton*, au cinquième acte, dit au reſte des ſénateurs qui

1751. ſont là, qu'il a marché avec *Cicéron* et l'autre partie du ſénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'eſt impoſſible de partir de quelques mois; car non-ſeulement j'ai encore quelques petites beſognes littéraires avec mon roi philoſophe, mais j'ai un Siècle ſur les bras. Je ſuis dans les angoiſſes de l'impreſſion et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardieſſe à la poſtérité, et avec circonſpection à ſes contemporains. Il eſt bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de *Malesherbes*, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de *Richelieu* doit un peu s'intéreſſer à l'hiſtoire de ce ſiècle; lui et M. le maréchal de *Belliſle* ſont les deux ſeuls hommes vivans dont je parle; mais en même temps il doit ſentir l'impoſſibilité phyſique où je ſuis de venir faire un tour en France avant que ce Siècle ſoit imprimé, corrigé et bien reçu. Figurez-vous ce que c'eſt que de faire imprimer à la fois ſon Siècle et une nouvelle édition de ſes pauvres œuvres; de ſe tuer du ſoir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat*; de courir après toutes ſes fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai

jamais

jamais été ſi occupé. Laiſſez-moi bâtir ces deux maiſons avant que je parte ; les abandonner, ce ſerait les jeter par terre. Mon cher ange, repréſentez vivement à M. le maréchal de *Richelieu* la néceſſité indiſpenſable où je me trouve, de toutes façons, de reſter encore quelques mois où je ſuis. Ma ſanté va mal ; mais elle n'a jamais été bien : je ſuis étonné de vivre. Il me ſemble que je vis de l'eſpérance de vous revoir ; je viens de lire Zarès ; l'imprimera-t-on au louvre ? Adieu ; mille tendres reſpects à tous les anges. 1751.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre ſans vous parler de ce prophète de la Mecque pour lequel je vous remercie d'auſſi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons ſi je ſéduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce Mahomet, c'eſt qu'il finit par une pantalonnade ; mais *le Kain* dit ſi bien : *Il eſt donc des remords.* A propos de remords, j'en ai bien d'être ſi loin de vous, et ſi long-temps ! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

1751.

LETTRE XC.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 d'augufte.

Mon héros, un domeftique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaifir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaiffance, que moi qui fuis *prime-fautier*, comme dit *Montagne*, je partirais fur le champ pour venir vous remercier, fi je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes mufulmans que pour vos calviniftes des Cévennes. DIEU vous bénira d'avoir protégé la liberté de confcience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laiffer prier DIEU en français dans vos montagnes du Languedoc, font deux chofes qui m'édifient merveilleufement ; mais vous croyez bien que je fuis plus fenfible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grâce. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape ; car enfin, il n'a point fait jouer Mahomet publiquement à Rome ; mais la pièce traduite a été repréfentée dans des affemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne qui eft, comme vous favez, terre papale. Vous voyez

que vous pouvez, en fureté de confcience, donner mon Prophète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hafardé le Catilina, car, quoique celui de *Crébillon* ait réuffi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère *Crébillon*, parce que je ne fuis pas fi vieux. 1751.

Si vous permettez que je raifonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mife aux nues du temps de la fronde. Heureufement les confpirations font paffées de mode; heureufement, pour l'Etat s'entend, et très-malheureufement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mifes, très-françaifes et peu romaines, qui aillent à nos fpectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et fans amour point de falut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à fon honneur, qu'il y a des ouvrages qui ont réuffi fans être fondés fur une intrigue amoureufe. Je ne dis pas que ma Rome fauvée fût jouée auffi fouvent que Zaïre; mais je crois que, fi elle était bien repréfentée, les Français pourraient fe piquer d'aimer *Cicéron* et *Céfar*; et je vous avoue que j'ai la faibleffe de penfer qu'il y a dans cet ouvrage je ne fais quoi qui reffent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillée de

1751. mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune difcuffion, quoique j'en aye bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Ecoffe, tout propre à fe charger de ma confpiration de *Catilina;* vous en jugerez, ainfi je laiffe là tous les raifonnemens que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amufer en vous envoyant quelques petits morceaux du Siècle de *Louis XIV.* C'eft ce Siècle qui me prive à préfent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition, je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du Siècle, une autre de mes anciennes fottifes qu'on réimprime et que je dirige, des Rome fauvée à la traverfe, voyez fi je peux quitter, et fi j'ai un inftant dont je puiffe difpofer. Vous me direz que je fuis un franc pédant, et vous aurez raifon; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne ferez-vous pas fâché de voir mon Siècle.

Dites-moi, je vous en prie, Monfeigneur, fi je me trompe. J'ai penfé qu'il était fort difficile de faire imprimer, dans fon pays, l'hiftoire de fon pays. M. d'*Agueffeau* tyrannifait la littérature quand je quittai Paris; et vous

fentez bien qu'il n'y avait pas un petit cenfeur de livres qui ne fe fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le fupprimer. Vous ne favez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui fe mettent à perfécuter quand on n'implore pas leur protection.

1751.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin *Boyer*, très-vénérable d'ailleurs, mais qui a très-peu chrétiennement donné d'affez méchantes idées de mon ftyle à monfieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais fur tout cela des volumes, fi je voulais, ou plutôt fi vous vouliez; mais venons à mon Siècle. Je me fuis conftitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlemens, de l'Eglife, des fectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui fe fait hiftorien, en ufe ainfi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très-délicates qu'on ne peut fupprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de *Montefpan*, et madame de *Maintenon*, et fon mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'hiftoire, ou ne rien fupprimer de ces faits. Il faut faire fentir ce que les fuites

1751. très-mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France ; il faut avouer la mauvaiſe conduite du miniſtère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai oſé remplir tous ces devoirs peut-être dangereux ; mais, en diſant ainſi la vérité, j'oſe me flatter juſqu'à préſent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de *Louis XIV* un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant ſa vie. On a fait beaucoup d'hiſtoires de lui ; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai pouſſé l'hiſtoire du ſiècle juſqu'au temps préſent dans un tableau raccourci de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht juſqu'à 1750 ? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de *Fleuri*, comme je crois, en ma conſcience, qu'il doit l'être ? Vous ſentez que tout cela eſt à vue d'oiſeau, preſque point de détails ; j'ai voulu ſeulement montrer comme on a ou ſuivi ou changé les vues de *Louis XIV*, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait eſſuyés ſur la fin de ſa vie ; et comme j'ai commencé ſon ſiècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'eſt nommé, excepté vous et M. le maréchal de *Belliſle* ; mais ſans aucune affectation. Encore une fois,

je peux me tromper ; mais je me flatte que si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent. Je crois surtout que madame de *Pompadour* pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de *la Vallière*, de *Montespan* et de *Maintenon*, dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageans. 1751.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie, acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagemens et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très-heureuse ; mais je me flatte de ne point déplaire, surtout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet essai sur *Louis XIV*, et par les anecdotes

1751. où je dis des chofes très-fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcufable du parlement dans la régence d'*Anne d'Autriche.*

Je vais actuellement répondre à la queftion que vous me faites ; pourquoi je fuis en Pruffe ; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'hiftoire, duffent tous les commis de toutes les poftes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Pruffe, comptant enfuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le Siècle de *Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potfdam ; les grands yeux du roi, et fon doux fourire, et fa voix de firène, fes cinq batailles, fon goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers et pour la profe ; enfin, des bontés à tourner la tête, une converfation délicieufe, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui feraient féduifantes dans un particulier ; tout cela me renverfe la cervelle. Je me donne à lui par paffion, par aveuglement et fans raifonner. Je m'imagine que je fuis dans une province de France. Il me demande au roi fon frère, et je crois que le roi fon frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme fi j'allais mourir, il ne m'eft pas entré dans la tête que ni le roi, ni madame de *Pompadour* priffent feulement garde à moi,

et

et qu'ils puſſent être piqués le moins du monde. Je me diſais : Qu'importe à un roi de France un atôme comme moi de plus ou de moins ? J'étais en France, harcelé, balotté, perſécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille, je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaiſe ſanté, j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre ; le roi me laiſſe dîner toujours dans ma chambre, et ſouvent y ſouper. Voilà comme je vis depuis un an ; et je vous avoue que, ſans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble ſans ceſſe, et ſans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je ſerais trop heureux.

1751.

Il ſerait impertinent à moi de vous parler ſi long-temps de moi-même, ſi vous ne me l'aviez ordonné ; ainſi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix et vingt mille francs de penſion ? parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée, mais la vie de Potſdam, qui eſt délicieuſe pour moi, ſerait affreuſe pour une femme ; ainſi, me voilà malheureux dans mon bonheur, choſe fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma ſenſibilité et mes regrets, ce qui me ravit et

1751. ce qui me déchire, c'eſt cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté? Quoi, vous avez du temps! Ah, ſi vous étiez un peu ſédentaire, comme mon roi de Pruſſe!... mais... Vous auriez mis le comble à vos grâces ſi vous m'aviez dit un petit mot de mademoiſelle de *Richelieu* et de M. le duc de *Fronſac*. Vous me dites que vous devenez vieux : vous ne le ſerez jamais; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne ſent jamais la langueur de l'âge. Vous ſerez plus philoſophe, mais vous ne ſerez jamais vieux; c'eſt moi, indigne, qui le ſuis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois et des maréchaux de *Richelieu*. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Pruſſe m'aſſure qu'il me trouvera fort bien ſans dents; mais voyez la belle converſation quand on ne peut plus articuler! On meurt ainſi en détail, après avoir vu mourir preſque tous ſes amis, et ce ſonge pénible de la vie eſt bientôt fini.

Je doute fort que vous puiſſiez avoir le volume qui a été envoyé au roi. Il me ſemble qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je

crois, tous diſtribués. Le préſident *Hénault*, qui ſemblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y eſt pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reſte, le roi de Pruſſe eſt à préſent en Siléſie, et ne revient que dans quinze jours. 1751.

Je vous ferai tenir, par la première occaſion, les incohérentes hardieſſes de ce *la Métrie.* Cet homme eſt le contraire de don *Quichotte ;* il eſt ſage dans l'exercice de ſa profeſſion, et un peu fou dans tout le reſte. DIEU l'a fait ainſi. Nous ſommes comme la nature nous a pétris, automates penſans, faits pour aller un certain temps, et puis c'eſt tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Iſaac* d'*Argens ;* il eſt à la campagne auprès de Potſdam, et moi à Berlin avec mon Siècle. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette beſogne à Paris pour y être examinée, je viendrai aſſurément me mettre à vos pieds, moi et Rome. Soyez sûr que perſonne au monde ne ſent plus vivement et tout ce que vous valez, et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes auſſi reſpectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour ; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agrémens, comblé de gloire. Je n'aime pas exceſſivement votre oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les

1751. ſentimens que je lui refuſe. En vérité, vous devez ſentir que ſi je ne ſuis pas parti à la réception de vos lettres, c'eſt que la choſe eſt impoſſible. Laiſſez-moi finir mes travaux, mes éditions, ſans quoi vous ſeriez auſſi injuſte qu'aimable. Recevez mes tendres reſpects et mon éternel dévouement.

LETTRE XCI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le . . . . . .

Io ſono un poco caſalingo, e pigro, mio caro ſignor conte; voi ſapete qual ſia il cattivo ſtato della mia ſanità. Non o gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aſpetterò dunque il mio gentil frate nel noſtro monaſtero, e quando egli avrà diſpoſto del pomo in favor della polputa *Venere* aſtrua, e quando avrà goduto abbaſtanza i favori della ſua *Elena*, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente à noi poveri romiti, ritornerà à ſuoi dotti, è leggiadri lavori, à quelle ingegnoſe ed iſtruttive lettere, che ſaranno l'onor della bella Italia e le delizie di tutte le nazioni. Le baccio di cuore le mani.

LETTRE XCII.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potſdam, le..... ſeptembre.

MON cher ange, parlons d'abord de *Catilina* et de *Nonnius;* car, ſi je me mettais d'abord ſur vos bontés, ſur les regrets que vous, et ma nièce, et mes amis m'inſpirent continuellement, je ne finirais jamais; il n'y aurait plus de place pour Rome ſauvée.

Sans doute, il y a beaucoup d'obſcurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre *Nonnius;* mais il eſt aiſé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à *Aurélie*, au troiſième acte :

Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entre-
prendre,
Le temps de quitter Rome et d'oſer t'y défendre;
Je vole et je reviens.

Cette promeſſe de revenir, fait déjà voir qu'elle ne ſera pas long-temps avec ſon père, et donne à *Catilina* le loiſir d'exécuter ſon projet, dès qu'*Aurélie* aura quitté *Nonnius*. Il faut qu'on ſente auſſi qu'il ne compte point

1751. du tout ſur le pouvoir de ſa femme auprès de *Nonnius*. Ainſi, il dit à part :

Ciel, quel nouveau danger !
Ecoutez... le ſort change, il me force à changer....
Je me rends, je vous cède, il faut vous ſatisfaire....
Mais ſongez qu'un époux eſt pour vous plus qu'un père, &c.

enſuite quand il a laiſſé ſortir *Aurélie*, voici l'ordre précis qu'il donne à *Martian* et à *Septime* :

Vous, fidelle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Obſervez Aurélie, obſervez Nonnius ;
Allez, et dans l'inſtant qu'ils ne ſe verront plus,
Abordez-le en ſecret, parlez-lui de ſa fille,
Peignez-lui ſon danger, celui de ſa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obſcur, &c.

Il me ſemble qu'à préſent tout eſt éclairci. Vous ſavez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de *Nonnius* et d'*Aurélie* lui donnerait le temps néceſſaire à ſon deſſein ; c'eſt donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de *Nonnius* ; *Aurélie* a donc très-grande raiſon de dire que c'eſt en demandant grâce à ſon père qu'elle l'a conduit à la mort ; et alors ces deux vers :

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras, 1751.
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire.

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de sens équivoque, et en ont un très-touchant.

A l'égard du vers : *Vous nous perdez tous trois; je vous en averti*, qui rime à *démenti*, il rime très-bien ; il est permis d'ôter l's aux verbes en *ir*. *Racine* a usé de cette permission en pareil cas :

Visir, je vous en averti,
Et sans compter sur moi prenez votre parti.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui semblent prosaïques, pour relever les autres, et pour conserver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers suivans :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je sais qu'en vos conseils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouse timide ;
Je sais, Catilina, que ton ame intrépide
Sacrifîra sans trouble et ta femme et ton fils
A l'espoir incertain d'accabler ton pays, &c.
. . . .
Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouse tremblante, indigne de ta foi, &c.

1751. Je vous ſupplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier ſur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le ſang*, eſt très-juſte. Voici comme je corrige cet endroit :

Achevez ſon naufrage, allez, braves amis,
Les deſtins du ſénat en vos mains ſont remis,
Songez que ces deſtins ſont celui de la terre.
Ce n'eſt point conſpirer, c'eſt déclarer la guerre;
C'eſt reprendre vos droits, et c'eſt vous reſaiſir
De l'univers dompté qu'on oſait vous ravir;
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au ſein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous atteſtons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périſſe le ſénat!

UN AUTRE.

Périſſe l'infidelle!

et à l'égard du vers,

L'ambition l'emporte, évanouiſſez-vous.

ce mot *évanouiſſez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes*

d'Etat. Je ne ſais pas ce que c'eſt qu'un *fantôme d'Etat*. Plus je lis ce *Corneille*, plus je le trouve le père du galimatias, auſſi-bien que le père du théâtre. 1751.

Mon cher ange, voilà à peu-près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas,

Voilà tout ton ſervice, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux,

Ce ſont là tes exploits, ton ſervice et tes titres.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetaſſages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéreſſer un peu à un ouvrage qui eſt devenu le vôtre, par les bons conſeils que vous m'avez donnés. Vous ſentez par combien de raiſons il eſt eſſentiel que la pièce ſoit donnée au public, après avoir été promiſe. Il ne s'agit pas ici ſeulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le ſuccès de l'ouvrage eſt devenu un point capital pour moi, et un préalable néceſſaire, ſans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

1751.

LETTRE XCIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 2 de feptembre.

J'AI encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de *la Métrie* pour M. le maréchal de *Richelieu ;* il implore fa protection. Tout lecteur qu'il eft du roi de Pruffe, il brûle de retourner en France. Cet homme fi gai, et qui paffe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de *Richelieu* à lui obtenir fa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien fur l'apparence.

La Métrie, dans fes préfaces, vante fon extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois fes vers, et en fecret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied ; mais moi ! . . . . pourquoi fuis-je ici ? Je vais bien vous étonner.

Ce *la Métrie* eft un homme fans conféquence, qui caufe familièrement avec le roi après la lecture. Il me parle avec confiance ; il m'a juré qu'en parlant au roi, ces jours paffés, de ma prétendue faveur et de la petite jaloufie qu'elle excite, le roi lui avait répondu :

J'aurai beſoin de lui encore un an, tout au plus ; on preſſe l'orange, et on en jette l'écorce. 1751.

Je me ſuis fait répéter ces douces paroles ; j'ai redoublé mes interrogations ; il a redoublé ſes ſermens. Le croirez-vous ? dois-je le croire ? cela eſt-il poſſible ? Quoi ! après ſeize ans de bontés, d'offres, de promeſſes ; après la lettre qu'il a voulu que vous gardaſſiez comme un gage inviolable de ſa parole ! et dans quel temps encore, s'il vous plaît ? dans le temps que je lui ſacrifie tout pour le ſervir, que non-ſeulement je corrige ſes ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poëtique ſuivie, compoſée de toutes les réflexions que je fais ſur les propriétés de notre langue, à l'occaſion des petites fautes que je peux remarquer ; ne cherchant qu'à aider ſon génie, qu'à l'éclairer et qu'à le mettre en état de ſe paſſer en effet de mes ſoins !

Je me feſais aſſurément un plaiſir et une gloire de cultiver ſon génie ; tout ſervait à mon illuſion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui me diſait qu'il m'aimait ! pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances ? je m'y perds ; je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire *la Métrie.*

1751. Je ne fais pourtant. En relifant fes vers, je fuis tombé fur une épître à un peintre nommé *Pène*, qui eft à lui ; en voici les premiers vers :

Quel fpectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des Dieux.

Ce *Pène* eft un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'eft *le cher Pène*, *c'eft un dieu*. Il pourrait bien en être autant de moi ; c'eft-à-dire, pas grand'chofe. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, fon efprit feul le conduit, et le cœur eft bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés fi vives et fi touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je ferai bien condamné d'avoir fuccombé à tant de careffes. Vous me prendrez pour M. *Jourdain* qui difait : *Puis-je rien refufer à un feigneur de la cour qui m'appelle fon cher ami.* Mais je vous répondrai : C'eft un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de *la Métrie* fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a

commencé quelque chofe, il faut le finir; et j'ai deux éditions fur les bras, et des engagemens pris pour quelques mois. Je fuis en preffe de tous les côtés. Que faire? ignorer que *la Métrie* m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous ferez furement ma confolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous feriez reine, vous feriez fincère. 1751.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long tout ce que vous penfez, par le premier courier qu'on dépêchera à milord *Tirconel.*

LETTRE XCIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potfdam, feptembre.

MON cher *Ifaac*, foyez le bien revenu dans votre terre promife. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre *Rebecca*, fi je me portais bien; et même, fain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu; car, fi mon cher *Ifaac* me traite en ifmaélite, je ne ferai point de pélerinage pour lui.

1751.

AU MEME.

J'AI reçu votre lettre et celle de madame *Denis ;* je vous en remercie. Ah! ah ! vous m'appelez *monſieur;* et moi, ſur la parole du maréchal de *Richelieu* et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous diſais bonnement, *mon cher Iſaac !* Eh bien, *monſieur*, je vous aime de tout mon cœur; je grille de vous embraſſer.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muſe, madame la marquiſe d'*Argens*, et je vous prie ſurtout de me conſerver une amitié qui ſera ici la douceur de ma vie.

AU MEME.

TRÈS-CHER frère, vous me faites un grand plaiſir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la ſottiſe, une fois pour toutes ; ce ſerait un petit amuſement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainſi que j'ai corrigé le vers ſur *Deſpréaux*, que le roi avait condamné avec raiſon. Mon frère, il faut paſſer ſa vie à ſe corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatiſme et de la friponnerie.

AU MEME.

1751.

FRÈRE, vous avez un don de DIEU pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père *Mecenati?* Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugemens téméraires. Cet homme est prêtre, il a son obédience en bonne forme, sa croix de mathurin, il parle latin... Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme avant de le condamner.

Vis content et heureux.

AU MEME.

FRÊRE équitable, vous avez lu le libelle de *Boindin;* lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décrotteur; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs alongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres

1751. célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin, lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de me renvoyer le livre avec votre décision. *Vale*, *et me ama*.

AU MEME.

FRÈRE, *si loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué, et les méchans confondus. Mais cette belle obédience ! mais cette croix ! mais ces lettres ! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant, tremblons de condamner nos frères légérement, examinons encore. Craignons les justes jugemens de DIEU.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-puissant. La paix soit avec vous.

LETTRE

LETTRE XCV.

1751.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Berlin, le 14 de septembre.

Je dois à votre goût pour la littérature, monſieur le Duc, la lettre dont vous m'honorez ; ce goût augmente encore ma ſenſibilité, et c'eſt pour moi un nouveau ſujet de remercîmens. Vous ne pouvez aſſurément mieux faire, dans le loiſir que votre gloire, vos bleſſures et la paix vous ont donné, que de cultiver un eſprit auſſi ſolide que le vôtre. Il n'y a guère que du vide dans toutes les choſes de ce monde ; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs : elle eſt une grande reſſource dans tous les temps, et nourrit l'ame juſqu'au dernier moment. Je ſuis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il eſt, s'ennuierait s'il ne penſait pas comme vous ; et je ne me ſuis rendu auprès de lui, après ſeize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ſes grandes qualités, celle d'aimer paſſionnément les arts. J'ai réſiſté à la tentation de vivre auprès de lui, tant qu'a vécu madame *du Châtelet* dont je vois, avec conſolation, que vous n'avez pas perdu la mémoire.

Je crois que madame la ducheſſe de *la Vallière*, 1751. votre ſœur, et madame de *Luxembourg* m'ont un peu abandonné depuis ma déſertion; mais je leur ſerai toujours fidellement dévoué. Je ne ſuis guère à portée, à la cour du roi de Pruſſe, de lire les thèmes que des écoliers compoſent pour des prix de l'académie de Dijon; mais ſur l'expoſé que vous me faites, je ſuis bien de votre avis; il me paraît même très-indécent qu'une académie ait paru douter ſi les belles-lettres ont épuré les mœurs.

Meſſieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de mal-honnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abuſé de leurs talens; mais de quoi n'abuſe-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dît qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut ſe donner des indigeſtions. Irai-je dire à ces dijonais que toutes les académies ſont ridicules, parce qu'ils ont donné un ſujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'eſt autre choſe qu'une mépriſe et qu'une fauſſe concluſion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de *Monteſquieu*. J'aurais ſouhaité que ſon livre eût été auſſi méthodique et auſſi vrai qu'il eſt plein d'eſprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il eſt, il m'a paru utile. L'auteur penſe toujours, et fait penſer; *c'eſt un roide jouteur*, comme dit

Montagne : ſes imaginations élancent les miennes. Madame *du Deffant* a eu raiſon d'appeler ſon livre *de l'eſprit ſur les lois ;* on ne peut mieux, ce me ſemble, le définir. Il faut avouer que peu de perſonnes ont autant d'eſprit que lui, et ſa noble hardieſſe doit plaire à tous ceux qui penſent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les eſclaves des préjugés ; c'eſt un des mérites de notre ſiècle que ces eſclaves ne ſoient pas dangereux. Ces miſérables voudraient que le reſte du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux.

1751.

Vous ne paraiſſez pas fait pour partager ces chaînes aviliſſantes de l'eſprit humain, et vous penſez ſur tout en *magnanime pair de France.* Vous m'annoncez une correſpondance qui me flatte beaucoup. J'eſpère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma diſcrétion et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.

1751.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potſdam, 24 de ſeptembre.

NON poſſo imaginare, caro mio conte, quali ſiano i commenti fatti in Roma intorno alla dannazione del noſtro rè piucchè eretico. Se io l'aveſſi poſto in purgatorio, ben convenebbe alla corte romana di concederli alcune indulgenze; ma giacchè l'ho dannato affato ſenza miſericordia, non veggo ciò che i moderni romani abbiano à fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della voſtra ſavia e leggiadra riſpoſta à queſto indefeſo ſcrittore, à queſto valente cardinal *Quirini*; egli mi a favorito d'una lettera, e d'alcune nuove ſtampe dove la ſua modeſtia e vigoroſamente combattuta. Non gli o ancora riſpoſto, mà lo farò coll' ajuto di dio, di voi, mio agno di Padova, e di Berlino: *Si Mimnermus uti cenſet, ſine amore jociſque non eſt vivendum, vivas in amore jociſque*; mà non vi ſcordate del voſtro ammiratore ed amico.

LETTRE XCVII.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'octobre.

MON cher ami, je vous ſuis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puiſque je dis préciſément le contraire, page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous ſupplie d'ôter ſeulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il ſe gliſſe bien des fautes. M. de *Caumartin* (j'entends le vieux conſeiller d'Etat) m'aſſura que le roi avait aſſiſté deux fois au conſeil des parties. C'eſt une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous inſtruire.

Croyez-vous qu'il faille abſolument ôter de ce char le duc de Bretagne ? J'en ſuis fâché ; cela était touchant ; cependant, il faudra bien s'y réſoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce ; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de perſonnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées, mais que ſurtout elle raye ce mot de *dernière*.

1751. Je ſuis perſuadé qu'elle réuſſira dans la conſpiration de Rome comme dans celle de la Mecque. Tout le monde dit que *Dubois* eſt devenu un grand acteur ; voilà une bonne aubaine pour notre Rome, que je recommande toujours à vos ſoins paternels.

Je vous ſupplierai d'examiner un peu ſcrupuleuſement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra ; vous ſavez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange ; dites bien à madame *Denis* combien elle eſt adorable. J'ai été tenté de partir ſur la jument *Borak* de *Mahomet* pour venir l'embraſſer ; mais je n'ai pas aſſez de ſanté pour voyager à préſent. Je ſuis tout malingre et *dulces moriens reminiſcitur Argos*. Adieu ; mes reſpects aux anges ; vous êtes mon Argos.

LETTRE XCVIII.

1751.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 29 d'octobre.

VOUS êtes de mon avis ; cela me fait croire que j'ai raiſon ; ſans cela je n'en croirais rien. Nous nous ſommes entendus de bien loin. Je me conſeillais tout ce que vous me conſeillez ; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre ſavoir-faire : vous triomphez des cabales et même des dévots ; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait aſſurément qu'aux muſulmans de ſe plaindre ; car j'ai fait *Mahomet* un peu plus méchant qu'il n'était ; auſſi milord *Maréchal* me mande-t-il que ſa jeune turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très-ſcandaliſée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de ſon prophète à Berlin ; cela peut être ; il faut être poli. Comment ne pas louer *Mahomet* devant les femmes, qui ſont notre récompenſe dans ſon paradis ?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de paſſer ſitôt de la Mecque à Rome. Laiſſons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions DIEU qu'il n'endorme point ſon monde.

1751. Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord *Tirconel.* Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à *l'écorce d'orange*; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très-fidelles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très-sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de son règne depuis 1740. Il y a, dans ses poësies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre des rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le persil.

Figurez-vous que sa Majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire d'*Arget* d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très-scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du Palladium, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que voulez-vous que je vous dise ? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits dont ils se moquent ; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire ? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail ; le reste de ma vie doit vous l'être. 1751.

Je suis très-aise du retour de frère *Isaac d'Argens*. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec *Algarotti*. Nous vivons comme frères ; ils viennent dans ma chambre dont je ne sors guère, de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui se trouvant fort mollement dans l'air, disait : *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très-chère plénipotentiaire ; j'ai grande envie de tomber à Paris dans ma maison.

1751.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 13 de novembre.

Mon cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ſes amis. Vous ne me paraiſſez pas tout-à-fait du parti d'*Aurélie*; elle vous a paru faible, et, dans le fond, vous ne feriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine; pour moi j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais *Catilina* les yeux égarés et l'air terrible, *Cicéron* feſant de grands geſtes, *Caton* menaçant, *Céſar* ſe moquant d'eux, et *Aurélie* craintive et éplorée; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes ſoient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation ſi contraire à la loi ſalique. Il n'eſt pas étonnant que je ſois devenu ſi peu galant dans le couvent de frère *Philippe*, où il n'y a point d'oies; mais enfin j'ai cédé: la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de *Catilina*, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin, j'ai refait trois actes. Les deux premiers ſurtout ſont entièrement différens.

Algarotti prétend que cela eſt beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi je ſuis jufqu'à préſent de ſon avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes ſont partis, eſcortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé ; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que *Catilina* aimât ſa femme ; il ne l'aime, à la vérité, qu'en *Catilina ;* mais s'il ne la regardait que comme une perſonne indifférente dont il ſe ſert pour cacher des armes dans ſa cave, cette femme ſerait trop peu de choſe. Un perſonnage n'intéreſſe guère que quand un autre perſonnage s'intéreſſe à lui, à moins qu'il n'ait une violente paſſion ; et ce n'eſt pas ici le cas des paſſions violentes. Enfin, vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un Siècle à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries que je réforme d'un bout à l'autre, et Rome ſauvée par-deſſus : en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame *Denis* à donner Rome ſauvée. Je ne puis en refuſer l'impreſſion à mon libraire qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promiſe ; c'eſt une parole à laquelle je ne peux manquer.

1751.

J'ai envoyé auſſi l'ancienne Adélaïde pour laquelle vous vous ſentirez un peu de faible ;

1751. mais gardez-vous bien de la préférer à Rome. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une ſcène de Céſar et de Catilina vaut mieux que toute Adélaïde. Je ne ſais pas trop ce que madame *Denis* a été faire à Fontainebleau avant qu'on donne Rome ſauvée ; c'eſt après le ſuccès (ſuppoſé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment préſent. On croit le Catilina de *Crébillon* un chef-d'œuvre; il n'y a que le ſuccès d'un bon ouvrage et le temps qui puiſſent détromper.

On dit que l'abbé de *Bernis* va être ambaſſadeur à Veniſe. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges ; je baiſe toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin, nommé *la Métrie*, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de ſanté? Il va ſecourir milord *Tirconel* qui ſe mourait ; notre irlandais lui fait manger tout un pâté de faiſan, et le malade tue ſon médecin. *Aſtruc* en rira, s'il peut rire.

LETTRE C.

1751.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potſdam, 13 de novembre.

Ce *la Métrie*, cet homme machine, ce jeune médecin, cette vigoureuſe ſanté, cette folle imagination, tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faiſan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevées. *La Métrie* eſt mort préciſément de la même maladie dont le roi réchappa ſi heureuſement en 1744. Il laiſſe à Berlin une maîtreſſe éplorée, qui malheureuſement n'eſt pas jolie, et à Paris des enfans qui meurent de faim. Il a prié milord *Tirconel*, par ſon teſtament, de le faire enterrer dans ſon jardin.

Vous avez peut-être reçu, Monſeigneur, une grande ennuyeuſe lettre de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Aſſay, qui eſt dans votre cenſive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très-volontiers. Vous êtes mon ſeigneur ſuzerain, et vous ferez de moi tout ce

1751. que vous voudrez. Elle prétend auſſi que vous ne voulez pas qu'*Aurélie* ſoit traitée en petite fille, et que *Catilina* et *Céthégus* la renvoyent faire de la tapiſſerie au premier acte. Vous la voulez plus néceſſaire, plus réſolue, plus reſpectée dans la maiſon. Je ſuis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes ſont abſolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, ſi c'en eſt un, ſera amuſant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du Siècle de *Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raiſonner avec vous à Richelieu, mais on ne peut pas être par-tout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potſdam me plaît toujours beaucoup, ſans me faire oublier le vôtre. La ſociété eſt douce et délicieuſe. Ma machine va fort mal, mais mon ame va bien, elle eſt tranquille; et cette ame eſt toute à vous. Je ſerais bien fâché qu'elle quittât mon corps ſans vous avoir fait ſa cour. De près ou de loin, ſain ou malade, philoſophe ou faible, je vous ſuis bien tendrement dévoué juſqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu, Monſeigneur; daignez m'aimer

toujours un peu, et vous fouvenir un peu de votre ancien ferviteur dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouiffez, digérez tout le plus long-temps qu'il eft poffible, et goûtez ce fonge de la vie. 1751.

LETTRE CI.

A MADAME DENIS.

A Potfdam, 14 de novembre.

PROTECTRICE de l'Alcoran, nous fommes tous ici malades. Milord *Tirconel* empire, le comte de *Rothembourg* fe meurt, d'*Arget* fe plaint à DIEU et aux dames du col de fa veffie; pour le major *Chafot*, qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmailloté la tête et avait feint une groffe maladie pour avoir permiffion d'aller à Paris. Il fe porte bien celui-là, et fi bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris fon parti depuis long-temps; mais notre fou de *la Métrie* n'a point fait femblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin eft crevé à la fleur de fon âge, brillant, frais, alerte, refpirant la fanté et la joie, et fe flattant d'enterrer tous fes malades et tous les médecins; une indigeftion l'a emporté.

1751. Je ne reviens point de mon étonnement. Milord *Tirconel* envoie prier *la Métrie* de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuſer. Le roi a bien de la peine à lâcher ſon lecteur qui le fait rire, et avec qui il joue. *La Métrie* part, arrive chez ſon malade dans le temps que madame *Tirconel* ſe met à table, il mange et boit, et parle, et rit plus que tous les convives; quand il en a juſqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguiſé en faiſan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord *Tirconel*, aſſiſté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'hiſtoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande diſpute pour ſavoir s'il eſt mort en chrétien ou en médecin. Le fait eſt qu'il pria le comte de *Tirconel* de le faire enterrer dans ſon jardin. Les bienſéances n'ont pas permis qu'on eût égard à ſon teſtament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré malgré, dans l'égliſe catholique où il eſt tout étonné d'être. Ma chère enfant, les chênes tombent, et les roſeaux demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé ſon ode, et je ne

m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de divin, comme le peintre *Pène*. Nous ſavons ce que ces mots-là ſignifient. Cette lettre vous ſera rendue par le tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduiſe ce bon calmouc au plus vîte. 1751.

LETTRE CII.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potſdam, 4 de décembre.

C'EST par un heureux haſard, monſieur le Duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait long-temps que deux génevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au ſervice du roi de Pruſſe, m'envoyaient régulièrement de ſi gros paquets de vers et de proſe, qui coûtaient un louis de port et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des poſtes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me ferait adreſſé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal ; ce magnifique ſymbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandiſe génevoiſe qu'on

1751. m'adreſſait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompenſé en liſant les réflexions pleines de profondeur et de juſteſſe que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer. J'y aurais répondu ſur le champ, mais il y a quinze jours que je ſuis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainſi vous permettrez que je dicte tout ce que l'eſtime la plus juſte et le plaiſir de trouver en vous un philoſophe, peut inſpirer à un pauvre malade.

Il paraît, monſieur le Duc, que vous connaiſſez très-bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'hiſtoire de la cour quand vous dites que, de quarante années, on en paſſe ſouvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'eſt plus vrai, et la plupart des hommes meurent ſans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puiſque vous penſez beaucoup; c'eſt du moins une conſolation pour une ame bien faite. Il y en a peu qui ſoient capables de ſe ſupporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la ſolitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas ſolitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les ames penſantes ſe frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne ſeriez-vous point à Uzès à

peu-près comme le roi de Pruſſe à Potſdam, 1751.
ſoupant avec trois ou quatre philoſophes, après avoir expédié les affaires de votre duché ? Cette vie ſerait aſſez douce. Il y a apparence que c'eſt la meilleure, puiſque c'eſt celle qu'a choiſie un homme qui pouvait vivre avec tout le fracas de la puiſſance et tout l'attirail de la vanité. Il me ſemble encore que vos idées philoſophiques ſont ſemblables aux ſiennes. Ce n'eſt pas une choſe ordinaire qu'il y ait des rois et des ducs et pairs philoſophes. Pour rendre la reſſemblance plus complète, vous m'annoncez quelques poëſies ; en vérité, c'eſt tout comme ici, et je crois que la nature vous avait fait naître pour être duc et pair à Potſdam. Je comptais paſſer l'hiver à Paris ; mais les bontés du roi d'un côté, et mes maladies de l'autre, m'ont retenu, et je me ſuis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous voulez ajouter à la félicité de mon ame, et diminuer les ſouffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le ſecret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adreſſer les paquets par Nuremberg et par les chariots de poſte, comme on envoie les marchandiſes ; car les gros paquets de

1751. lettres qui ſont portés par les couriers, ſont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'empire. Chaque prince ſe donne ce petit plaiſir; ces meſſieurs-là ſont fort curieux.

Pardonnez, monſieur le Duc, à un pauvre malade, et recevez les reſpects, &c.

LETTRE CIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

14 de décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être alongé de quelques lignes, car notre *Aurélie* ne dit plus :

Ne ſuis-je qu'une eſclave au ſilence réduite,
Par un maître abſolu dans le piége conduite?

Ni

Une eſclave trop tendre, encor trop peu ſoumiſe.

mais elle dit :

J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée;
S'ils étaient généreux tu m'aurais conſultée.

Elle parle dans ce goût; elle eſt tendre, mais elle eſt ferme; elle s'anime par degrés; elle

aime, mais en femme vertueuſe ; et on ſent que dans le fond elle impoſe un peu à *Catilina*, tout impitoyable qu'il eſt. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de *Catilina* pour elle, que ce reſpect ſecret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus ; et quoique *Catilina* aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuſe, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à ſaiſir. Je ne ſais ſi je les ai bien exprimées, mais je ſais qu'il ſera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, ſur ce que *Cicéron* dit à *Catilina*, 1751.

> Je te protégerai ſi tu n'es point coupable,
> Fuis Rome ſi tu l'es. . . . .

C'eſt préciſément ce que *Cicéron* a dit de ſon vivant; ce ſont des mots conſacrés, et aſſurément ils ſont bien raiſonnables.

Quel eſt l'homme qui prononcera : *Eh bien, ferme Caton*, comme on prononcerait : *Allons, ferme, Caton* ? On peut aiſément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras ? n'y a-t-il pas bien des tracaſſeries à la comédie ? il me ſemble qu'à préſent tout eſt cabale chez vous autres, de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence
1751. avec perſonne; je ne voudrais point combattre pour donner Catilina : je voudrais plutôt être déſiré que d'entrer par la brèche. Il me ſemble qu'il faut laiſſer paſſer les plus preſſés, et attendre que le public ſoit raſſaſié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de *Crébillon*, il ne ſe joigne un plaiſir ſecret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne ſait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un ſeul ſecret pour lui plaire de ſon vivant, c'eſt d'être ſouverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce; encore le ſecret n'eſt-il pas sûr.

Je tremble auſſi pour ce Siècle de *Louis XIV*. On ne me paſſera peut-être pas ce que l'on a paſſé à *Réboulet*, et à *Larrey*, et à *Limiers*, et à *la Martinière*, et à tant d'autres. C'eſt donc aſſez d'avoir été ou d'être hiſtoriographe de France pour ne devoir point écrire l'hiſtoire? *Duclos* fait fort bien d'écrire des romans; voilà comme il faut faire ſa charge pour réuſſir. Ses romans ſont déteſtables, à ce qu'on dit; mais n'importe, l'auteur triomphe.

Quels mal-entendus n'y a-t-il pas eu pour ces Siècles ! J'en avais envoyé deux paquets à madame *Denis*; il y en avait pour vous, pour votre ſociété des anges : un de ces

paquets a été arrêté à la douane ſur la frontière; l'autre qui eſt arrivé, lui a été enlevé par ceux qui ſe ſont jetés deſſus; et le livre court, et les mauvaiſes impreſſions ſeront priſes, et je ſuis bien fâché, et je ne ſais comment faire. 1751.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au préſident *Hénault* qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adreſſé auſſi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction eſt ſur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en déſertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en reſtant n'étais-je pas expoſé à une ſuite éternelle de tribulations? Après avoir été perſécuté trente ans, devais-je expirer ſous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les bleſſures aient été bien profondes, puiſque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui feſaient ma conſolation et mon ſecours. Comptez que, quand je penſe à tout cela (et j'y penſe ſouvent), je ſuis partagé entre l'horreur et la tendreſſe. Je vais écrire à M. le comte de *Choiſeul*, et lui envoyer des Siècles. Je ne peux prendre la voie de la poſte, cela eſt impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés ou qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourmens; mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

1751. Mille tendres reſpects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la ſanté de madame d'*Argental*. Je vous embraſſe bien tendrement.

LETTRE CIV.

AU MEME.

Décembre.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous ! J'ai déjà envoyé à madame *Denis* trois feuilles du Siècle de *Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réuſſiſſent auprès d'un certain homme de beaucoup d'eſprit, à qui j'ai grande envie de plaire. *Louis XIV* eſt ſa bête, et il me ſemble que j'en ai fait un bien grand-homme dans l'adminiſtration intérieure de ſon Etat. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puiſſe m'accuſer d'avoir élevé le ſiècle paſſé aux dépens du ſiècle préſent ; mais enfin, quiconque écrit, et ſurtout ſur des matières ſi délicates, a tout à craindre. Vous ſavez qu'on s'aviſa de ſaiſir le premier chapitre de cette hiſtoire, quand je le donnai pour eſſayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de perſécution ſi injuſte et ſi ridicule ; c'eſt aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'oſe le dire, à toute l'Europe l'envie de voir

le

le reſte. J'ai réfléchi trop tard ſur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen, parce qu'il eſt le ſeul qui ait donné à ſa patrie un poëme épique, et qu'il a réuſſi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie ; et cette lâche envie ne ſe borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférens. Le Français eſt de tous les peuples celui qui ſe plaît le plus à écraſer ceux qui le ſervent, en quelque genre que ce puiſſe être. 1751.

Vous ſavez tout ce que j'ai eſſuyé. Si j'étais reſté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vîte. Ce parti eſt cruel pour un cœur auſſi ſenſible à l'amitié que le mien ; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne ſubſiſtent plus, et qu'elles ne ſe déchaînent pas contre Rome ſauvée et contre l'hiſtoire du ſiècle. J'enverrai inceſſamment à madame *Denis* le premier tome tout entier ; je vous donnerai encore Adélaïde toute refondue ; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du ſang, connu. *Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.* J'ai tranſporté la ſcène dans des temps plus reculés, qui laiſſent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui

1751. ravageaient alors la France, vaudra bien *Charles VII* et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon abſence par de fréquens hommages; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu; je vous recommande Rome et mon Siècle. Votre amitié, votre zèle et mon éloignement ſont beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de *Richelieu* dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce cet ordinaire; la poſte va partir; montrez-lui ma lettre, qui eſt pour elle comme pour vous. Ma ſanté eſt bien mauvaiſe, mais je travaillerai juſqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre ſuffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre ſociété. Je prie ma nièce de me faire réponſe ſur tous les petits articles qu'elle a peut-être oubliés en faveur de Rome et de la Mecque qui l'occupent. Adieu; comptez que vous n'avez jamais été aimé ſi tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

LETTRE CV.

1751.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 24 de décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des couriers extraordinaires, et pour cauſe. Celui-ci vous remettra ſix exemplaires complets du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on ſe moquerait de moi. Un privilége n'eſt qu'une permiſſion de flatter, ſcellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut eſt celle des honnêtes gens et des lecteurs déſintéreſſés.

J'aurais voulu demander à *la Métrie*, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle ame, ſur le point de paraître devant DIEU, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'eſt fait informer très-exactement de la manière dont il était mort; s'il avait paſſé par toutes les formes

1751. catholiques, s'il y avait eu quelque édification : enfin, il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe. *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son ame ;* nous nous sommes mis à rire, et lui aussi.

Il me disait hier devant d'*Argens* qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui, cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange.* Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de *Chasot.* Je suis très-sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse ? Je vous répète que cette clef de chambellan que je ne porte presque jamais, n'est qu'un bénéfice simple ; que je n'ai point fait de serment ; que ma croix est un joujou, auquel je préfère mon écritoire ; en un mot, je ne suis point naturalisé vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'histoire de *Louis XIV* verront bien que je suis français. Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes ! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous

ſavez que ce ne ſera pas pour eux que je reviendrai. Le meunier, l'âne et ſon fils n'ont pas eſſuyé plus de contradictions que moi. 1751.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne ſont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Pruſſe, parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus, m'écrivent : *Comme vous êtes l'ami du roi de Pruſſe, je vous prie de faire ma fortune.* Un autre m'envoie un paquet de rêveries ; il me mande qu'il a trouvé la pierre philoſophale, et qu'il ne veut dire ſon ſecret qu'au roi. Je lui renvoie ſon paquet, et je lui mande que c'eſt le roi qui a la pierre philoſophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaiſent et qui me conſolent ; elles ſont le charme de ma vie.

1752.

LETTRE CVI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, le 8 de janvier.

UNE des plus grandes obligations qu'un homme puiſſe avoir à un homme, c'eſt d'être inſtruit : j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaiſſance. Je profiterai ſur le champ de la plupart de vos remarques ; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

Il y a quelques endroits ſur leſquels je pourrais faire quelques repréſentations, comme ſur le prince de *Vaudemont ;* il ne s'agit pas là du père, mais du fils qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de *Commerci.*

Si vous pouvez croire ſérieuſement que le vicomte de *Turenne* changea de religion à cinquante ans par perſuaſion, vous avez aſſurément une bonne ame. Cependant ſi, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur ; je ne veux point choquer d'auſſi grands ſeigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que *Mademoiſelle* fit tirer, l'ordre ne fut ſigné qu'après coup ; et vous reconnaiſſez bien là l'incertitude et la faibleſſe de *Gaſton.*

Je pourrais, si je voulais, me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand *Condé*; il me semble que rien ne serait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilly est celle de *Scipion* à Linterne, et de *Marlborough* à Blenheim; si c'est du deuxième volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de *Montespan*. C'est vous autres, Messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de *Condé* les dernières années de sa vie : et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très-permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

1752.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événemens qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie, sans quoi on n'est qu'un *Réboulet*, ou un *Limiers*, ou un *la Hode*. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais

1752. les petits faits ; aſſez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me ſuis piqué de mettre plus de grandes choſes, dans un ſeul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de *Lamberti*. Je me ſuis ſurtout attaché à mettre de l'intérêt dans une hiſtoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, juſqu'à préſent, le ſecret de rendre ennuyeuſe. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne liſent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon ſecret eſt de forcer le lecteur à ſe dire à lui-même : *Philippe V* ſera-t-il roi ? ſera-t-il chaſſé d'Eſpagne ? la Hollande ſera-t-elle détruite ? *Louis XIV* ſuccombera-t-il ? en un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'hiſtoire. Donnez de l'eſprit à *Duclos* tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en ſoupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philoſophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me ſoit échappé un ſeul trait contre la religion : les fureurs du calviniſme, les querelles du janſéniſme, les illuſions myſtiques du quiétiſme, ne ſont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre ſervice à l'eſprit humain de rendre le fanatiſme exécrable, et les diſputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que

c'était

c'était ſervir le roi et la patrie. Quelques janſéniſtes pourront ſe plaindre : les gens ſages doivent m'approuver. 1752.

La Liſte raiſonnée des écrivains, &c., que vous daignez approuver, ſerait plus ample et plus détaillée ſi j'avais pu travailler à Paris ; je me ſerais plus étendu ſur tous les arts : c'était mon principal objet; mais que puis-je à Berlin ?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du ſecond volume ? mais je ne crois pas que j'en euſſe dit davantage ſur le gouvernement intérieur. C'eſt là, ce me ſemble, que *Louis XIV* paraît bien grand, et que je donne à la nation une ſupériorité dont les étrangers ſont forcés de convenir.

Oſerais-je vous ſupplier, Monſieur, de m'honorer de vos remarques ſur ce ſecond volume : ce ſerait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un ſi beau palais, mettez quelques pierres à ma maiſonnette. Conſolez-moi d'être ſi loin de vous : vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la perſécution de la canaille des gens de lettres, puiſqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

1752.

LETTRE CVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Berlin, ce 8 de janvier.

Article par article, MON CHER ANGE,

1°. JE vois que madame *Denis*, ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où *Cicéron* dit expreſſément, en parlant de *Catilina* à *Caton* :

Je viens de lui parler, j'ai vu ſur ſon viſage,
J'ai vu dans ſes diſcours, ſon audace et ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, et parle en ennemi.

Non-ſeulement cela doit être dans la copie de madame *Denis*, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je ſuis bien trompé.

2°. Il y a auſſi au ſecond acte la correction que vous demandez.

Ce coup prématuré
Armerait le ſénat qui flotte et qui s'arrête ;
L'orage au même inſtant doit fondre ſur leur tête.

3°. Si vous voulez que *Catilina* recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons : 1752.

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.

Ce sera un peu de peine pour madame *Denis*, de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps ; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que *Cicéron*, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne *par interim* la puissance de dictateur ; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de *Cicéron*, et avec quelques mouvemens passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous, de le faire si mal parler ; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce Siècle de *Louis XIV*, et dans l'épuisement des forces où mes maladies continuelles me laissent.

1752. Allez, de tous côtés pourſuivez ces pervers,
Et que, malgré Céſar, on les charge de fers.
Sénat, tu m'as remis les rênes de l'Empire;
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me ſuffire.
Je vengerai l'Etat, je vengerai la loi :
Sénat, tu ſeras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici mes premiers ſacrifices, &c.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de *Catilina*. Je ne crois pas qu'elle ait abſolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce : *Aſſis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque choſe d'approchant qui paraît ſe répéter.

Il faut qu'à la première ſcène du premier acte, *Catilina* diſe :

Orateur inſolent qu'un vil peuple ſeconde,
Plébéïen qui régis les ſouverains du monde.

Si, avec tous ces changemens, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et haſardé d'*Aurélie*, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des perſonnages, avec les peines continuelles et redoublées que j'ai priſes pour faire tolérer un ſujet ſi peu fait pour les têtes françaiſes de nos jours, on croit que Rome ſauvée peut être jouée, je ne m'y oppoſe pas; mais

je tremble beaucoup. Je dois tomber, puiſque la farce allobroge de *Crébillon* a réuſſi. Le même vertige qui a fait avoir vingt repréſentations à cet ouvrage qui déshonore la nation dans toute l'Europe, doit faire ſiffler le mien. Les cabales, petites et grandes, ſont plus fortes et plus inſenſées que jamais. Enfin, je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce ſéjour de folie dangereuſe, ſi la douceur de ma retraite n'était empoiſonnée par votre abſence, et ſi je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieuſement ſur le cœur.

1752.

Il s'eſt certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ſes aiſes où je ſuis. Des ouvriers allemands ſont de terribles gens. Enfin, vous recevrez ce Siècle. Je ſupplie inſtamment M. de *Choiſeul*, M. de *Chauvelin*, auſſi-bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le ſecours de ſes amis, et ſurtout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, Meſſieurs, pour amuſer votre loiſir, mais pour exercer

1752. votre critique et votre amitié. Ce n'eſt point du tout un petit plaiſir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir ; c'eſt un très-grand ſervice que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va ſe donner pour Rome. Il y a une conſpiration contre moi plus forte que celle de *Catilina ;* ſoyez mes *Cicérons.* Je ne ſais comment va la ſanté de madame d'*Argental.* Je lui préſente mes reſpects, et lui ſouhaite une meilleure ſanté que la mienne.

LETTRE CVIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 18 de janvier.

NOUS avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinſſiez faire un petit tour à Berlin avec madame ſa femme : je ne ſais ſi elle y viendra diſputer ſon douaire. Il eſt mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie eſt un ſonge, que les hommes ne ſont que des ombres paſſagères, qu'il ne faut pas compter ſur un moment. On le dit ; et puis on agit, on fait des projets comme ſi on était

immortel. Je ne ſuis pas sûr du lendemain : pourquoi ne ſuis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dreſde ſoit finie, et alors je retirerai ma perſonne. 1752.

Nous avons ſu, après la mort du comte de *Rothembourg*, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec ſa Majeſté. C'eſt-là l'étiquette des cours : on y dit du mal de ſon prochain aux rois, quand ce ne ferait que pour les amuſer. Je vois que tout le monde eſt courtiſan. Un valet de chambre du comte de *Rothembourg* a bien aſſuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez ſon maître, et que ceux qui diſaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à ſa mémoire.

Je me tâte pour ſavoir ſi je ſuis en vie : cet hiver m'eſt encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on ſe rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poëles. Il ſemble qu'on ne ſe doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre ſaiſons, et que l'hiver en eſt une. On dit que c'eſt bien pis en Italie : les maiſons n'y ſont faites que pour reſpirer le frais ; et quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

1752. C'eſt une choſe plaiſante de voir ici les courtiſans monter l'eſcalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard, et très-ſouvent la fourrure en dehors. Cette proceſſion fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reſte chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du Siècle de *Louis XIV* ne me convertira pas. Je ſuis toujours pour qu'on écrive comme on parle, cette méthode ſerait bien plus facile pour les étrangers. Comment eſt-ce qu'un palatin de Pologne diſtinguerait *François I* ou St *François* d'avec un Franç*ais?* ne ſe croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit*, il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait?* Nous avons conſervé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a;* pourquoi ? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois : parce que voy*oit*, liſ*oit*, rimait avec exp*loit*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir auſſi l'orthographe, afin que tout ſoit d'une même parure.

Pardon de la diſſertation. Je ſuis bien heureux qu'on ne me faſſe que ces chicanes. Je vous embraſſe de tout mon cœur. 1752.

LETTRE CIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 27 de janvier.

J'ENVOIE à mon héros des folies qu'il m'a demandées, et qui orneront ſa bibliothéque par la belle impreſſion et les grandes marges. Il eſt vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reſte, ce n'eſt pas la meilleure morale du monde, et il eſt heureux que de tels livres ſoient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les ſuperſtitions des hommes, et rompre les liens de la ſociété et les chaînes de la vertu. *La Métrie* aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout-à-fait fou. Son livre contre les médecins eſt d'un enragé et d'un mal-honnête homme; avec cela, c'était un aſſez bon diable dans la ſociété. Comment concilier tout cela? c'eſt que la folie concilie tout. Il a laiſſé une mémoire exécrable à tous ceux qui ſe piquent de mœurs un peu auſtères.

1752. Il eſt fort triſte qu'on ait lu ſon éloge à l'académie, *écrit de main de maître.* Tous ceux qui ſont attachés à ce maître en gémiſſent. Il ſemble que la folie de *la Métrie* ſoit une maladie épidémique qui ſe ſoit communiquée. Cela ſera grand tort à l'écrivain ; mais, avec cent cinquante mille hommes, on ſe moque de tout, et on brave les jugemens des hommes.

Madame de *Pompadour* m'a écrit que *mes amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui faire croire que je n'avais quitté la France, que parce que j'étais au déſeſpoir qu'elle protégeât Crébillon.* Ce ſerait bien là une autre folie, dont aſſurément je ſuis incapable. J'ai quitté la France, parce que j'ai trouvé ailleurs plus de conſidération et de liberté, et que je me ſuis laiſſé enchanter par les empreſſemens et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Madame de *Pompadour* peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poëtes, de mauvais muſiciens et de mauvais peintres, ſans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs, mes maladies qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarraſſer ni des faveurs du roi, ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon de ſoleil et d'un bon potage que de toutes les cours du monde. Je ſerais fâché ſeulement de mourir ſans avoir vu Saint-

Pierre de Rome, la ville ſouterraine, votre ſtatue, et ſans avoir encore eu l'honneur de vous embraſſer. 1752.

J'ai écrit à M. le maréchal de *Noailles*, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ſes lumières. Peut-être ſera-t-il un peu mortifié que ſon nom ne ſe trouve pas dans l'hiſtoire militaire du ſiècle, et que le vôtre s'y trouve. Le préſident *Hénault* eſt plus content du deuxième tome que du premier. Il eſt bien aiſé de ſe corriger, et c'eſt à quoi je paſſe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de Rome ſauvée, en uſe deſpotiquement ; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres : cela doit faire un beau conflit de cabales ! je ſuis bien aiſe de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'eſt au coin de votre feu, Monſeigneur ; c'eſt auprès de votre belle ame et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand une décrépitude avancée m'aura impoſé la néceſſité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reſte de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à ſouper, je me dis tout bas : Ah, ſi M. le maréchal de *Richelieu* était là ! Le roi de Pruſſe en penſe autant ; mais il ſerait jaloux de vous : car,

1752. il faut l'avouer, il n'eſt que le ſecond des hommes ſéduiſans. Adieu, Monſeigneur, n'oubliez pas votre ancien courtiſan.

LETTRE CX.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, 28 de janvier.

Je vous dois de nouveaux remercîmens, mon cher et illuſtre confrère, et c'eſt à vous que je dois dédier le Siècle de *Louis XIV*, ſi on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé ſelon vos vues. Je me flatte qu'on ne s'oppoſera pas à l'impreſſion d'un ouvrage qui eſt, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je ſuis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome : j'ai voulu n'y mettre que de la philoſophie et de la vérité : j'ai voulu paſſer légérement ſur ce fatras de détails de guerres qui dans leur temps cauſent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un ſiècle, ne cauſent que de l'ennui. J'ai même fini ainſi ce premier tome :

„ Voilà le précis, peut-être encore trop „ long, des plus importans événemens de ce

„ siècle ; ces grandes choses paraîtront petites
„ un jour , quand elles seront confondues 1752.
„ dans la multitude immense des révolutions
„ qui bouleversent le monde : et il n'en resterait alors qu'un faible souvenir, si les arts
„ perfectionnés ne répandaient sur ce siècle
„ une gloire unique qui ne périra jamais. „

Vous voyez par là que mon second tome est mon principal objet ; et cet objet aurait été bien mieux rempli, si j'avais travaillé en France. Les bontés d'un grand roi, et l'acharnement de mes ennemis, m'ont privé de cette ressource. Je vous supplie, Monsieur, d'ajouter à toutes vos bontés celle de dire à monsieur d'*Argenson* que je compte sur les siennes. On m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle entre *Louis XIV* et le roi *Guillaume*.

Il est vrai que malheureusement on a omis dans l'impression le trait principal qui donne tout l'avantage au roi de France. Le voici :

„ Ceux qui estiment plus un roi de France
„ qui fait donner l'Espagne à son petit-fils,
„ qu'un gendre qui détrône son beau-père ;
„ ceux qui admirent davantage le protecteur
„ que le persécuteur du roi *Jacques*, ceux-là
„ donneront la préférence à *Louis XIV*. „

D'ailleurs, M. d'*Argenson* ne peut ignorer que *Louis XIV* et *Guillaume* ont toujours été deux objets de comparaison dans l'Europe. Il

1752. ignore encore moins que l'hiſtoire ne doit point être un fade panégyrique : et s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, ſans m'écarter de la vérité, j'ai loué autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation, et ceux qui l'ont bien ſervie. L'article de ſon père n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, Monſieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie ; et j'eſpère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au ſervice de m'avoir éclairé. Je voudrais que la poſtérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières, a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous ſupplie de ne me pas oublier auprès de madame *du Deffant*, et de me conſerver une amitié qui fait ma gloire et ma conſolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de *Condé* était mort à Chantilly de ſa maladie de courtiſan priſe à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres : ſi vous me trompez, je mets cela ſur votre conſcience.

A propos, je ſuis bien malade ; ſi je meurs, dites, je vous en prie, comme frère *Jean* : J'y perds un bon ami.

LETTRE CXI.

1752.

AU MEME.

A Berlin, premier de février.

J'APPRENDS que vous avez été malade, mon cher et illuſtre confrère; je crains que vous ne le ſoyez encore. Qui connaît mieux que moi le prix de la ſanté? Je l'ai perdue ſans reſſource; mais comptez que perſonne au monde ne s'intéreſſe comme moi à la vôtre, car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous ſuis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le ſoleil fondra un peu nos frimats; mais quelles eaux? je n'en ſais rien. Si vous en preniez, les vôtres feraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le Siècle de *Louis XIV*. Je vous avertis très-ſérieuſement que ſi on imprime cet ouvrage en France, corrigé ſelon vos vues, je vous le dédie, par la raiſon que ſi *Corneille* vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoye deux petits morceaux que j'ajoute à ce Siècle: ils ſont bien à la gloire de *Louis XIV*. Je vous ſupplie,

1752. quand vous les aurez lus, de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez ſur *Louis XIV.* Daignez relire ſeulement cette page imprimée, et voyez ſi on peut faire *Louis XIV* plus grand.

J'ai traité, je crois, comme je le devais, l'article de la converſion du maréchal de *Turenne.* J'ai adouci les teintes, autant que le peut un homme auſſi fermement perſuadé que moi, qu'un vieux général, un vieux politique et un vieux galant ne change point de religion par un coup de la grâce.

Enfin, j'ai tâché en tout de reſpecter la vérité, de rendre ma patrie reſpectable aux yeux de l'Europe, et de détruire une partie des impreſſions odieuſes que tant de nations conſervent encore contre *Louis XIV* et contre nous. Si j'en avais dit davantage, j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe, grâce à nos bons écrivains ; nous avons enſeigné les nations, mais on n'en hait pas moins notre gouvernement : croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande.

Si vous pouvez, par votre ſuffrage et par vos bons offices, m'obtenir la permiſſion

tacite

tacite de laiſſer publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraiſſe en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefaſſent cette édition vicieuſe ; et il vaut mieux laiſſer paraître le livre bien fait que mal fait. 1752.

Ces difficultés ſont abominables. J'ai ſans peine un privilége de l'empereur pour dire que *Léopold* était un poltron ; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais ſont des ingrats, et que leur commerce dépérit ; je peux hardiment imprimer, ſous les yeux du roi de Pruſſe, que ſon aïeul, le grand électeur, s'abaiſſa inutilement devant *Louis XIV*, et lui réſiſta auſſi inutilement : il n'y aurait donc qu'en France où il ne me ſerait pas permis de faire paraître l'éloge de *Louis XIV* et de la France ! et cela, parce que je n'ai eu ni la baſſeſſe ni la ſottiſe de défigurer cet éloge par de honteuſes réticences et par de lâches déguiſemens. Si on penſe ainſi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud ; car le climat où je ſuis, me fait autant de mal que les déſagrémens attachés en France à la littérature me ſont de peine.

1752. Voyez, mon cher et illuſtre confrère, ſi vous voulez avoir le courage de me ſervir : en ce cas, vous me procurerez un très-grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'aſſurer de mes reſpects monſieur d'*Argenſon* et madame *du Deffant*. Bonſoir ; je me meurs et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au paſſage du Rhin ! il n'y en a que douze ; *Péliſſon* même le dit. J'ai vu une femme qui a paſſé vingt fois le Rhin ſur ſon cheval en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du Tholus. Le fameux fort de Shenk, dont parle *Boileau*, eſt une ancienne gentilhommière qui pouvait ſe défendre du temps du duc d'*Albe*. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie ; je vous prie de le dire à M. d'*Argenſon*.

LETTRE CXII.

1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 6 de février.

MON très-cher ange, l'état où je fuis ne me laiffe guère de fenfibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma fanté eft fans reffource. J'ai perdu mes dents, mes cinq fens, et le fixième s'en va au grand galop. Cette pauvre ame, qui vous aime de tout fon cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on fe flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de *Pandore;* mais l'hiver eft bien rude et fera bien long. Je doute que Rome fauvée me fauve. Je mettrai dans ma confeffion générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoifelle *Gauffin ;* je m'en accufe très-férieufement devant les anges. C'eft une vraie peine pour moi de lui en faire ; ce n'eft pas à moi de poignarder *Zaïre.* Je vous affure que fi j'étais en fa préfence, je n'y tiendrais pas ; mais, mon cher et refpectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle ? Je fuis auffi docile que des

1752. *Crébillons* ſont opiniâtres. J'ai ſacrifié mes idées, mon goût aux ſentimens des autres. Je voulais un contraſte de douleur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de *Catilina*; il y a aſſez de romains dans cette pièce ; je ne voulais pas d'un *Caton* en cornettes. On m'y a forcé, et M. le maréchal de *Richelieu* a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaiſantes. J'aimais que la femme de *Catilina* ſe bornât à aimer, qu'elle dît :

J'ai vécu pour vous ſeul, et ne ſuis point entrée
Dans ces diviſions dont Rome eſt déchirée.

Il me ſemble que ſa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une groſſe diableſſe d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui eſt fière, qui ſe mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il eſt clair que ce gros rôle d'amazone n'eſt pas fait pour les grâces attendriſſantes de mademoiſelle *Gauſſin*. Je l'aurais déparée; ce ſerait donner des bottes et des éperons à *Vénus*. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du Siècle, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuſes. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut paſſer.

Je n'en dis ni bien ni mal, et cela eſt fort honnête. Voilà l'effet du népotiſme. (*) Je remercie madame d'*Argental* de ſes anecdotes, et ſurtout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établiſſement que le grand *Duquêne* (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par ſon neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Eſpérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes. 1752.

Je ne ſais ſi les exemplaires, qui vous ſont enfin parvenus, ſont corrigés ou non; mais il y en a un entre les mains de madame *Denis*, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'eſt celui-là qui eſt deſtiné pour l'impreſſion, en cas que le préſident *Hénault* ait, comme je l'eſpère, la vertu et le courage de dire à M. d'*Argenſon* qu'une hiſtoire n'eſt point un panégyrique, et que, quand le menſonge paraît à Paris ſous les noms de *Limiers*, de *la Martinière*, de *Larrey* et de tant d'autres, la vérité peut paraître ſous le mien.

J'envoie auſſi à ma nièce une préface pour Rome, en cas que *la Noue* ne faſſe pas ſiffler cette pièce. *La Noue*, *Cicéron!* cela eſt bien pis

(*) M. d'*Argental* eſt neveu du cardinal de *Tençin* qui avait préſidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun.

1752. que de préférer mademoiselle *Clairon* à mademoiselle *Gauffin*. Je vous avoue que ce finge me fait trembler. Quoi ! ni voix, ni vifage, ni ame, et jouer *Cicéron !* cela feul ferait capable d'augmenter mes maux ; mais je ne veux pas mourir des coups de *la Noue*. Je laifferai paifiblement le parterre de Paris tourner *Cicéron* en ridicule. Nos Français font tous faits pour fe moquer des grands-hommes, furtout quand ils paraiffent fous de fi vilains mafques. Mademoifelle *Clairon* ne fera certainement pas pleurer, et *la Noue* fera rire. Je fuis bien aife d'être très-malade avant cette cataftrophe, car on dirait que c'eft la chute de Rome qui m'écrafe. Bonfoir, portez-vous bien. Il eft jufte que le Catilina de *Crébillon* foit honoré, et le mien honni ; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

LETTRE CXIII.

1752.

A M. DE FORMONT.

A Berlin, 25 de février.

Je suis à peu-près, Monsieur, comme madame *du Deffant*; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame *du Deffant* vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le Siècle de *Louis XIV*, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autre secours que mon porte-feuille et ma mémoire. M. *le Bailli* m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très-aimable neveu, et qui réussira dans la carrière qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie : mais comment pourrez-vous quitter madame *du Deffant* dans l'état où elle est?

1752. J'ai vu les Mémoires ſur les mœurs du dix-huitième ſiècle. Ils ſont d'un homme qui eſt en place, et qui par-là eſt ſupérieur à ſa matière. Il laiſſe faire la groſſe beſogne aux pauvres diables qui ne ſont plus en charge, et qui n'ont d'autre reſſource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me ſauver par la proſe, puiſqu'il ſe pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aye été ſifflé en vers à Paris. Il me ſemble que *Cicéron* était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. *Crébillon* m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq......, ni catin déguiſée en homme, ni ce ſtyle coulant et enchanteur qui fit réuſſir ſa pièce ; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je ſois ſifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion ; et quand je ſerais condamné par la ſorbonne avec l'abbé de *Prades*, je compterais encore ſur vos bontés. Adieu, Monſieur ; ſoyez perſuadé que je ne vous oublierai jamais. Préſentez à madame *du Deffant* mes plus tendres reſpects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaiſir ſi vous vouliez me mander ſincèrement ce que vous penſez de Rome ſauvée. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

LETTRE CXIV.

1752.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, le 3 de mars.

J'AI réchappé de tous les maux qui m'ont affiégé pendant deux mois, et milord *Tirconel* mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de *Tirconel* aura fait un cruel voyage ; elle ſera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeuneſſe la plus brillante n'eſt donc rien, puiſque *Madame* eſt morte ! La ſobriété ne ſauve donc rien, puiſque le duc d'*Orléans* eſt mort ! Mais les hommes ſont inſenſibles à ces exemples frappans ; ils étonnent le premier moment ; on ſe raſſure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire ; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *ſerre* et on avance, n'a eu que trop raiſon.

D'*Arget* part demain avec ſa veſſie ; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aye encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domeſtique français, qui m'était bien néceſſaire ; c'eſt un jeune picard qui s'eſt mis à

pleurer quand il a vu que je ne partais pas.
1752. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Pruſſiens ſe moquent de lui parce qu'il eſt petit et qu'il n'eſt que français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas ſept pieds de haut, et qu'*Alexandre* était petit ; il m'a répondu qu'*Alexandre* et le roi de Pruſſe n'étaient pas picards. Enfin, il ne me reſte plus de domeſtique de Paris.

D'*Arget* dit qu'il veut voir la première repréſentation de Rome ; je ne ſais ſi elle ſera ſauvée ou perdue. C'eſt un grand jour pour le beau monde oiſif de Paris qu'une première repréſentation : les cabales battent le tambour ; on ſe diſpute les loges ; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce eſt jugée avant qu'on l'ait vue : femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, ſociétés contre ſociétés ; les cafés ſont comblés de gens qui diſputent ; la foule eſt dans la rue en attendant qu'elle ſoit au parterre. Il y a des paris ; on joue le ſuccès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur auſſi. Je ſuis bien aiſe d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu à Potſdam, mais toujours très-affligé de n'être plus au coin du vôtre.

LETTRE CXV.

1752.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potſdam, le 10 de mars.

MON cher et ancien ami, ce n'eſt pas l'ivreſſe paſſagère du public, ce n'eſt pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaiſir à un homme qui connaît ſon monde, et qui a vécu ; c'eſt votre approbation, c'eſt votre ſenſibilité, c'eſt votre amitié qui fait mon vrai ſuccès et mon vrai bonheur. Je laiſſe le public faire ſa petite amende honorable en attendant qu'il me lapide à la première occaſion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la conſolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la ſatisfaction la plus touchante et la plus pure ? ce n'eſt ni *Céſar* ni *Cicéron*, c'eſt madame *Denis*. C'eſt elle qui eſt une romaine. Quelle intrépidité et quelle patience ! quelle chaleur et quelle raiſon elle a mis dans toutes les affaires dont ſa reſpectable amitié s'eſt chargée ! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de Rome ſauvée.

1752. On ſe laſſera bien vîte d'une diable de tragédie ſans amour, d'un conſul en *on*, de conjurés en *us*, d'un ſujet dans lequel le tendre *Crébillon* m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques repréſentations, à quelques reſſources de l'art, à la peine que j'ai eue de ſubjuguer un terrain ingrat; mais à la fin il ne reſtera que l'aridité du ſol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges et fort peu de parterre. Le ſujet de Catilina me paraît fait pour être traité devant le ſénat de Veniſe, le parlement d'Angleterre, et meſſieurs de l'univerſité. Comptez qu'on verra bientôt diſparaître à la comédie de Paris, les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, *Cicéron* aura beau crier: *O tempora, ô mores!* on demandera Inès de Caſtro et Turcaret.

Mais c'eſt beaucoup d'avoir plu aux connaiſſeurs, aux gens ſenſés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'*Olivet* me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas monſieur le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me ſerait bien plus doux de venir vous embraſſer en français, de ſouper avec madame *Denis* et avec vous dans ma maiſon, ou du moins de vous voir ſouper. Je

demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis, de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage. 1752.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces; et pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je vous trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans : mon cher *Cideville*, il y en a plus de quarante.

LETTRE CXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 11 de mars.

Mon divin ange, madame d'*Argental* était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de Rome sauvée. Je connais mon public : l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on

1752. bat des mains, demain on se refroidit, après-demain on lapide. *Cimon* et *Miltiade* n'ont pas plus essuyé l'inconstance d'Athènes que moi celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le trouvais beaucoup plus tragique que *Cicéron;* et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait sifflé à la ville, on se serait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le Siècle de *Louis XIV*, comme sentant l'hérésie, téméraire et mal-sonnant. Il aurait fallu aller se justifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant passer: Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte *Roi* aurait bégayé à Versailles que je suis un mauvais poëte et un mauvais citoyen; et *Hardion* aurait dit en grec et en latin, chez monsieur le dauphin, qu'il faut bien se donner de garde de me donner une chaire au collége royal. Mon cher ange, *qui bene latuit, bene vixit.*

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne, mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet empyrée-là ait pour lui *Jupiter* ou *Vénus*, sans quoi il passe mal son

temps. Je n'envie point aſſurément le nectar qu'on a verſé aux *Duclos*, aux *Crébillon*, ni le petit verre qu'on a donné aux *Moncrif;* mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre. 1752.

Pourquoi diable arrêter le Siècle de *Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez *Grangé* les Lettres juives ? Il eſt aſſez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit, me donne un privilége pour dire que *Léopold* était un poltron, et que je n'aye pas en France la permiſſion tacite de prouver que *Louis XIV* était un grand-homme. Franchement, cela eſt indigne. Il faut donc faire l'hiſtoire des mœurs du dix-huitième ſiècle ? Eſt-ce qu'il ne ſe trouvera pas quelque bonne ame qui fera rougir les pédans de leur pédanterie, et les ſots de leur ſottiſe ? eſt-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini ?* Où eſt l'intrépide abbé de *Chauvelin ? tu dors*, *Brutus !* Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux *Chauvelin ;* ils ſont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et diſent la vérité, ils ſont courageux comme de petits lions. Lâchez-les ſur les ſots.

Vous m'avez bien conſolé en me diſant que mademoiſelle *Gauſſin* n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus

1752. de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiselle *Gaussin*, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas tant écrire : je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord *Tirconel*, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son siècle. O vanité, ô fumée! Qu'est-ce que la vie? *Madame*, morte à vingt-deux ans! Adieu, mon ange; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

LETTRE CXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 14 de mars.

MON héros, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai *Bailly*, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord *Tirconel*. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre

pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous ſuppliais d'ordonner qui lui fût rendu. 1752.
Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé ſans doute, Monſeigneur, de la mort du comte de *Tirconel*. Il était le ſecond gourmand de ce monde, car *la Métrie* était le premier. Le médecin et le malade ſe ſont tués, pour avoir cru que DIEU a fait l'homme pour manger et pour boire ; ils penſaient encore que DIEU l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différens l'un de l'autre, n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en ſervaient quelquefois pour dauber les gens, et trop ſouvent pour ſe donner des indigeſtions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne ſuis ni gourmand, ni médiſant, et je paſſe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'*Argens* et *Algarotti*. J'eſpère dans quelque temps avoir aſſez de ſanté pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon héros.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis en deux pages de ce que vous avez fait à Gènes de plus digne d'orner une hiſtoire, vous me feriez grand plaiſir ; mais vous vous en garderez bien ; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi ſeulement un petit combat contre M. de *Broun*. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient ; il ne faut

1752. rien que d'intéreſſant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très-grande partie le gain de la bataille de Fontenoi, et j'obſerve une choſe ſingulière, c'eſt que Fontenoi et Mêle, qui ont valu la conquête de la Flandre, ſont entièrement l'ouvrage des officiers français, ſans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas aſſurément diminuer la gloire du maréchal de *Saxe*, mais il me ſemble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je ſuis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'hiſtoriographe de France, mais on devrait me donner celle de trompette des rois de France. J'ai ſonné pour *Henri IV*, pour *Louis XIV* et pour *Louis XV*, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement, j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gènes qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous ſavez que ma folie eſt de chanter les grands-hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va ſur mes briſées. Il ſe mêle d'être *Achille* et *Homère*, et encore *Thucydide*. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne ſe contente-t-il du ſien? Si les héros ſe mettent à bien écrire, que reſtera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de *Richelieu*, et vous avez par-deſſus

lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, fi vous vouliez; et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle. 1752.

Pour Dieu, Monfeigneur, fongez à vous faire rendre votre paquet. *Buffy* doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de *Fronfac* et mademoifelle de *Richelieu* font deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

LETTRE CXVIII.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potfdam, 14 de mars.

BENIE foit cette Rome, Madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à *Atticus*. *Mongaut*, *Bouhier* et d'*Olivet*, qui favaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaifir à faire des Rome, quand on a de pareilles parifiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire cet été un voyage auprès de mes anges, dès que le monument

1752. de *Louis XIV* fera fur fon piédeftal. Il y a des gens qui ont voulu renverfer cette ftatue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe fur moi et qu'elle ne m'écrafe. Il faut fervir les Français de loin, et malgré eux ; c'eft le peuple d'Athènes. Un oftracifme volontaire eft prefque la feule reffource qui refte à ceux qui ont effayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie ; mais je défie *Cimon* et *Miltiade* d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, Madame, avec le comte *Algarotti.* Il fait les délices de notre retraite de Potfdam. Nous avons fouvent l'honneur de fouper enfemble avec un grand-homme qui oublie avec nous fa grandeur et même fa gloire. Les foupers des fept fages ne valaient pas ceux que nous fefons ; il n'y a que les vôtres qui foient au-deffus.

Algarotti a fait des chofes charmantes. Je ne fais rien de plus amufant et de plus inftructif qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venife fur la fin de cette année. Vous qui entendez l'italien, Madame, vous aurez un plaifir nouveau. On ne fait pas de ces chofes-là en Italie à préfent : le génie y eft tombé plus qu'en France. Si vous avez à Paris des Catilina et des Hiftoires des mœurs du dix-huitième fiècle, les Italiens n'ont que des

ſonnets. C'eſt une choſe aſſez ſingulière que l'abbé *Metaſtaſio* ſoit à Vienne, M. *Algarotti* à Potſdam. 1752.

Permettez que Céſar ne parle point de lui.

Mais enfin cela eſt plaiſant. Notre vie eſt ici bien douce ; elle le ſerait encore davantage ſi *Maupertuis* avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ſes meſures géométriques ; et les agrémens de la ſociété ne ſont pas des problèmes qu'il aime à réſoudre. Heureuſement le roi n'eſt point géomètre, et M. *Algarotti* ne l'eſt qu'autant qu'il faut pour joindre la ſolidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous raſſemblons le ſoir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaiſe ſanté une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, ſans aucun des déſagrémens ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire tant de Siècles qu'il me plaît.

C'eſt dans cette retraite charmante, Madame, que je vous regrette tous les jours. C'eſt de là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre ſociété aux rois, et même aux rois philoſophes. Je ne dis rien aux autres

1752. anges. J'ai écrit à M. d'*Argental* et à M. le comte de *Choiſeul ;* j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de *Chauvelin*. Je vous ſupplie de permettre que M. de *Pont-de-Veſle* trouve ici les aſſurances de mon inviolable attachement. Conſervez votre ſanté, conſervez-moi vos bontés, comptez à jamais ſur ma paſſion reſpectueuſe.

LETTRE CXIX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

Le 16 de mars, au ſoir.

NOUS ſaurons, dans la vallée de *Joſaphat*, pourquoi j'ai reçu ſi tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que Rome ſauvée n'eſt pas perdue. Les bonnes nouvelles ſont toujours retardées, et les mauvaiſes ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne ſe ſont pas, dit-on, trop bien comportés. Eſt-il vrai que *Cicéron* avait une extinction de voix, et que le ſénat était fort gauche ? Toutes les lettres confirment que *Céſar* a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthouſiaſme dans le parterre.

Savez-vous quel eſt mon avis ? c'eſt de nous retirer ſur notre gain. Une pièce ſi romaine et ſi peu pariſienne ne peut long-temps attirer la foule. Les ſcènes fortes et vigoureuſes, les ſentimens de grandeur et de généroſité raviſſent d'abord ; mais l'admiration s'épuiſe bien vîte. On n'aime que les portraits où l'on ſe retrouve. 1752.

Les dames des premières loges ſe retrouveront-elles dans le ſénat romain ? On ne joue plus le Sertorius de *Pierre Corneille*, et on donne ſouvent le très-plat Comte d'Eſſex de ſon frère *Thomas*. Les gens inſtruits peuvent me ſavoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un ſujet ſi ingrat et ſi impraticable ; mais je ſuis toujours très-perſuadé que les loges ſe laſſeront de voir des héros en *us*, des *Lentulus*, des *Céthégus*, des *Clodius*. Ils ſont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége.

Je demande très-inſtamment à notre petit conſeil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois abſolument la dédier à madame *du Maine* ; c'eſt une dette d'honneur ; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui ſigner une promeſſe en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je ſuis fait pour les choſes ſingulières.

1752. Adieu ; je vous embraſſe, je vous remercie ; je vais répondre à tous nos amis. D'*Arget* n'eſt point encore parti, mais il part.

LETTRE CXX.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Berlin, 18 de mars.

PARDON, ma chère nièce ; je griffonne des tragédies et des Siècles, et je ſuis pareſſeux d'écrire des lettres. Tout homme a ſon coin de pareſſe, et vous avez bien le vôtre ; mais mon cœur n'eſt point pareſſeux pour vous. Je vous aime comme ſi je vous voyais tous les jours, et je charge ſouvent votre ſœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conſeiller du grand conſeil. J'ai été bien malade cet hiver ; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'eſpère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la conſolation de vous voir. J'aurai celle de ſortir du château enchanté où je paſſe la vie la plus convenable à un philoſophe et à un malade. Je ſuis un plaiſant chambellan ; je n'ai d'autre fonction que celle de paſſer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philoſophe, pour aller

ſouper

ſouper avec lui ; et quand je ſuis plus malingre qu'à l'ordinaire, je ſoupe chez moi. Mon appartement eſt de plain pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de Rome ſauvée. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode ; et je ne ſais rien au-deſſus, que le plaiſir de venir vous voir. 1752.

Vous me conſolez beaucoup en me diſant du bien de votre ſanté : nous ne ſommes de fer ni vous ni moi, mais avec du régime, nous exiſtons ; et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons à face large et rubiconde.

Mille complimens à toute votre famille. Je vous embraſſe tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, premier d'avril.

PLUS ange que jamais, puiſque vous m'envoyez des critiques, je vous remercie tendrement, mon cher et reſpectable ami, de votre lettre du 19 de mars. Vous avez enterré Rome avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la reſſuſciter par l'impreſſion ; je la réſerve

1752. pour l'année de M. le maréchal de *Richelieu*, avec deux ſcènes nouvelles et bien des changemens. C'eſt en ſe corrigeant qu'il faut profiter de ſa victoire. Ce terrain de Rome était ſi ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter, à force d'art, des fruits qui ont été goûtés. Le ſuccès ne m'a rendu que plus ſévère et plus laborieux. Il faut travailler juſqu'au dernier moment de ſa vie, et ne point imiter *Racine* qui fut aſſez ſot pour aimer mieux être un courtiſan qu'un grand-homme. Imitons *Corneille* qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de ſa vieilleſſe. Adélaïde, ou le Duc de Foix, ou les Frères ennemis, comme vous voudrez l'appeler, eſt un ouvrage plus théâtral que Rome ſauvée. Le rôle de *Liſois* eſt peut-être encore plus théâtral que celui de *Céſar*. J'ai travaillé cette pièce avec ſoin, j'y retouche encore tous les jours; mais ce ſera là qu'il faudra une conſpiration bien ſecrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de ſuite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce ſous mon nom. Je ſais trop que le public donne des ſoufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je ſuis bien loin, mon cher ange, de ſonger à faire imprimer ſitôt la Guerre de 1741; mais je ſuis bien aiſe de ne perdre ni mon temps,

ni ce travail que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers, afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monumens à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger; mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* n'eût point encore vu le jour; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage; le Catalogue des écrivains est fort augmenté. Mais voyez comme les sentimens sont différens! ce Catalogue est ce que le président *Hénault* aime le mieux.

1752.

Je vous supplie de faire les plus tendres remercîmens pour moi à M. le président de *Meynières* et à M. de *Foncemagne*. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la recon-

1752. naiſſance que je dois à ſes ſoins obligeans, que le Siècle de *Louis XIV* eſt un eſpace de plus de cent années, commençant au cardinal de *Richelieu ;* que ſi je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir ſous *Louis XIII*, il faudrait retrancher *Corneille ;* que les écrivains ſont honneur à ce ſiècle ſans avoir été formés par *Louis XIV ;* que *le Brun*, *le Nôtre* n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque ; que l'influence de ce beau ſiècle a tout préparé avant *Louis XIV*, et tout fini ſous lui ; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation ; qu'à l'égard de *Gacon* et de *Courtilz*, &c., je n'en ai parlé que pour faire honte au père *Niceron*, et pour marquer la juſte horreur que les *Gacon*, *Roi*, *Desfontaines*, *Fréron*, &c., doivent inſpirer ; qu'enfin ce Catalogue raiſonné eſt et ſera très-curieux ; mais il faut attendre une édition meilleure, celle-ci n'eſt qu'un eſſai. Hélas ! on paſſe ſa vie à eſſayer ! J'eſſayerai cet été de venir embraſſer mes anges.

Mille tendres reſpects à tous.

LETTRE CXXII.

1752.

A M. DE CIDEVILLE.

Potſdam, 3 d'avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami ; l'annonce de ce libraire de Hollande eſt l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe ſe diſputent l'impreſſion de ce Siècle ; pour comble d'embarras, on s'empreſſe de le traduire avant que je l'aye corrigé. Je laiſſe faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'eſt jamais qu'un eſſai. Ni le Siècle ni Rome ſauvée ne ſont ce qu'ils ſeront. Je demande ſeulement de la ſanté au ciel, comme *Ajax* demandait du jour.

Mais je ſuis plus inquiet de la ſanté de ma nièce que de la mienne. Je ſuis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux ſiens. Il eſt très-ſûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux ames, l'une eſt à Paris, l'autre auprès du roi de Pruſſe ; mais auſſi je n'ai point de corps.

Je vous embraſſe, je vous remercie, je retourne vîte à *Louis XIV*. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embraſſer à Paris.

1752.

LETTRE CXXIII.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, &c.

A Potſdam, le 10 d'avril.

Si jamais quelque choſe, Monſieur, m'a ſenſiblement touché, c'eſt la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'eſt l'intérêt que vous prenez à un état qui ſemblait devoir n'être pas parvenu juſqu'à vous ; c'eſt le ſecours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris , que l'eſpérance d'y trouver des ames auſſi compatiſſantes que la vôtre, et des hommes ſi dignes de leur profeſſion et en même temps ſi au-deſſus d'elle. Que ne dois-je point à madame *Denis* qui m'attire de votre part une attention ſi touchante ? En vérité , ce n'eſt qu'en France qu'on trouve des cœurs ſi prévenans , comme ce n'eſt qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien eſt bien peu de choſe ; je ne me

ſuis jamais occupé qu'à amuſer les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les ſecourir. J'ai toujours regardé votre profeſſion comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au Siècle de *Louis XIV*, et c'eſt ainſi, que j'en ai parlé dans l'hiſtoire de ce ſiècle; mais jamais je ne l'ai plus eſtimée. J'ai étudié la médecine comme madame de *Pimbèche* avait appris la coutume en plaidant. J'ai lu *Sydenham*, *Freind*, *Boërhaave*. Je ſais que cet art ne peut être que conjectural, que peu de tempéramens ſe reſſemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphoriſme d'*Hippocrate : experientia fallax, judicium difficile.* J'ai conclu qu'il fallait être ſon médecin ſoi-même, vivre avec régime, ſecourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais ſurtout ſavoir ſouffrir, vieillir et mourir. 1752.

Le roi de Pruſſe qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli ſon pays, après en avoir écrit l'hiſtoire, daigne encore faire de très-beaux vers, m'a adreſſé une ode ſur cette néceſſité à laquelle nous devons nous ſoumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon ſort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le

1752. plus faible, et j'ai vu mourir les plus robuftes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord *Tirconel* et *la Métrie*, vous feriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a fauvé. Il eft vrai que j'ai perdu prefque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naiffant ; chacun a dans foi-même, dès fa conception, la caufe qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jufqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de *Demouret* ne me convient pas ; il n'eft bon que contre les fcorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un fang faumuré et d'organes defféchés qui ont perdu leur reffort et leur molleffe. Les eaux de Barege, de Padoue, d'Ifchia pourraient me faire du bien pour un temps ; mais je ne fais s'il ne vaut pas mieux favoir fouffrir en paix, au coin de fon feu, avec du régime, que d'aller chercher fi loin une fanté fi incertaine et fi courte. La vie que je mène auprès du roi de Pruffe, eft précifément ce qui convient à un malade ; une liberté entière, pas le moindre affujettiffement, un fouper léger et gai : *Deus nobis hæc otia fecit.* Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être ; et vous ajoutez à mes confolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en fupplie, Monfieur, comme un ami que vous vous êtes

fait

fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, &c. 1752.

LETTRE CXXIV.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 22 d'avril.

VOILA une plaisante idée qu'a *Dumolard* de faire jouer Philoctète, en grec, par des écoliers de l'université, sur le théâtre de mon grenier! La pièce réussira surement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame *Dacier* que je veux dire; elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un sexe; c'est la reine *Elisabeth*: elle avait traduit ce Philoctète de *Sophocle* en anglais.

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète; le roi de Prusse ferait bien votre affaire; mais au lieu de crier, *aie*, *aie*, comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de *Fénélon*, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de

1752. *Pyrrhus.* Il a actuellement la goutte bien ſerré. Imaginez ce qu'il a pris : ſes bottes ! Son pied s'eſt enflé de plus belle. Dites à *Dumolard* qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dreſde une ſeconde édition du Siècle de *Louis XIV*, et il faut la diriger ; nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés ; j'ai eu un tréſor : ce ſont deux morceaux de la main de *Louis XIV*, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner ſon édifice, quand on trouve des matériaux ſi précieux. On me flatte que cette édition ſera bientôt achevée. J'ai une autre affaire en tête, et que je vous communiquerai à la première occaſion.

LETTRE CXXV.

A M. DE FORMONT.

A Potſdam, 28 d'avril.

ON croirait preſque que je ſuis laborieux, mon cher *Formont*, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains ; mais je me trouve le plus pareſſeux des hommes,

puifque j'ai tardé fi long-temps à vous écrire
et à vous inftruire des raifons qui m'ont empê- 1752.
ché de vous envoyer, à vous et à madame *du Deffant*, ce Siècle de *Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omiffion et de commiffion qui m'a effrayé. Cette première édition n'eft qu'un effai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'eft de recevoir de tous côtés des remarques, des inftructions de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne hiftoire. Je n'aurais jamais obtenu ces fecours, fi je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes perfonnes, qui m'ont refufé long-temps des inftructions quand je travaillais, m'envoient à préfent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui fera plus ample d'un quart, et plus curieufe de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il fera en moi, que la première édition, qui eft trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame *du Deffant* en Bourgogne; vous avez tout l'air d'être dans votre Normandie. Votre parent monfieur *le Bailli* fait fon chemin de bonne heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà miniftre accrédité, en attendant que M. le

1752. chevalier de *la Touche* arrive ; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi ſon maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre ; je dirai encore, ſi on veut, la mienne ; car je vous aſſure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je ſois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une ſi profonde retraite. Ce ſerait bien là l'occaſion de faire encore des vers, mais j'en ai trop fait. Il faut ſavoir ſe retirer à propos, et impoſer ſilence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raiſon. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir aſſez donné. Je fais comme vous ; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il ſerait doux de finir cette journée entre vous et madame *du Deffant ;* c'eſt une eſpérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous ſupplie de lui dire qu'elle eſt à la tête du petit nombre des perſonnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui ſouhaite un eſtomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très-cher *Formont ;* faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute ſa vie.

LETTRE CXXVI.

1752.

A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LAND-GRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politeſſe, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres; la vérité y gagnerait, et le public reſpecterait plus les ſciences. Je vous remercie très-ſincèrement, Monſieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer ſur le Siècle de *Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé ſur le premier article touchant *Falc Conſtance*, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puiſſe conſulter ſur cette matière; je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont ſervi de matériaux. Les autorités n'y ſont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir beſoin pour un ouvrage qui n'eſt point une hiſtoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'eſprit humain ſous *Louis XIV*.

1752. Je me fouviens bien que je n'ai pas toujours fuivi l'abbé de *Choifi* dans fa Relation de Siam; c'eft un de mes parens, nommé *Beauregard*, qui avait défendu la citadelle de Bankoke fous M. de *Fargue*, autant qu'il m'en fouvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de *Conftance*.

Quant au roi *Jacques* et à la reine fa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne font point de pareilles dates dont je me fuis embarraffé. Je n'ai fongé qu'à expofer les malheurs du roi *Jacques*, la manière dont il fe les était attirés, et la magnificence de *Louis XIV*. Mon objet était de peindre en grand les principaux perfonnages de ce fiècle, et de laiffer tout le refte aux annaliftes. Quand je fuis entré dans les détails, comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur, je l'ai fait fur mes propres lumières et fur les témoignages des plus anciens courtifans.

Feu M. le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV* avait époufé madame de *Maintenon*; il m'affura pofitivement que l'abbé de *Choifi* s'était trompé; que ce n'était pas le chevalier de *Forbin*, mais *Bontems* et *Monchevreuil* qui avaient affifté comme témoins. En effet, il était naturel que *Louis XIV* employât dans cette occafion fes domeftiques

les plus affidés ; et le chevalier de *Forbin*, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque. 1752.

Pour l'article de *Descartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'athées des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de *Beausobre* vous intéresse, vous le trouverez, Monsieur, dans une nouvelle édition, qui va paraître ces jours-ci à Leipsick et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux, copiés sur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et surtout le mariage de l'évêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, Monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort sur le Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire *Conrad Walther* de Dresde, qui a le privilége de l'empereur ; c'est un très-honnête

1752. homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je ſuis affligé que M. de *la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'eſprit et de talent, ne veuille s'en ſervir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offenſé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéreſſait à un ouvrage qu'il projetait; mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de ſa Majeſté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui ſans amertume, et j'aurais voulu lui rendre ſervice. Il alla à Leipſick, de là à Gotha; il eſt à préſent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en ſe bornant à écrire contre moi; il devrait tourner ſes talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conſeils d'un homme comme vous, ne le ramènent dans le bon chemin. Je ſuis avec tous les ſentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CXXVII.

1752.

AU MEME.

A Potſdam, ce 17.

Je ſuis pénétré de reconnaiſſance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière ſi prévenante, ſans me connaître ; il ne me reſte qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en proſe et en vers, et celle du Siècle de *Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, puſſent au moins être regardées de vous comme un gage de ma ſenſibilité pour tous vos ſoins obligeans. Quant à M. de *la Beaumelle*, je ſuis sûr que vous aurez la générosité de lui repréſenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther ;* c'eſt aſſurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrés. Il s'eſt mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV;* il n'y a épargné aucun ſoin; et voilà que, pour fruit de ſes peines, M. de *la Beaumelle* fait imprimer ſous main une édition ſubreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur dont *Walther* eſt en poſſeſſion. Il eſt libraire du roi de Pologne,

1752. il eſt protégé ; il eſt réſolu à attaquer M. de *la Beaumelle* par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement cauſerait beaucoup de chagrin à M. de *la Beaumelle*, et qui ſerait fort triſte pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des lettres de madame de *Maintenon*, de quoi pouvoir ſe paſſer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs, il doit conſidérer que toute la librairie ſe réunira contre lui. Les gens de lettres ſe plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et ici c'eſt un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire ; c'eſt un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de *la Beaumelle* en pèſe toutes les conſéquences. Les remarques critiques qu'il joint à ſon édition ne ſont pas une excuſe envers mon libraire, et ſont envers moi un procédé dont j'aurais ſujet de me plaindre. Je ne connais M. de *la Beaumelle* que par les ſervices que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéreſſer à des éditions des auteurs claſſiques français, qu'on devait faire, diſait-il, en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de *la Beaumelle*; et mon zèle

pour l'honneur de ma patrie, me fit travailler en conſéquence. 1752.

Quelque temps après, je fus étonné de le voir arriver à Potſdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de propoſant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Pruſſe, et il me préſenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait aſſez mal, moi et pluſieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choſes dont le roi de Danemarck et pluſieurs autres puiſſances devaient s'offenſer. Ce livre imprimé à Copenhague, intitulé *Mes Penſées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois en effet qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il ſait que, quoique j'euſſe beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de pluſieurs petites inadvertances dans leſquelles il était tombé ſur ce qui regarde l'hiſtorique; par exemple, ſur la conſtitution d'Angleterre, ſur M. *Pâris Duverney*, et ſur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorſqu'il fut mis en priſon à Berlin, tout le monde ſait que je m'intéreſſai pour lui, et que je parlai même vivement à milord *Tirconel*, qui avait, diſait-on, contribué à ſon empriſonnement, et à le faire renvoyer de la ville.

1752. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit : *Il est vrai que je vous ai fait conseiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer.* Je priai milord *Tirconel* de ne pas montrer cette lettre qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection; et il n'y a rien que je n'aye fait pour lui dans cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension ; mais il partit quelques jours après pour Leipsick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs ;* les lettres initiales de son nom, par M. de *la B . . .* sont à la tête de ce libelle. Je suis très-éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsick, il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choses sur son compte, qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsick, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, Monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais

charger cette édition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offenſé, qui même lui ai rendu ſervice? S'il eſt plus inſtruit que moi du règne de *Louis XIV*, ne devait-il pas me communiquer ſes lumières, comme je lui communiquai, ſur ſon livre intitulé *Mes Penſées*, des obſervations dont il a fait uſage ? pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de *Louis XIV*, quand il ſait que mon libraire *Walther* en donne une nouvelle beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aye paſſé trente années à m'inſtruire des faits principaux qui regardent ce règne ; quoiqu'on m'ait envoyé, en dernier lieu, les mémoires les plus inſtructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commiſſion et d'omiſſion. Tout homme de lettres qui s'intéreſſe à la vérité et à l'honneur de ce beau ſiècle, doit m'honorer de ſes lumières ; mais quand on écrira contre moi, en feſant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs ? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne ſe ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à ſon avancement? 1752.

J'oſe vous prier, Monſieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans ſon cœur les

1752. ſentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me perſuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux ferait aſſurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec l'attachement ſincère que vos procédés obligeans m'inſpirent, &c.

LETTRE CXXVIII.

AU MEME.

Avril.

POUR répondre, Monſieur, à vos bontés conciliantes dont je ſuis très-reconnaiſſant, et à la lettre de M. de *la Beaumelle*, dont je ſuis très-ſurpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire :

1°. Qu'il eſt peu intéreſſant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort.

2°. Que quand il m'écrivit de Copenhague, ſans que j'euſſe l'honneur de le connaître, il data ſa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs claſſiques français, et que M. de *Bernſtorf*, ſecrétaire d'Etat, m'a écrit le contraire. 1752.

3°. Que quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potſdam, à ma réquiſition, ſon livre intitulé *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il dit que le roi de Pruſſe a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains.

4°. Qu'il me promit de ſupprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait.

5°. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir ſept mille écus de penſion, et qu'il doit ſavoir à préſent que j'y ai renoncé, auſſi-bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres, et que, dans l'état où je ſuis, il y a peu de généroſité à perſécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre ſujet de ſe plaindre.

6°. Qu'il eſt vrai que je lui donnai des conſeils ſur quelques mépriſes où il était tombé, et ſur ſon étonnante hardieſſe ; qu'à la vérité, il a ſuivi mes avis ſur des faits hiſtoriques, mais qu'il les a bien négligés dans

quelques exemplaires imprimés à Francfort, 1752. où il dit qu'il a vu à la cour de Drefde un roi . . . et tout le refte qui a fait frémir d'horreur. Il ofe parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Pruffe; il s'élève prefque contre toutes les puiffances. L'*Arétin* gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier; mais aujourd'hui elles font d'un autre métal. Je fouhaite feulement qu'on pardonne à fa jeuneffe, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7°. Il eft bien le maître d'écrire contre moi, ainfi que contre tous les princes; il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me pourfuivra jufqu'aux enfers; il peut me pourfuivre tant qu'il lui plaira jufqu'à ma mort; il n'attendra pas long-temps; il pourfuivra un homme qui ne l'a jamais offenfé. Milord *Tirconel* eft mort, mais ceux qui étaient auprès de lui font témoins que je rendis fervice à M. de *la Beaumelle*, et que, feul, j'empêchai milord *Tirconel* d'envoyer directement au roi de Pruffe une lettre dont la minute doit exifter encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppofe point à la reconnaiffance dont il me menace.

9°. Il peut fe difpenfer d'imprimer le procès du juif *Hirch* qui me conteftait la

reftitution

reſtitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès eſt déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. de *la Beaumelle* peut cependant faire une ſeconde édition avec des remarques, et me pourſuivre juſqu'aux enfers, ſans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

1752.

Voilà toute la réponſe qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, &c.

LETTRE CXXIX.

AU MEME.

MONSIEUR,

J'AI lu enfin l'édition du Siècle de *Louis XIV*, que votre ami *la Beaumelle* a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, Monſieur, que cette édition n'a pas laiſſé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y ſuis outragé; cinq ou ſix officiers de la maiſon de ſa Majeſté pruſſienne y ſont maltraités; c'eſt une raiſon pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Perſonne ne lui pardonnera d'avoir outragé, dans ſes remarques, les vivans et les morts, ainſi que la

1752. vérité. Mais moi, Monſieur, je lui pardonnerais les injures ſcandaleuſes qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à ſe plaindre de moi, et ſi je l'avais accuſé auprès du roi de Pruſſe, dans ſon paſſage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous proteſter hautement, Monſieur, non-ſeulement à vous, mais à tout le monde, et atteſter le roi de Pruſſe lui-même, que jamais je n'ai dit à ſa Majeſté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'*Argens* qui l'avertit à ſouper, de la manière dont *la Beaumelle* avait parlé de ſa cour, ainſi que de pluſieurs autres cours, dans ſon livre intitulé *Le qu'en dira-t-on*. Le marquis d'*Argens* ſait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis preſque la main ſur la bouche, que je lui dis en propres paroles : *Taiſez-vous donc, vous révélez le ſecret de l'Egliſe.* J'aurais pu uſer du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table, mais je n'uſai point de ce droit ; et loin de rendre aucun mauvais office à M. de *la Beaumelle*, je fis ce que je pus pour le ſervir dans la'venture pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raiſonne, il doit voir clairement que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainſi auprès de lui, que pour l'exciter à

écrire contre moi ; c'eſt un fait aſſez public dans Berlin. Il eſt bien étrange qu'un homme que le roi de Pruſſe a daigné mettre à la tête de ſon académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'eſt que d'aller révéler à un étranger, à un paſſant, le ſecret des ſoupers de ſon maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainſi contre moi un jeune auteur ; lancer ſes traits, et puis retirer ſa main ; accuſer M. *Koënig*, mon ami, d'être un fauſſaire ; le faire condamner, de ſa ſeule autorité, en pleine académie, et ſe donner le mérite de demander ſa grâce ; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire ; déchaîner *la Beaumelle* contre moi, et le déſavouer ; opprimer *Koënig* et moi avec les mêmes artifices ; c'eſt ce que *Maupertuis* a fait, et c'eſt ſur quoi l'Europe littéraire peut juger.

1752.

Je me ſuis vu contraint à ſoutenir à la fois deux querelles fort triſtes. Il faut combattre, et contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, et contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour m'inſulter. La vie des gens de lettres eſt une guerre perpétuelle, tantôt ſourde et tantôt éclatante, comme entre les princes ; mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas. La force décide entr'eux, et la raiſon décide entre nous. Le public eſt un juge incorruptible, qui, avec le temps, prononce des

1752. arrêts irrévocables. Le public prononcera donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. *Koënig* cruellement opprimé, et de confondre les mensonges dont *la Beaumelle*, excité par l'oppresseur de *Koënig* et le mien, a rempli le Siècle de *Louis XIV*.

La Beaumelle vous a mandé, Monsieur, qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers*. Il est bien le maître d'y aller; et pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la suite du Siècle de *Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je suis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble, avec la paix de Nimègue, celle de Risvick et la guerre de la succession; rien ne contribuera plus au progrès des sciences.

Tout cela, Monsieur, est le comble de l'avilissement, mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le *Tasse* jusqu'à *Pope*, qui n'ait eu affaire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable. S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort, concernant toutes ces misères, vous me ferez plaisir de m'en instruire. Je suis, &c.

LETTRE CXXX.

1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 3 de mai.

MON cher et reſpectable ami, il faut que je paſſe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ſes défauts. Les *Céthégus* et les *Lentulus* ſont des comparſes qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reſte ; j'en ai avec Adélaïde, avec Zulime, et ſurtout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous aſſure que j'ai déjà une bonne proviſion de faits ſinguliers et intéreſſans ; mais j'attends mes plus grands ſecours de M. le maréchal de *Noailles*. Je vous prie d'engager monſieur de *Foncemagne* à accélérer les bontés que M. de *Noailles* m'a promiſes ; mais je voudrais que M. de *Foncemagne* ne s'en tînt pas là ; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de ſon loiſir à perfectionner ce Siècle de *Louis XIV*, ce ſiècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre : quelques obſervations de ſa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon eſtime pour

1752. lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition ; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de *Noailles* l'exemplaire ſur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureuſement madame *Denis* n'avait plus d'exemplaires, je vous ſupplie de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre ; je vous payerai avec uſure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais ſupplié M. de *Maleſherbes* de ne laiſſer entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle ſur un modèle ſi vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'eſt là qu'un eſſai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je ſerai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en ſont l'objet. Si on avait laiſſé à M. le maréchal de *Noailles* ſon exemplaire que M. de *Richelieu* a repris, ſi on n'avait pas préféré le vain plaiſir d'avoir un livre rare à celui de procurer les inſtructions néceſſaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition ſerait déjà bien avancée. Il faudrait que tout bon français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette hiſtoire générale ; on m'a volé la partie

hiſtorique de tout le ſeizième ſiècle et du commencement du dix-ſeptième, avec l'hiſ- 1752.
toire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de *Pétrarque* et du *Dante*, et jusqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le Siècle de *Louis XIV* devait ſe renouer à cette hiſtoire générale; c'eſt une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre, qu'on ſéduiſit pour avoir tous mes manuſcrits, avait auſſi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le ſacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuſcrit eſt perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choſes dont on a groſſi le recueil de mes œuvres; mais c'eſt encore un mal ſans remède.

Je me flatte que la pièce que madame *Denis* va donner (*) ne ſera point un mal, que ce ſera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille, pour réparer les prodigalités de ſon oncle. Je me ſouviens d'avoir vu dans cette pièce des ſcènes très-jolies; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à ſa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces ſuccès paſſagers dont on doit une

(*) La Coquette punie, comédie.

1752. partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il semble qu'il y avait dans cette comédie, telle scène qui valait mieux que toute la pièce de Cénie. Ces scènes ne suffisent pas sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin ; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre ; et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle ; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie ; il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de Mérope. Un succès ordinaire me consolerait ; un mauvais me mettrait au désespoir.

Nous parlerons une autre fois de Rome sauvée, d'Adélaïde, de Zulime ; c'est à présent la Coquette punie qui va me donner des battemens de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges ? J'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous ; mais il faut la permission de *Louis XIV*. J'ai deux grands rois qui me retiennent : je ne peux à présent abandonner

abandonner ni l'un ni l'autre. Je ſens quel crime je commets contre l'amitié en vous préférant deux rois ; mais quand on s'eſt impoſé des devoirs, on eſt forcé de les remplir. J'eſpère vous embraſſer avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes reſpects à tous les anges. 1752.

LETTRE CXXXI.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 22 de mai.

Je vous écris par le jeune *Beauſobre*, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaiſſeaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes œuvres, bonnes ou mauvaiſes, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette lettre où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils jappent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre ſon hiſtorien. Il faut

1752. les laiſſer faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage ſe vengent de leur misère et de leur honte, en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne ſuis point heureux, cela ne les apaiſerait pas encore.

Depuis l'abbé *Desfontaines*, à qui je ſauvai la vie, juſqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures ; ils ont imprimé ma vie ; elle reſſemble aux amours du révérend père de *la Chaiſe*, confeſſeur de *Louis XIV*. Ces beaux libelles ſont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux eſprits du Nord en ornent leurs bibliothéques. La calomnie paſſe les monts et les mers. Le même jéſuite contre lequel les janſéniſtes auront écrit ſur la grâce et ſur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. Qui plume a guerre a. Ce monde eſt un vaſte temple dédié à la Diſcorde.

Notre académie de Berlin eſt une chapelle tout-à-fait ſous la protection de cette divinité. *Maupertuis* vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'eſt pas d'un philoſophe. Il a fait, de ſon autorité privée, déclarer fauſſaire, dans une aſſemblée de l'académie, un de ſes membres nommé *Koënig*, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princeſſe

d'*Orange*, et profeſſeur en droit public à la Haie. Ce *Koënig* eſt un homme de mérite, un brave ſuiſſe, qui eſt très-incapable d'être fauſſaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquiſe *du Châtelet*, qu'il initia aux myſtères de la ſecte leibnitzienne. Il ne ſera pas homme à ſouffrir un pareil affront.

1752.

Je ne ſuis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne ſors point de Potſdam. *Maupertuis* eſt à Berlin malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie que les gens de ſon pays ne haïſſent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me faſſe plus de tort qu'à *Koënig*. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reſte dans ſon cœur, eſt une arme contre laquelle il n'y a ſouvent point de bouclier. D'*Argens* n'avait pas ſi mal fait d'aller au bord de la Méditerranée : je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

1752. LETTRE CXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potſdam, 3 de juin.

MON cher ange, me voilà plus que jamais dans l'hiſtrionage. J'envoie Amélie à Paris, et je reçois la Coquette punie. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je ſens qu'on aime mieux quelquefois ſon petit-fils que ſon propre enfant. Je n'oſe donner de conſeil à ma nièce que je regarde comme ma fille ; je crains de la priver d'un ſuccès, et d'affliger ſa paſſion, ſi je lui conſeille de ne pas donner un ouvrage ſur lequel elle eſt piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'expoſer à une chute ou à une réception froide qui vaut une chute. Je ne ſais point d'ailleurs quel eſt le goût de Paris où tout eſt mode. Je me vois dans la néceſſité de ſuſpendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage ſoutenu, attachant et comique ; mais peut-être auſſi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point paſſer ſes propres idées dans une autre tête. On part d'un principe, l'auteur eſt parti d'un autre auquel il ſe tient. De grands changemens

coûtent beaucoup, de petits servent à peu de chose; ainsi je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la pas donner. Tout ce que je sais, c'est que des pièces, qui ne valent pas une tirade de celle-ci, ont eu de grands succès; et cela même ne prouve rien encore : un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu; mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre. 1752.

Je lui ai adressé, non pas Adélaïde, non pas le duc d'Alençon, mais Amélie; et pourquoi Amélie? pourquoi des maires du palais au lieu de *Charles VII*, et des maures au lieu d'anglais? — *Il costume*, mon cher ange; *il costume lo vuole così*. On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aye donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de *Charles VII* est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira : *incredulus odi*. Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans

1752. le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage ? comme on voudra, comme on pourra, furtout n'en point parler. La grande affaire eft que l'ouvrage foit bon et bien joué ; le refte eft très-indifférent. Mon cher ange, j'irais plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur ; mais à préfent, il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi ; il n'y a que Potfdam ; c'eft le rendez-vous de mes troupes ; c'eft de là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du Siècle, édition que je ne peux abandonner, et qui feule peut faire oublier les trois malheureufes éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là font affez bonnes pour le refte de l'Europe, mais non pour la France. Je me fuis trompé fur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omiffion et de commiffion. Ma nouvelle édition eft ma pénitence ; il faut me la laiffer faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on foit fédentaire. Comment va l'*Iphigénie-Héraclide* ? la *Duménil* eft-elle guérie de fon coup de pincette ? On dit que *Grandval* eft devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la *Duménil* aime paffionnément le vin et *Grandval*. L'un l'enivre, l'autre la bat ; fes paffions font malheureufes.

A propos, faudra-t-il que j'envoye un billet de confeſſion au curé de Saint-Roch? 1752.
Mon cher ange, notre curé de Potſdam, c'eſt le roi; il y a plaiſir à mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi, apprenez à vivre! Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raiſon que dans le Nord?

Tous mes anges, je baiſe le bout de vos ailes.

LETTRE CXXXIII.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, 9 de juin.

Je ſuis fâché que cette plaiſanterie innocente dont j'ai affublé, le plus reſpectueuſement et le plus poliment que j'ai pu, ſon éminence le cardinal *Quirini*, ſoit ſi publique (*); mais il eſt homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Breſcia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de *Fleuri*; elles ſont curieuſes : on y voit le déſeſpoir ſincère de notre premier miniſtre de ce qu'il n'eſt plus dans ſa petite ville de

(*) Voyez l'épître au cardinal *Quirini*, volume d'Epîtres.

1752. Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amèrement; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal *Quirini* l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie; il ressemble en cela à *Cicéron*. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil, qu'il faut avouer que monseigneur est une étoile de la première grandeur.

Cette étoile persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin, sans qu'il en coûte un sou à sa Majesté. Le cardinal a donné à cette église, qui ne s'achève point, de l'argent et des statues. Le comte de *Rothembourg* était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier de son vivant, ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé environ douze mille écus, et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal, pour son payement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint-père le pape. Sa sainteté

eſt un peu gauſſeuſe ; elle a dit : *Le cardinal Quirini quête des louanges ; il a attrapé celles qu'il lui faut.* 1752.

Avez-vous lu le ſixième tome des Mémoires de l'abbé de *Montgon* ? Six tomes de l'hiſtoire d'un abbé ! et nous n'avons qu'un volume de l'hiſtoire d'*Alexandre !* Comme les livres ſe multiplient ! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuſes dans ces mémoires.

Adieu, ma chère plénipotentiaire ; je vous parlerai de nous deux à la première occaſion.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potſdam, 10 de juin.

MON héros, vos bontés m'ont fait éprouver une eſpèce de plaiſir que je n'avais pas goûtée depuis long-temps. En liſant votre belle lettre de trente-deux pages, j'ai cru vous entendre, j'ai cru vous voir ; je me ſuis imaginé être à votre chocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaiſir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclairciſſemens que vous voulez bien me donner ; ce ſont preſque les ſeuls qui me manquaient.

1752. Vous ſavez que j'avais paſſé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de miniſtres ; je doute qu'il y ait à préſent un homme dans l'Europe auſſi bien au fait que moi de l'hiſtoire de la dernière guerre. C'eſt-là qu'il eſt permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une hiſtoire particulière ; mais ces détails demandent un très-grand art. Il eſt difficile de conſerver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleverſent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles ſe ſuccèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un ſiècle ce qui paraiſſait, dans ſon temps, ſi grand, ſi important, ſi unique, fait place à des événemens nouveaux qui occupent les hommes, et qui laiſſent les précédens dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immenſité ; tout devient enfin un point ſur la carte ; et les opérations de la guerre cauſent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude quand la deſtinée d'un Etat dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt ſur cet amas et ſur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages ; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aiſée, c'eſt le plaiſir de parler ſouvent de vous. Mon

monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre que vous ſavez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus reſſemblant, du ſculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de *Noailles* était auſſi complaiſant et auſſi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le Siècle de *Louis XIV* en vaudrait mieux. 1752.

Je ne ſais ſi vous ſavez que ce Siècle était une ſuite d'une hiſtoire générale que j'ai compoſée depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'eſt reſté ; mais une première édition n'eſt qu'un eſſai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choſes utiles et intéreſſantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les hiſtoires immenſes et ennuyeuſes de *Louis XIV*, cependant je ſais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omiſſion et de commiſſion. Pluſieurs perſonnes inſtruites ont bien voulu me communiquer des lumières, j'en profite tous les jours : voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites ſur le champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entraſſent dans Paris. Je ſuis dans la néceſſité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipſick a déjà commencée. Si M. le maréchal de *Noailles*

1752. n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition fera encore imparfaite.

Je n'ofe vous propofer, Monfeigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'inftruire des chofes dont vous pourriez vous fouvenir; vous rendriez fervice à la patrie et à la vérité. Ce motif fera plus puiffant que mes prières. Je ferais fur le champ ufage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à préfent deux exemplaires chargés de corrections à la main; je voudrais que vous euffiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me femble que ce ferait employer dignement une heure du loifir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propofitions; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loifir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce fiècle que j'ai tâché de peindre, c'était un français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureufement la guerre et la paix. Je fuis très perfuadé qu'avec vous la France n'a pas befoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de fe décider à propos, et de faire des manœuvres hardies; talent qui a fait la gloire du prince *Eugène* que vous avez

tant connu ? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix avec plus de hauteur ? quel officier, en France, a plus d'expérience que vous ? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien ? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talens soient sitôt mis en œuvre : l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je sois alors votre historien. Je suis dans un état à ne devoir pas compter sur la vie. Vous serez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des Siècles, et des Histoires de la guerre de 1741, et des Romes sauvées, et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de la Pucelle ; mais c'est que j'ai tout mon temps à moi ; c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire, et auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'ame dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome ; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver.

1752.

1752. Il eſt vrai que mon extrême curioſité, que je n'ai jamais ſatisfaite ſur l'Italie et ma ſanté, me font continuellement penſer à ce voyage, qui ſerait d'ailleurs très-court; mais je vous jure, Monſeigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville ſouterraine. Je me ſuis cru quelquefois ſur le point de mourir; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la conſolation de vous revoir. Il me ſemble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être réſervé à mourir ſi loin de vous. La deſtinée en a ordonné autrement. Nous ſommes des ballons que la main du fort pouſſe aveuglément et d'une manière irréſiſtible. Nous feſons deux ou trois bonds, les uns ſur du marbre, les autres ſur du fumier, et puis nous ſommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La conſolation qui reſterait à un certain âge, ce ſerait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès long-temps ſon cœur. Mais ſais-je ce que je ferai demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il eſt permis d'eſpérer quelque choſe à un homme dont la machine ſe détruit tous les jours, j'eſpère venir vous voir cette année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empreſſemens, et vous faſſe perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de *la Touche ;* je le verrai avec plaiſir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potſdam quand le roi y eſt ; j'aime Potſdam quand il n'y eſt pas. Je trompe mes maladies par un travail aſſidu et agréable. J'ai deux gens de lettres auprès de moi, qui ſont mes lecteurs, mes copiſtes, et qui m'amuſent, entièrement libre auprès d'un roi qui penſe en tout comme moi. *Algarotti* et d'*Argens* viennent me voir tous les jours au château où je ſuis logé ; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

1752.

Pardonnez à mon tendre attachement, ſi je vous rends ce compte exact de ma vie ; elle devait vous être conſacrée ; ſouffrez au moins que je vous en ſoumette le tableau. Mon ame, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'uſage que je fais de mon exiſtence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de *Fronſac*, ni de mademoiſelle de *Richelieu ;* je ſouhaite cependant que vous ſoyez un auſſi heureux père que vous êtes un homme conſidérable par vous-même. Le bonheur domeſtique eſt à la longue le plus ſolide et le plus doux. Adieu, Monſeigneur ; je fais mille vœux pour que vous ſoyez heureux longtemps, et que je puiſſe en être témoin quelques momens.

1752. Si mon camarade *le Bailli*, chargé des affaires depuis la mort du cauſtique et ignorant *Tirconel*, m'avait averti, en me feſant tenir votre paquet, du temps où le courier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros ; mais vous ne le recevriez qu'au bout de ſix ſemaines, parce que ce courier va à Hambourg, et y attend long-temps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaiſir de vous écrire et de vous faire parvenir au plutôt les tendres aſſurances de mon reſpectueux attachement, que de vous envoyer des livres, que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être inceſſamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame, un peu plus belle que ma nièce, a fait une comédie ; je ne crois pas que ce ſoit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, ſi une dame jeune et fraîche ſe contente de jouer ſes pièces en ſociété, pourquoi ma nièce, qui n'eſt ni fraîche ni jeune, veut-elle abſolument ſe commettre avec les comédiens et le parterre, gens très-dangereux ? Un grand ſuccès me ferait aſſurément beaucoup de plaiſir, mais une chute me mettrait au déſeſpoir. J'ai couru cette épineuſe carrière ; je ne la conſeille à perſonne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup

bavardé,

bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuſes de ſa vie, celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir ſon cœur. Adieu, encore une fois, mon héros; adieu, homme reſpectable, qui ſoutenez l'honneur de la patrie. Il me ſemble que je vous ſerais attaché par vanité, ſi je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conſervez-moi des bontés que je préfère à tout. 1752.

LETTRE CXXXV.

AU CARDINAL QUIRINI. (*)

A Potſdam, 4 de juillet.

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ agréer les plus vives actions de grâces pour les nouveaux gages que votre éminence me donne de ſa bienveillance. Je la vois toujours attentive à répandre ſes bienfaits ſur l'Egliſe et ſur les lettres : ſes leçons inſtruiſent le monde autant que ſes exemples l'animent; des religieuſes reçoivent en préſent

(*) Cette lettre eſt traduite de l'italien.

1752. des marquifats, des duchés ; un temple catholique, élevé au milieu de l'erreur ; de l'argent et des ftatues.

Toujours infirme, je ne puis qu'admirer de loin votre éminence, quoique toujours preffé du défir de lui préfenter mes refpects. Je me vois attaché par les chaînes du repos, de la liberté et des plaifirs ; par ces chaînes que les princes font fi rarement porter ; auprès d'un roi très-aimable, quoique hérétique. Je voudrais chanter les louanges de votre éminence, mais lorfqu'on eft livré à la fièvre et à *Galien*, l'on perd le chant, et la voix devient rauque. Je n'en fuis pas moins l'admirateur de votre éminence.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potfdam, 11 de juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très-bien fuppofer un crime à *Mahomet ;* mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finiffe par un miracle du faubourg Saint-Médard. Amélie finit plus heureufement, et quoique cette pièce ne foit pas de la force de Mahomet, elle peut avoir un

beaucoup plus grand ſuccès, parce qu'il n'y eſt queſtion que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faibleſſe a fait la fortune, témoin Inès. Il ne ſuffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il eſt indubitable que *le Kain* doit jouer le duc de *Foix*, et mademoiſelle *Clairon*, *Amélie :* ſans cela point de ſalut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me ſemble qu'on pourrait la donner ſans bruit et ſans ſcandale, pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui eſt plutôt la bonne troupe ; en ne ſonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra ; mais pour l'extrait baptiſtère de *Liſois*, et pour la généalogie d'*Amélie*, je crois qu'on peut très-bien s'en paſſer.

1752.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne ſied guère à un hiſtoriographe de paſſer ſous ſilence ces points d'hiſtoire ; mais je m'imagine que ces détails ne ſerviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui ſont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action ſans y porter une plus grande clarté. *Amélie* eſt une dame du voiſinage, *Liſois* un paladin, le duc de *Foix* de la

1752. race de *Clovis ;* le tout eſt un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des ſentimens vrais ſous des noms feints. C'eſt une pièce de caractères ; c'eſt *Orgon*, c'eſt *Damis* , c'eſt *Iſabelle.* Plus on entrerait dans des détails hiſtoriques, plus on contredirait l'hiſtoire.

Mon cher et reſpectable ami, je ſuis plus inquiet de l'entrepriſe de ma nièce que de notre Amélie. Je ſuis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène ; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public eſt-il las des Amazones et des Cénie ; peut-être ne ſera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne ſe trouve pas dans des circonſtances auſſi favorables que meſdames *du Bocage* et *Graffigny*. Elle a contre elle des cabales, et de plus elle eſt ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réuſſir, il y a d'heureux détails, et, ſi je ne m'aveugle pas, ces ſeuls détails valent mieux que Cénie et les Amazones ; mais ils ne ſuffiſent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame *Denis* que j'étais peu au fait du goût qui règne à préſent, qu'elle devait conſulter ceux qui fréquentent aſſidu-

ment les ſpectacles, que c'était à eux de lui dire ſi la pièce était attachante, ſi les caractères étaient bien décidés et bien ſoutenus, ſi la Coquette était aſſez coquette, ſi elle feſait un rôle principal dans les derniers actes, ſi *Géronte*, *Cléon*, *Dorſan* étaient des perſonnages néceſſaires, ſi chacun avait un but déterminé, ſi la ſuivante n'était pas un caractère équivoque, s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique néceſſaire dans une comédie, et de cette eſpèce d'intérêt néceſſaire dans toute pièce dramatique, ſi la froideur n'était pas à craindre; que je n'étais pas juge, parce que je ſuis partie trop intéreſſée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaiſſance de ce qui eſt à la mode, qu'elle devait conſulter des vrais amis qui oſaſſent dire la vérité. 1752.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé; que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais ſuccès, et enfin dans celle de l'empêcher de ſe ſatisfaire et de donner un ouvrage qui peut réuſſir? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'*Alembert*; c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, mais connaît-il aſſez le théâtre?

Vous voyez ſi je vous ouvre mon cœur. Je ſuis extrêmement content de ma nièce. Elle a

1752. agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je ſouhaite qu'elle réuſſiſſe pour elle comme pour moi ; et, en attendant, je reſte à Potſdam en philoſophe. Je preſſe la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaiſe ſanté, ſans me mêler le moins du monde du métier de courtiſan, n'ayant pas plus de devoirs à remplir que dans la rue Traverſière, et n'ayant, ſi je meurs ici, aucun billet de confeſſion à préſenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres ; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les ſots, les dévots, les auteurs à craindre ; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce miſérable métier, qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange, ſi je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre choſe que donner à ſouper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne ſera pas pour l'évêque de Mirepoix ; mais il faut attendre que l'édition du Siècle ſoit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changemens ; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un

petit monument à sa gloire. J'espère qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis, quand quelque bonne ame aura dit cela, que m'en reviendra-t-il ? Mon cher ange, vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable société, de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables ; les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges.

1752.

D'*Argens* me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille complimens. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

1752. LETTRE CXXXVII.

AU MEME.

Potsdam, 22 de juillet.

MON cher ange, on m'a mandé que vos volontés céleftes étaient que l'on repréfentât inceffamment cette Amélie que vous aimez, et qu'on m'expofât encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté foit faite au parterre comme au ciel. J'ai envoyé fur le champ à M. de *Thibouville*, l'un des juges de votre comité, à qui madame *Denis* a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au refte de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout abforbé dans la profe de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le font de facs. Je ne fais pas encore quel parti prend ma nièce fur fa Coquette; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'euffe la politeffe de lui céder le pas. J'attends demain de fes nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre, donnent l'idée d'une étrange famille. *Dancourt* n'a-t-il pas fait la Famille extravagante? On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureufement

Heureuſement vos prêtres ſont plus fous que nous, et leur folie n'eſt pas ſi agréable; mais vos gredins du Parnaſſe ſont de grands malheureux. On ôte à *Fréron* le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poiſons de la boutique de l'abbé *Desfontaines;* je demande ſa grâce à M. de *Malesherbes;* et le ſcélérat, pour récompenſe, fait contre moi des vers ſcandaleux qui ne valent rien. Mes anges, ſi Amélie réuſſiſſait après le petit ſuccès de Rome ſauvée, moi préſent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraient à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les ſifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obſcur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerais mieux être une lanterne des rues expoſée au vent et à la grêle.

1752.

Pardon, mes anges; mais quelquefois je ſonge à tout ce que j'ai eſſuyé, et je conclus que ſi j'avais un fils qui dût éprouver les mêmes traverſes, je lui tordrais le cou par tendreſſe paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et reſpectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuve d'une confiance ſans bornes; je mérite que vous en ayez en moi. Je ſerais bien affligé ſi la Coquette recevait un affront. Je me conſolerais plus

1752. aiſément de la diſgrâce d'Amélie et du Duc de Foix. Il y a d'autres événemens ſur leſquels il faudrait prendre ſon parti. Voulez-vous voir toute ma ſituation et tous mes ſentimens? j'aime paſſionnement mes amis, je crains Paris, et le repos eſt néceſſaire à ma ſanté et à mon âge. Je voudrais vous embraſſer, et je ſuis retenu par mille chaînes juſqu'au mois d'octobre.

On m'aſſure poſitivement que le Siècle ſera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver; cette idée me conſole. La vie eſt bien courte : tout eſt ou vanité ou peine : l'amitié ſeule remplit le cœur. Mon cher ange, conſervez-moi cette amitié précieuſe qui fait le charme de la vie. Quelque choſe qu'on puiſſe penſer de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient; aimez-moi, et je ſuis heureux. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXXXVIII.

1752.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, le 24 de juillet.

Vous avez la plus grande raiſon, vous et vos amis, de preſſer mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours preſſé par des couriers extraordinaires; et ce qu'on mande par la poſte eſt bientôt ſu. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'abſence, (et il y en a tant d'autres!) il faudrait ne jamais quitter ſa famille et ſes amis. L'établiſſement des poſtes eſt une belle choſe, mais c'eſt pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas ſon compte : il n'eſt plus permis de l'ouvrir dès qu'on eſt éloigné.

La plus grande des conſolations eſt interdite : je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui ſont rares. Voici mon état : *Maupertuis* a fait diſcrétement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais ; il m'accuſe de conſpirer contre une puiſſance dangereuſe qui eſt l'amour propre ; il débite ſourdement que le roi m'ayant envoyé de ſes vers à corriger, j'avais répondu : *Ne ſe laſſera-t-il point de m'envoyer ſon linge*

—— *ſale à blanchir?* Il tient cet étrange diſcours à
1752. l'oreille de dix ou douze perſonnes, en leur recommandant bien à tous le ſecret. Enfin, je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter. Je ne peux m'éclaircir. Ce n'eſt pas là une ſituation bien agréable ; mais ce n'eſt pas tout.

Il arriva ici, ſur la fin de l'année paſſée, un jeune homme, nommé *la Beaumelle*, qui eſt, je crois, de Genève, et qui eſt renvoyé de Copenhague où il était moitié prédicateur, moitié bel eſprit. Il eſt auteur d'un livre intitulé *Mes penſées ;* livre où il dit librement ſon avis ſur toutes les puiſſances de l'Europe. *Maupertuis*, avec ſa bonté ordinaire, et ſans y entendre malice, alla perſuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de ſon livre et de ſa perſonne, et que je l'avais empêché d'entrer au ſervice de ſa Majeſté. Auſſitôt ce *la Beaumelle*, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à ſa fortune, a préparé des notes ſcandaleuſes pour le Siècle de *Louis XIV* qu'il va faire imprimer je ne ſais où. Ceux qui ont vu ces belles notes diſent qu'il y a autant de ſottiſes que de mots.

Quant à la querelle de *Maupertuis* et de *Koënig*, en voici le ſujet :

Ce *Koënig* eſt amoureux d'un problème de

géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année paſſée, le voyage de la Haie à Berlin, uniquement pour aller conférer avec *Maupertuis* ſur une formule d'algèbre, et ſur une loi de la nature dont vous ne vous ſouciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philoſophe du ſiècle paſſé, nommé *Leibnitz*, dont vous ne vous ſouciez pas davantage, et lui fit voir que *Leibnitz* avait parlé de la même loi et combattait ſon ſentiment. *Maupertuis*, qui eſt plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas ſeulement les lettres de *Leibnitz*.

1752.

Le profeſſeur de la Haie lui demanda permiſſion d'expoſer ſon opinion dans les journaux de Leipſick ; et avec cette permiſſion il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de *Maupertuis*, et s'appuya de l'autorité de *Leibnitz*, dont il fit imprimer les fragmens qui avaient rapport à cette diſpute. Voici ce qui eſt étrange :

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipſick, et ces fragmens de *Leibnitz*, alla ſe mettre dans la tête que *Leibnitz* était de ſon opinion, et que *Koënig* avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui *Maupertuis*, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement, il fait aſſembler les académiciens

penſionnaires dont il diſtribue les gages; il
1752. accuſe formellement *Koënig* d'être un fauſſaire, et fait paſſer un jugement contre lui ſans que perſonne opine, et malgré les oppoſitions du ſeul géomètre qui fût à cette aſſemblée.

Il fit encore mieux. Il ne ſe trouva pas au jugement, mais il écrivit une lettre à l'académie pour demander la grâce du coupable qui était à la Haie, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut ſeulement déclaré fauſſaire et fripon géomètre avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement eſt imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré préſident écrit deux lettres à madame la princeſſe d'*Orange*, dont *Koënig* eſt le bibliothécaire, pour la prier de lui impoſer ſilence, et pour ravir à ſon ennemi condamné et flétri la permiſſion de défendre ſon honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma ſolitude. On ne laiſſe pas de voir des choſes nouvelles ſous le ſoleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des ſciences. C'eſt une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embraſſe très-tendrement.

LETTRE CXXXIX.

1752.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Potſdam, ce 25 de juillet.

Je ſuis auſſi charmé de votre lettre, mon cher et illuſtre confrère, que je ſuis affligé de cette édition de Lyon. Je ſouhaitais qu'on imprimât le Siècle de *Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ſes faveurs comme M. le maréchal de *Noailles*. J'ai reçu des inſtructions de toute eſpèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait abſolument montrer au public cette première eſquiſſe faite à Berlin, pour réveiller l'aſſoupiſſement où ſont la plupart de vos ſibarites de Paris ſur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille, méritera l'attention et les ſuffrages des eſprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'hiſtoire de France que quand on n'en eſt plus l'hiſtoriographe ; qu'il faut amaſſer ſes matériaux à Paris, et bâtir l'édifice à Potſdam. J'eſpère en vos bontés quand mon

1752. édition ſera faite. Avec le philoſophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événemens favorables à attendre.

L'édition infidelle de Rome ſauvée me fait encore plus de peine que celle du Siècle faite à Lyon. Je n'ai d'enfans que mes pauvres ouvrages, et je ſuis fâché de les voir mutiler ſi impitoyablement. C'eſt un des malheureux effets de mon abſence, mais cette abſence était indiſpenſable. Le ſort d'un homme de lettres, et le triſte honneur d'être célèbre à Paris, eſt environné de trop de déſagrémens. Trop d'aviliſſement eſt attaché à cet état équivoque, qui n'eſt d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établiſſement, eſt expoſé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été ſi fatigué des déſagrémens qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me ſuis aviſé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me ſuis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté ; le tout avec la ſociété d'un roi qui eſt aſſurément un homme unique dans ſon eſpèce, au-deſſus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont déſolé ſi long-

temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à DIEU. 1752.

J'avoue que le vôtre eſt d'une eſpèce plus flatteuſe. Vous régnez, et je ſuis auprès d'un roi; auſſi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le ſecond. Mais j'ai peur que la jeuneſſe et la ſanté ne ſoient un état infiniment au-deſſus du nôtre. Comment faire? Conſolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de paſſage.

Vous avez tort, mon cher et illuſtre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres: vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence eſt venu. Le ſeizième ſiècle était groſſier, le dernier ſiècle a amené les talens, celui-ci a de l'eſprit. Si par haſard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous ſupplie de faire ſouvenir de moi M. d'*Argenſon*: il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui ſuis attaché. Le miniſtre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en ſouvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je penſe tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je penſe. Si je m'étendais ſur mes ſentimens pour vous, ſur mon eſtime, ſur mon attachement, je ferais plus diffus que tous vos académiciens.

1752. Adieu, Monsieur ; si vous voyez M. le maréchal de *Noailles*, donnez-lui un petit coup d'aiguillon ; le Siècle et moi nous vous serons bien obligés.

LETTRE CXL.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

Potsdam, juillet.

J'AI reçu assez tard, Monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé ? et que si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de cet ouvrage quelque chose qui mettra le nom de *Chimène* aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été ? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal *Ximenès*, ce qu'on fait dans celle de *Vitikind.*

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand-homme. Il faudrait un volume

pour s'entendre de ſi loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réſerve pour le mois d'octobre le plaiſir de vous entretenir ſur ce que vous m'avez confié. 1752.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Pruſſe fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris, mais je ſuis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de reſter auprès de lui juſqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma deſtinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaiſe ſanté, je n'en aurais pas choiſi d'autre.

S'il plaiſait ſeulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Pruſſe, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai ſacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de paſſer par la France; mais ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Il faut qu'un être penſant ait vu Rome et le roi de Pruſſe, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, Monſieur, que je mets au nombre

1752. des chofes qui me font aimer ce monde, les belles chofes que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête repofée. Mille refpects à madame votre mère; comptez fur les fentimens inaltérables de *Voltaire.*

LETTRE CXLI.

A M. LE MARECHAL DE NOAILLES.

A Potfdam, le 28 de juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous me pardonnerez fi je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main; je fuis malade comme vous, et je fouhaite bien fincèrement que votre maladie ait des fuites moins fâcheufes que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaiffance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part: c'eft un préfent que vous faites à la nation, et c'eft en partie la plus belle réponfe qu'on puiffe faire à la voix du préjugé qui s'eft élevé fi long-temps contre *Louis XIV* dans toute l'Europe. J'oferais vous dire que le faible effai que j'ai donné, n'a pas laiffé, tout informe qu'il eft, de détruire,

même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que magnanime et philosophe, avait conçue d'un roi respectable. 1752.

Ce commencement doit vous encourager sans doute, Monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières ; et mon travail, les matériaux que j'ai assemblés depuis si long-temps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la continuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret.

Mon dessein est d'insérer, dans le chapitre de la vie privée de *Louis XIV*, tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumens de sa gloire : il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande ame. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de *Louis XIV* au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et

la ſituation critique où ils étaient l'un et
1752. l'autre.

J'oſe prendre la liberté de vous dire, en me ſoumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'eſt rempli que de conſeils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occaſion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à DIEU *qui vous convienne*, &c.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oſerais pas les lire au roi de Pruſſe, dont je regarde l'eſtime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le ſuffrage le plus précieux et le plus important.

Le conſeil d'aller à la chaſſe, et d'avoir une maiſon de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Je dois ſonger que c'eſt à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'eſprit philoſophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraſte entre le conſeil d'*honorer* DIEU, de ne manquer à aucun de ſes devoirs envers DIEU, d'aimer ſa femme, d'en demander une à DIEU qui convienne, &c., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtreſſes, avait mis le Palatinat en cendres, et déſolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un hiſtorien, 1752.
d'un homme inſtruit de la manière de penſer des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de reſpect pour les unes et de reconnaiſſance pour les autres.

Si vous aviez, Monſeigneur, quelques morceaux détachés dans le goût de celui où *Louis XIV* rend compte du caractère de M. de *Pompone*, rien ne jetterait un jour plus lumineux ſur l'hiſtoire intéreſſante de ce temps-là. Il eſt à croire que ce monarque aura auſſi-bien reconnu l'incapacité de M. de *Chamillard* que les faibleſſes de M. de *Pompone*, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'eſprit. J'ai vu des dépêches de M. de *Chamillard* qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui feraient capables de déshonorer abſolument le miniſtère depuis 1701 juſqu'à 1709. J'ai eu la diſcrétion de n'en faire aucun uſage; plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation, que de dire des vérités déſagréables.

Cicéron a beau enſeigner qu'un hiſtorien doit dire tout ce qui eſt vrai, je ne penſe point ainſi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai, ſans doute; mais je crois qu'on doit ſupprimer beaucoup de détails inutiles et odieux.

1752. J'ai la hardieſſe de combattre les opinions de *Cicéron*, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter dans l'Hiſtoire de la guerre de 1741, ce ſera aſſurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raiſon ſupérieure, de courage d'eſprit, et de politique; et je crois que cela ſeul ſuffirait pour vous faire regarder comme un grand-homme, ſi on ne connaiſſait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que perſonne au monde n'eſt plus attaché à votre gloire que moi : toute mon ambition ſerait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures; et, ſi je pouvais compter ſur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris dans quelques mois. Je ne ſuis allé en Pruſſe que pour y entendre un homme dont la converſation eſt auſſi ſingulière que ſes actions héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme auſſi reſpectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE

LETTRE CXLII.

1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potſdam, 5 d'auguſte.

MON cher ange, voilà donc le pays de Foix et le voiſinage des Pyrénées ſous votre gouvernement. Tirez-vous-en comme vous pourrez, Meſſieurs, puiſque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je reſſemble à ces vieux rois preſque détrônés, qui n'oſent plus paraître à la tête de leurs armées.

J'avais ſeulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général *Thibouville*, comme, par exemple, ces quatre vers-ci que dit *Amélie* au quatrième acte :

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque aſile affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Dans l'horreur des combats, dans la honte des fers,
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop, vos douleurs épuiſent ma conſtance, &c.

1752 Nous avons ôté auſſi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer ſous *Charles VII*, et qui ne laiſſeraient pas d'effaroucher les ſavans ſous *Dagobert* et *Thieri de Chelles.* Il y a, à la place de ces fougaſſes :

Vous ſortez d'un combat, un autre vous appelle ;
Ayez la même audace avec le même zèle ;
Imitez votre maître, &c.

Pour les parens d'*Amélie* et l'extrait baptiſtère de *Liſois*, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît perſonne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la *Moréri.* N'eſt-ce pas aſſez qu'on diſe qu'*Amélie* eſt d'une race qui a rendu des ſervices à l'Etat? Ceci eſt une pièce de caractères, et non une tragédie hiſtorique. Si les caractères ſont bien peints, s'ils ſont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'eſt point du tout décidé que l'auteur de Childeric vienne lire au roi de Pruſſe ſes ouvrages immortels ; mais, en cas qu'il vienne apporter à Potſdam les lauriers dont il eſt couvert et les grâces dont il eſt orné ; et, en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés et des boutiques de libraires ſoit vacante, voici un petit mot pour le chevalier de *Mouhi*, que je vous prie de lui faire

remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne ſois très-empreſſé à lui rendre ſervice. 1752.
Des poſtes de cette importance ſont capables de diviſer une cour; et je me ſuis fait un violent ennemi de ce philoſophe modéré *Maupertuis*, pour une place inutile d'aſſocié à l'académie de Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé *Raynal*. Vous jugez bien que de ſi grands coups de politique ne ſe pardonnent jamais, et que des degoûts ſi horribles laiſſent dans le cœur un poiſon mortel, ſurtout dans un cœur prétendu philoſophe.

Voici un petit mémoire pour M. *Secouſſe*. Je vous prie, vous ou ma nièce ; de lui faire parvenir le plutôt que vous pourrez. Il faut que M. *Secouſſe* me diſe tout ce qu'il ſait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de *Noailles* que je n'eſpérais. M. le maréchal de *Belliſle* me promet auſſi des ſecours, mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler ſans relâche à Leipſick. Je ſuis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers ; on eſt en France de quelque côté que l'on ſe tourne. Vous avez acquis, Meſſieurs, la monarchie univerſelle qu'on reprochait à *Louis XIV*, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des ſifflets univerſels pour vos querelles

1752. ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voisins, que les chefs-d'œuvre du temps de *Louis XIV* ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens ! on vous lit, et on se moque de vous !

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CXLIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, le 19 d'auguste.

L'ABBÉ de *Prades* est enfin arrivé à Potsdam, du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien servi, le marquis d'*Argens* et moi, en préparant les voies. C'est, je crois, la seule fois que j'aye été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant. C'est, je vous jure, le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié : il est gai, il est aimable; il supporte en riant sa mauvaise fortune. Si les *Arius*, les *Jean Hus*, les *Luther* et les *Calvin* avaient été de cette humeur-là, les pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre, se feraient pris par la main et auraient dansé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris ; apparemment qu'on ne le connaiſſait pas. La condamnation de ſa thèſe, et le déchaînement contre lui, ſont au rang des abſurdités ſcolaſtiques. On l'a condamné comme voulant ſoutenir le ſyſtême d'*Hobbes*, et c'eſt préciſément le ſyſtême d'*Hobbes* qu'il réfute en termes exprès. Sa thèſe était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiſte et comme athée. Les conſciences tendres qui l'ont perſécuté ne ſont pas grandes logiciennes ; elles auraient pu conſidérer qu'athée eſt le contraire de déiſte ; mais quand il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de ſi près. 1752.

Il fait une apologie, et veut l'envoyer au pape qui eſt, dit-on, auſſi gai que lui, et qui ſurement ne la lira pas. Je crois qu'il ſera lecteur du roi de Pruſſe, et qu'il ſuccédera, dans ce grave poſte, au grave *la Métrie*. En attendant, je le loge comme je peux.

Il eſt fort triſte qu'on nous ait volé notre Rome ſauvée, et qu'on l'ait ſi horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille, elle ſe mariera ſans vous.

Mille remercîmens, je vous en prie, à

1752. M. de *Chauvelin*, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV;* mais je lui demande très-humblement pardon ſur la dixme royale et chimérique du maréchal de *Vauban;* elle n'eſt bonne que pour les curés dont parle M. de *Chauvelin*. Pourquoi ? c'eſt que monſieur le curé peut faire aiſément ramaſſer par ſa ſervante les dixmes de blé et de pommes qu'on lui doit, et il boit ſon vin tranquillement avec ſa nièce ; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'enſuite il vendît ſon grain et ſon vin. Il ſerait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une meſure, et reſſemblerait au diable de Papefiguère dont on ſe moqua quand il alla vendre ſes feuilles de rave au marché. Propoſez à M. de *Chauvelin* cette petite difficulté.

Adieu ; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

LETTRE CXLIV.

1752.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potſdam, (auguſte.)

Ou je me trompe, mon cher *Iſaac*, ou M. de *Prades*, que je ne veux plus nommer abbé, eſt l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, inſtruit et capable de s'inſtruire en peu de temps, intrépide dans la philoſophie, dans la probité et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été ſi malade que je le ſuis aujourd'hui, ſans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il eſt néceſſaire que je vous parle; votre viſite ne nuira point à vos projets de ce ſoir; je fais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce ſera une bonne fortune dont je ne me vanterai à perſonne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle.

Mille reſpects *alla virtuoſa marcheſa.*

AU MEME.

1752.

En vous remerciant, cher frère ; j'aime votre exactitude, et je vous ſuis ſenſiblement obligé de vos ſecours. Je ne hais point du tout l'écuyer *Coypel*, mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire ſa réputation, et votre livre contribuera à la réputation des bons artiſtes. Au reſte, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau ſur la parole de l'abbé *Dubos*. Il ne s'y connaiſſait point du tout, non plus qu'en muſique et en poëſie ; mais il réfléchiſſait beaucoup ſur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le ſecret de faire un livre très-utile, où il n'y a de mauvais que ce qui eſt uniquement de lui.

Mon cher *Iſaac*, je crois que je prendrai inceſſamment le parti que vous me propoſez. En attendant, j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer ſon prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réuſſit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait ſon métier ; le mien eſt de vous aimer tant que je vivrai.

AU MEME.

1572.

Mon cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne penſez. M. de *Laleu*, voyant que madame d'*Argens* n'eſt pas loin de ſa trentième année, a préſenté un mémoire pour la faire inſérer dans la claſſe de ceux qui ont trente ans paſſés : il l'a obtenu. Mais comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois d'arrérages que vous ſacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires ſpirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaiſanterie innocente ſur *Haller?* en quoi cette plaiſanterie pouvait-elle vous regarder ? était-ce de vous dont on pouvait rire ? peut-il vous entrer dans la tête que j'aye voulu vous déplaire ? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaiſe humeur, et de quel ton vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus ; ſongez que vous me reprochiez à table, avec véhémence, d'aimer ma penſion, dans le temps même que j'offrais de ſacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien ſenti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous

1752. jure que je n'en ai pas été bleſſé ; mais je vous conjure d'être plus juſte, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la conſolation. Au nom de l'amitié, ſoyez moins épineux dans la ſociété : c'eſt la douceur des mœurs, la facilité qui en fait le charme. N'attriſtez plus votre frère : la vie a tant d'amertume qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y verſent du poiſon. L'humeur eſt de tous les poiſons le plus amer. Les fripons ſont emmiellés. Faut-il que les honnêtes gens ſoient difficiles ?

Pardonnez mes plaintes ; elles partent d'un cœur tendre qui eſt à vous.

AU MEME.

TRÈS-CHER et très-révérend père en diable, j'avais autrefois un frère janſéniſte : ſes mœurs féroces me dégoûtèrent du parti ; d'ailleurs, *Tros, Rutuluſve fuat, nullo diſcrimine habebo.* Les janſéniſtes me pardonneront l'imbécille cardinal de *Tournon*, en faveur du déteſtable *le Tellier.*

N'eſt-il pas vrai que les diſputes ſur les rites chinois ſont à faire mettre aux petites-maiſons et les jéſuites et les janſéniſtes ? Cher frère, mon hiſtoire, à commencer au calviniſme, eſt l'hiſtoire des fous.

Bonjour ; je vous ſalue en *Frédéric*, et je me recommande à vos prières. Mes reſpects à la muſe *Marcheſa*. 1752.

AU MEME.

Je ne ſais pourquoi, mon cher Marquis, les éditeurs mettent, parmi les ſatires, ce voyage qui n'eſt qu'un itinéraire du coche. Je ſerais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout eſt précieux des anciens ; on aime à voir juſqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune. *Credat judæus Apella, non ego*. Voilà aſſez notre deviſe.

J'ai toujours penſé comme vous ſur ſaint *Conſtantin* et ſur ſaint *Clovis* : je les ai mis tous deux en enfer dans la Pucelle. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raiſon. Je ſuis fort de votre avis ſur *Zozime ;* mais je ne peux me perſuader que *Procope* ſoit l'auteur des anecdotes. Il me ſemble que les hommes d'Etat ne diſent point de certaines ſottiſes. Je crois que les *Frérons* de ce temps-là ont pris le nom de *Procope*.

Vale, erudite veritatis aſſertor, ſuperſtitionis deſtructor ; vale, et ſcribe.

AU MEME.

1752.

CHER frère, il me ſemble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné ſeulement des preuves de la perſécution que le cardinal de *Richelieu* feſait à la reine ; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle ſon mari, qui la feſait interroger par le chancelier, qui enfin, dans le voyage de Taraſcon, voulut ſe rendre maître de ſa perſonne et de celle de ſes enfans; et que, ſi la reine avait eu un commerce ſecret avec *Mazarin*, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impoſſible pour le dérober à la vue du cardinal de *Richelieu.*

Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi ; je ſuis bien malade.

AU MEME.

VOUS avez raiſon, frère ; l'état de ſavetier n'y fait rien. Je vous remercie ; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article *Rouſſeau*, qui ſert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article *la Motte.*

Je crains bien de ne pas perſuader tout le monde. *Fréron* dira toujours que *la Motte* eſt coupable, et que *Rouſſeau* eſt innocent,

parce que j'ai fait la Henriade ; mais j'eſpère dans les honnêtes gens. 1752.

Ah ! frère, ſi vous vouliez écraſer l'erreur ! Frère, vous êtes bien tiède !

LETTRE CXLV.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

A Potſdam, 29 d'auguſte.

Je vous aurais très-bien reconnu à votre ſtyle, Monſieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaiſir ; vous allez croire que c'eſt du duc de *Foix* que je veux vous parler, point du tout, c'eſt de *Néron*. Je ſuis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez bien être des nôtres, que je ne ſuis ſéduit par un de ces ſuccès paſſagers dont le public ne rend pas plus raiſon que de ſes caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom, montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage. Plus votre génie s'eſt développé, et plus vous vous êtes ſenti en état de bâtir un édifice régulier avec les matériaux que vous avez amaſſés.

Je ſouhaite me trouver à Paris quand vous

1752. gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a besoin que les beaux arts réhabilitent ce que les *billets de confession* et cent autres impertinences de cette nature ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que si l'on siffle la sorbonne, vous rendrez le théâtre français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la Marquise et à vos amis.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, premier de septembre.

MON cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux ; mais j'avais ce reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfans de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de *Mouhi*. Cette réponse, avec un petit billet pour ce *Mouhi*, étaient

dans un paquet adressé à madame *Denis*, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé *Tiroux de Mauregard*, fermier général des postes, ami, je ne sais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cents mille livres de rente, comme son confrère *la Reynière*. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver. 1752.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pélerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de sorbonne qui osent examiner *Buffon* et *Montesquieu*, ni le grand âne de Mirepoix qui prétend juger des livres, ni votre avocat général d'*Ormesson* qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition qu'on veut établir en France, ni vos billets de confession, ne m'empêcheront de venir vous embrasser ; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du Siècle, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. *Secousse* sur ce

1752. Siècle; et j'attends une réponse de M. *Secousse* pour un article important. Il est dur de travailler de si loin, pour sa patrie, à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein ; mais tel est le sort de la vérité ; il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres ; mais la canaille des dévots, celle de la sorbonne, font plus de bruit, et sont plus dangereuses. Le Siècle a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu ; mais quand il sera dans les mains de *Couturier*, de *Tamponet* et du barbier de *Boyer* de Mirepoix, ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, &c. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier, sans doute ; mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter, par des bouches respectables, qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le Siècle de *Louis XIV*, mérite au moins de vivre tranquille, comme *Moncrif* et *Hardion;* à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié,

la perfécution s'adoucit, et le fanatifme fe laffe. 1752.

Ne penfons point encore à Zulime ; il ne faut pas furcharger le public. Le grand défaut de *Zulime* eft qu'elle fait trop tôt fon malheur, et que le fade *Ramire* eft au-deffous de *Bajazet*. Songeons à préfent à donner Rome fauvée avec les changemens. Il faudrait que *Grandval* prît le rôle de *Catilina*, et que *le Kain* jouât *Céfar* ; cela donnerait quelques repréfentations. On aura peut-être befoin de terribles intrigues pour cette nouvelle diftribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de *Richelieu* dans cette grande affaire. Je vous embraffe tendrement, mon très-cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas ; je ne fuis qu'un animal tragique. Mes tendres refpects à tous vos anges.

Adieu, *ô et præfidium et dulce decus meum.*

1752.

LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL. (*)

Potſdam, le 5 de ſeptembre.

Vos bontés conſtantes me ſont bien plus précieuſes, Monſieur, que l'enthouſiaſme paſſager d'un public preſque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout, et n'examine rien, dreſſe des ſtatues et les briſe pour vous en caſſer la tête. C'eſt à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de ſignal que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de *Liſois*, je penſe qu'à la repriſe on pourrait haſarder ce qu'il a été très-prudent de ne pas riſquer aux premières repréſentations.

Ce n'eſt point le héros du Nord qui m'empêche à préſent de venir vous faire ma cour, c'eſt *Louis XIV*. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que ſous mes yeux, m'occupera encore ſix ſemaines pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon abſence tout le parti que je pouvais. Je ſuis aſſez comme qui vous ſavez ; mon royaume n'eſt pas de

(*) Depuis duc de *Praſlin*.

ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé Rome et le Duc de Foix ; la sorbonne eût condamné le Siècle de *Louis XIV;* on m'aurait déféré au procureur général, pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un billet de confession. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces agrémens, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand-homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir, à ceux qui me persécutaient à Paris, de consumer leur mauvaise volonté devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, Monsieur, qui porte un grand nom et qui le soutient; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'enfuye. 1752.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré, que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis

1752. y feraient ma principale confolation. Je me flatte que votre fanté eft rétablie. Pour moi je fuis devenu bien vieux ; mon imagination et moi, nous fommes décrépits. Il n'en eft pas ainfi du fentiment ; celui qui m'attache à vous et à vos amis n'a rien perdu de fa force ; il eft auffi vif qu'inviolable.

J'envoie une nouvelle fournée de Rome fauvée. Je ne fais fi, à la reprife, la gravité romaine plaira à la galanterie parifienne.

Mille tendres refpects.

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potfdam, 8 de feptembre.

MON cher ange, le premier tome du Siècle et le tiers du fecond font déjà faits ; cependant, vous croyez bien que je ferai l'impoffible pour inférer l'article dont vous défirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, facrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous défirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait, ferait la querelle

avec le pape ſur les franchiſes ; on ferait figurer fort bien le grand-turc avec notre ſaint-père, et le roi les braverait tous deux par ſes ambaſſadeurs. Il eſt vrai, malheureuſement, que *Louis XIV* avait tort ſur ces deux points, et qu'il céda à la fin ſur l'un et ſur l'autre. Il n'était pas excuſable de vouloir ſoutenir à main armée, dans Rome, un abus que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner ; il ne l'était pas davantage de vouloir s'oppoſer ſeul à un uſage très-raiſonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambaſſadeur entre chez le grand-turc avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, et où les janiſſaires de la garde n'ont que de longs bâtons, eſt une choſe auſſi déplacée que de dire la meſſe le fuſil ſur l'épaule. 1752.

Cependant, ce fait ſervira au moins à faire voir la hauteur de *Louis XIV*. L'hiſtoire raconte les faibleſſes comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de *Torcy* d'aller faire la révérence au grand-ſeigneur avec une grande brette par-deſſus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de *Tençin*, avec votre permiſſion, n'eſt guère plus raiſonnable que *Louis XIV*, de ſe fâcher qu'on ait dit *le petit concile d'Embrun*. Veut-il qu'un concile

1752. de fept évêques foit œcuménique ? Vous favez que, dans la nouvelle édition, je vous ai facrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous, il eft fort injufte, et il devrait me remercier de n'avoir appelé ce concile que *petit*. Mon cher ange, je vous demande pardon de la liberté grande.

Autre délicateffe miférable de M. d'*Héricourt*. Je ne ferai pas certainement de *Valincourt* un grand-homme; il était exceffivement médiocre; mais j'enjoliverai fon article pour vous plaire.

Mon Dieu, que j'ai eu raifon de me tenir à quatre cents lieues, pendant que le Siècle fait fon premier effet à Paris ! Je n'aurais pas feulement à effuyer les plaintes de trente perfonnes, qui trouvent que je n'ai pas dit affez de bien de leurs arrière-coufins ; mais que ne diraient point et les jéfuites, et les forbonniqueurs, *e tutti quanti?* Je vous ai déjà mandé que mon abfence feule peut leur impofer filence. Ils refpecteront alors la vérité plus forte qu'eux, et craindront que je n'en dife davantage ; mais moi, habitant de Paris, je ferais dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur général et à *Fréron*.

Je vous le dis encore, *regnum meum non eft hinc*. Dieu me préferve d'être à Paris dans le temps que la feconde édition fera

du bruit, on me traiterait comme l'abbé de *Prades ;* mais je connais mon cher pays, 1752. dans deux mois on n'y penſera plus. L'ouvrage ſera approuvé de tous les honnêtes gens, les autres ſe tairont, et alors je viendrai jouir de la plus douce conſolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je ſoupire, mais qu'une néceſſité malheureuſe m'a obligé de différer. Conſervez-moi votre amitié, ſi vous voulez que je revoye Paris. Je vais revoir Amélie, et m'animer à ſuivre vos conſeils et à rendre l'ouvrage meilleur ; mais un bon conſeil ne ſuffit pas, il faut un bon moment de génie, et on eſt un juſte à qui la grâce manque.

Mille tendres reſpects aux anges. Je vous ſupplie de vouloir bien m'écrire, ou me faire écrire par la prochaine poſte, en quelle année eſt mort cet homme, moitié philoſophe et moitié fou, nommé l'abbé de *Saint-Pierre.*

1752.

LETTRE CXLIX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, 9 de ſeptembre.

Je commence, ma chère enfant, à ſentir que j'ai un pied hors du château d'*Alcine.* Je remets entre les mains de M. le duc de *Virtemberg* les fonds que j'avais fait venir à Berlin ; il nous en fera une rente viagère ſur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ſes enfans et ſes petits-enfans.

Cet emploi de mon bien eſt d'autant meilleur que le payement eſt aſſigné ſur les domaines que le duc de *Virtemberg* a en France. Nous avons des ſouverainetés hypothéquées, et nous ne ſerons point payés avec un *car tel eſt notre plaiſir.* Ce qu'il y a de douloureux dans une ſi bonne affaire, c'eſt que je ne pourrai la conſommer que dans quelques mois. Elle eſt sûre ; les paroles ſont données : paroles de prince, il eſt vrai ; mais ils les tiennent dans les petites occaſions ; et puis nous aurons un beau et bon contrat. Les princes ont de l'honneur ; ils ne trompent

que

que les ſouverains quand il s'agit du ſalut du peuple, ou de ces reſpectables et héroïques friponneries d'ambition, devant leſquelles l'honneur n'eſt qu'un conte de vieille. 1752.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'ancien Teſtament, qui auraient fait ſcrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oiſifs le jour du ſabbat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter ſur la ſolidité de cette affaire et ſur mon départ. Je ferai voile de l'île de *Calypſo* ſitôt que ma cargaiſon ſera prête, et je ſerai beaucoup plus aiſe de retrouver ma nièce, que le vieil *Ulyſſe* ne le fut de retrouver ſa vieille femme.

1752.

LETTRE CL.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potſdam, 23 de ſeptembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, Madame, que vous vous ſouvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'eſt pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'eſprit, un ſouper où il ne manquait que vous. Il veut ſe charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une ſociété telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorſque vous l'avez abandonné; mais j'eſpère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ſes charmes, mais Paris a auſſi les ſiens.

Il vous paraît étonnant, peut-être, que je me vante d'être dans la retraite quand je ſuis à la cour d'un grand roi; mais, Madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la meſſe en cérémonie, que de là j'aſſiſte à un dîner, que je faſſe mettre dans les gazettes que j'ai les grandes

entrées, et qu'après dîner je compose des cantiques ou des romances. 1752.

Ma vie n'a pas ce brillant; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison; et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales; mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que *Locke* enseigne et que la sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des billets de confession. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aye trouvé à m'instruire.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade; car n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela

1752. vaut bien les orages ridicules que j'ai eſſuyés à Paris.

M. le préſident *Hénault* m'écrit quelquefois, mais M. le comte d'*Argenſon*, comme de raiſon, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu ſouvenu de moi lorſqu'il eut le miniſtère de Paris, peut-être n'aurais je pas l'eſpèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant, on aime toujours ſa patrie, malgré qu'on en ait ; on parle toujours de l'infidelle avec plaiſir.

Je vous rends un compte exact de mon ame, et vous pouvez me donner un billet de confeſſion quand vous voudrez ; mais il faudra auſſi vous confeſſer à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre ſanté et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choſes de la vie.

Je compte vous envoyer inceſſamment une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus, tout plein de vérités ſingulières.

Je me ſuis un peu donné carrière ſur les articles des écrivains. J'ai uſé de toute la liberté que prenait *Bayle* ; j'ai tâché ſeulement de reſſerrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux ſinguliers de la main de *Louis XIV*. C'était, avec ſes défauts, un grand roi,

et ſon ſiècle eſt un très-grand ſiècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la *Duchappe?* (*) 1752.

Portez-vous bien, Madame, et ſouvenez-vous du plus attaché et du plus ſenſible de vos ſerviteurs.

LETTRE CLI.

AU CARDINAL QUIRINI.

Potſdam, 29 de ſeptembre.

CHÈ dirà l'eminenza voſtra quando ella riceverà queſta piſtola dopo aver letto quella del *Salomone* del Settentrione? Dirà che ſi degna aggradire il tributo d'un paſtore, quando ella a ricevuto l'auro, l'incenzo, e la mirra d'un che vale i tre re dell' epifania.

Ella ſi diletta nell' edificar delle chieſe, ma ſi erige un tempio nella memoria degli uomini; bramo di aggiungere i miei gridi à quelli applauſi che le Breſciane ſtampe fanno riſuonare. Mà la mia voce è rauca e debole, il corpo langue, cosi fà l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di voſtra eminenza, già troppo ſparſe! *Foliis tantùm ne carmina manda.* Mà

(*) Marchande de modes, célèbre alors à Paris.

1752. ſiano tutti i ſuoi ſcritti radunati *ad æternam memoriam.*

Auguro che la ſua eminenza darà ancora *ad multos annos* benedizioni ai ſedeli, ed eſempi al mondo. Io in tanto picciola lucciola m'inchino profondamente alla ſtella di prima grandezza, e ſono per ſempre con ogni maggiore oſſequio e venerazione, &c.

LETTRE CLII.

A MADAME DENIS.

A Potſdam, le premier d'octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public* de *Koënig*. Vous lirez avec plaiſir l'hiſtoire du procédé. Cet ouvrage eſt parfaitement bien fait; l'innocence et la raiſon y ſont victorieuſes. Paris penſera comme l'Allemagne et la Hollande. *Maupertuis* eſt regardé ici comme un tyran abſurde; mais j'ai peur que ſon abominable conduite n'ait des ſuites bien funeſtes.

Il avait agi dans toute cette affaire en homme plus conſommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait ſecrétement irrité le roi de Pruſſe contre *Koënig*, et s'était adroitement ſervi de ſon autorité pour faire chercher les

originaux des lettres de *Leibnitz*, dans un endroit où il ſavait bien qu'ils n'étaient pas ; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philoſophe ? il ne veut pas ſeulement lire la réponſe de *Koënig*. Perſonne ne peut lui ouvrir les yeux qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie eſt entrée dans l'eſprit d'un roi, elle eſt comme la goutte chez un prélat ; elle n'en déloge point.

1752.

Au milieu de ces querelles, *Maupertuis* eſt devenu tout-à-fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ſes accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'exiſtence de DIEU que par une formule d'algèbre ; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant ſon ame ; qu'il faut aller aux terres auſtrales pour y diſſéquer des géans hauts de dix pieds, ſi on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre eſt dans ce goût. Il l'a lu à des berlinoiſes qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne ſais quelle réputation, pour avoir été à

1752. Tornéo enlever deux suédoises. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey passer quelques mois avec ce même *Koënig ;* et il nous persécute aujourd'hui l'un et l'autre avec fureur. C'est bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer, car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de sa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie française, je ne le comparai pas à *Platon*, et le roi de Prusse à *Denys* de Syracuse. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel *Platon !* quelle académie ! quel siècle ! et où suis-je ! Ah ! que M. le duc de *Virtemberg* finisse bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres.

LETTRE CLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 d'octobre.

Mon cher ange, le Siècle (c'est-à-dire la nouvelle édition, la seule qui soit passable) était déjà presque tout imprimé ; il m'est par conséquent impossible de parler cette fois-ci de la petite épée que cacha monsieur votre oncle

oncle ſous ſon cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun ; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil, et je vous prie de l'en faire ſouvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente, et que toutes les diſputes fuſſent aſſoupies en France ; mais il paraît que vous en êtes aſſez loin. Le ſiècle de la philoſophie eſt auſſi le ſiècle du fanatiſme. 1752.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accorder les fous de ſon royaume, qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre qui n'eſt pas l'arbre de vie, qui étend ſes branches de tous côtés, et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des diſputes de l'Egliſe pourront, malgré tous les ménagemens que j'ai gardés, ſe faire une idée juſte de ces querelles ; ils les réduiront à leur juſte valeur, et rougiront que, dans ce ſiècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à Potſdam ne ferait pas inutile à vos politiques, ils y apprendraient à être philoſophes.

Mon cher ange, les beaux arts ſont aſſurément plus agréables que ces matières ; une

1752. tragédie bien jouée eſt plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je ſonge à préſent au Duc de Foix et à Rome ſauvée, c'eſt demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier ; *car ce n'était pas le temps des figues.* Je me ſuis affublé d'occupations ſi différentes, toute idée de poëſie eſt tellement ſortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laiſſer repoſer la terre : l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille ; les ouvrages de génie ſont aux compilations ce que l'amour eſt au mariage : l'Hymen vient quand on l'appelle, et l'Amour vient quand il lui plaît. Je compile à préſent, et le dieu du génie eſt allé au diable.

En vous remerciant de la note ſur l'abbé de *Saint-Pierre;* j'avais deviné juſte qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article aſſez plaiſant. Il y en a un pour *Valincourt*, qui ne ſera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponſe de M. *Secouſſe;* il eſt avec les vieilles et inutiles ordonnances de nos vieux rois ; mais il a, pour raſſembler ces monumens d'inconſtance et de barbarie, ſix mille livres de penſion : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges, ce monde eſt un naufrage ; *ſauve qui peut* eſt la deviſe de chaque individu.

Je me ſuis ſauvé à Potſdam ; mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet juſque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette conſolation. Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai ; j'ai cent ans ; tous mes ſens s'affaibliſſent, et il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne ſuis ſorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en détail. Je vous embraſſe tendrement ; je vous ſouhaite une ſanté conſtante et une vieilleſſe heureuſe. Je me regarderai comme très-malheureux ſi je ne paſſe pas mes derniers jours, ô anges ! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes. 1752.

LETTRE CLIV.

A M. DE LA CONDAMINE, *à Paris.*

Potſdam, 12 d'octobre.

Je vous remercie, mon cher philoſophe errant, devenu ſédentaire, des attentions que vous avez pour *Louis XIV*. On a fait malheureuſement une douzaine d'éditions ſans me conſulter ; et ce n'eſt pas ma faute, ſi les quatre eſclaves qui s'étaient mis ſous la ſtatue de la

1752. place Vendôme, dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vîte, ont fubfifté dans quelques exemplaires. Ce n'eft pas non plus ma faute fi on a imprimé l'*air maître* pour l'*air de maître*. Je me flatte que ces fottifes ne fe trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipfick, et que je crois à préfent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des fecours auxquels je ne m'attendais pas de fi loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités et des vérités bien curieufes. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autres avantages que celui de deux Mémoires écrits de la main de *Louis XIV*, cela fuffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra néceffaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la foire aura toujours la préférence; mais il ne laiffera pas de fe trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chofe du Siècle de *Louis XIV*, les jours où il n'y aura point d'opéra comique. On ne laiffe pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de paffer le vôtre dans des difcuffions défagréables, dont il y a très-peu de juges; et, parmi ces juges-là, la plupart font prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem*

prorsùs substantialem, il faut avoir aisance, santé et repos. Il ne tenait qu'à *Maupertuis* d'avoir tout cela, supposé qu'un homme soit libre ; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'est pas : il a dérangé sa santé par l'usage des liqueurs fortes : il a perdu quelques amis par un amour propre plus fort encore, et qui ne souffre pas que les autres en aient leur dose : il a perdu son repos par la manière trop vive dont il a poursuivi *Koënig* qui, au bout du compte, s'est trouvé avoir raison, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre.

1752.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande ; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même ; mais, encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage ; ce n'est pas sans regret que

1752. je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philoſophe. Je ſuis né ſi ſenſible à l'amitié, que je ſerais encore ami, quand même je ſerais courtiſan.

Vraiment, je ſerais très-obligé à M. *Deslandes*, s'il voulait bien me favoriſer de quelques particularités qui ſerviſſent à caractériſer les beaux temps du gouvernement de *Louis XIV*. Monſieur *Deslandes* eſt citoyen et philoſophe ; il faut abſolument être philoſophe, pour avoir de quoi ſe conſoler de-là qu'on eſt citoyen. Je vous embraſſe, et vous prie de ne point ceſſer de m'aimer malgré *Maupertuis*. (*)

LETTRE CLV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potſdam, le 15 d'octobre.

Voici qui n'a point d'exemple, et qui ne ſera pas imité ; voici qui eſt unique. Le roi de Pruſſe, ſans avoir lu un mot de la réponſe de *Koënig*, ſans écouter, ſans conſulter perſonne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre *Koënig*, contre moi,

(*) *La Condamine* n'en fit rien, et prit le parti de *Maupertuis* qui s'était beaucoup moqué de lui.

contre tous ceux qui ont voulu juſtifier l'innocence de ce profeſſeur ſi cruellement condamné. Il traite tous ſes partiſans d'envieux, de ſots, de mal-honnêtes gens. La voici cette brochure ſingulière, et c'eſt un roi qui l'a faite. 1752.

Les journaliſtes d'Allemagne, qui ne ſe doutaient pas qu'un monarque, qui a gagné des batailles, fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement, comme de l'eſſai d'un écolier qui ne ſait pas un mot de la queſtion. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Pruſſe, une couronne, un ſceptre, au devant du titre. L'aigle, le ſceptre et la couronne ſont bien étonnés de ſe trouver là. Tout le monde hauſſe les épaules, baiſſe les yeux, et n'oſe parler. Si la vérité eſt écartée du trône, c'eſt ſurtout lorſqu'un roi ſe fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes ſont accoutumés à être flattés. *Frédéric* réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour propre. *Maupertuis* n'a pu parvenir à être *Platon*, mais il veut que ſon maître ſoit *Denys* de Syracuſe.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'eſt que le roi n'aime point du tout *Maupertuis*, en faveur duquel il emploie ſon ſceptre et ſa plume. *Platon* a penſé mourir

1752. de douleur de n'avoir point été de certains petits ſoupers où j'étais admis ; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce *Platon* le rendait inſociable.

Il a fait pour lui de la proſe cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'*Arnaud*, pour le plaiſir d'en faire ; mais il y entre un plaiſir bien moins philoſophe, celui de me mortifier : c'eſt être bien auteur !

Mais ce n'eſt encore que la moindre partie de ce qui s'eſt paſſé. Je me trouve malheureuſement auteur auſſi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de ſceptre, mais j'ai une plume ; et j'avais, je ne ſais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu *Platon* en ridicule ſur ſes géans, ſur ſes prédictions, ſur ſes diſſections, ſur ſon impertinente querelle avec *Koënig*. La raillerie eſt innocente ; mais je ne ſavais pas alors que je tirais ſur les plaiſirs du roi. L'aventure eſt malheureuſe. J'ai affaire à l'amour propre et au pouvoir deſpotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de préſumer que mon marché avec M. le duc de *Virtemberg* a déplu. On l'a ſu, et on m'a fait ſentir qu'on le ſavait. Il me ſemble pourtant que *Titus* et *Marc-Aurèle* n'auraient point été fâchés contre *Pline*, ſi *Pline* avait placé une partie de ſon bien ſur la tête de *Plinia* dans le Montbelliard.

Je ſuis actuellement très-affligé et très-malade, et, pour comble, je ſoupe avec le roi. C'eſt le feſtin de *Damoclès*. J'ai beſoin d'être auſſi philoſophe que le vrai *Platon* l'était chez le vrai *Denys*. 1752.

LETTRE CLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris*.

Potſdam, 28 d'octobre.

MON cher ange, vous êtes le dieu des janſéniſtes, vous me donnez des commandemens impoſſibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux juſtes. Je me ſens actuellement privé de la grâce des vers; *ſpiritus ſlat ubi vult*. Je ne ferais rien qui vaille ſi je voulais me forcer.

Tu nihil invitâ dices facieſve Minervâ.

L'eſprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choſes auxquelles il s'applique. J'ai des beſognes ſi différentes de la poëſie, qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute déſaccordée : *valete muſæ et valete curæ*, voilà ma deviſe pour le moment préſent, et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie!

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on

renvoyât à Paris une Rome ſauvée toute changée, et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles pour la quatrième fois ? ce ſerait un moyen sûr d'empêcher la repriſe de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort : j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on peut ; c'eſt un plaiſir que le public ſe donne très-volontiers. Mon cher ange, laiſſons là *Catilina*, *Céſar* et *Cicéron* pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle eſt, peut encore ſouffrir trois ou quatre repréſentations, à la bonne heure ; ſi les amateurs de l'antiquité la liſent ſans dégoût, tant mieux : c'eſt-là mon premier but ; non, ce n'eſt que le ſecond. Mon premier déſir eſt de venir vous embraſſer. Je peux très-bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battemens de mains, de ſifflets et d'épigrammes ; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illuſions : l'amitié ſeule eſt réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, ſi je ſuis en vie, ſera pour le printemps.

1752.

Vous ſavez que, quand vous m'écrivîtes la première fois ſur l'audience et ſur l'épée de feu M. de *Fériol*, le Siècle était déjà preſque

tout imprimé ; il doit être à préſent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir ; tout ce que je peux faire, c'eſt de veiller au petit concile ; j'en parle dans toutes mes lettres à madame *Denis*. Joignez-vous à moi ; faites-l'en ſouvenir. Ce ſera votre faute ſi ce *petit* ſubſiſte dans la nouvelle édition de Paris. Il eſt malheureuſement dans une douzaine d'autres dont la France eſt inondée, et ſurtout dans celle que l'abbé *Pernetti* a fait imprimer à Lyon ſous les yeux du père du concile.

1752.

Adieu, mon cher ange ; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux ; mais laiſſons paſſer l'hiver. Je finis, la poſte va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame *Denis*.

LETTRE CLVII.

AU MEME.

Potſdam, 22 de novembre.

MON cher ange, quoique les vers ne ſoient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire Zulime. Je me ſuis repris de goût pour cette aventurière ; et j'oſe croire que, ſi vous la liſiez telle qu'elle eſt, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous

1752. l'enverrai, mon cher et refpectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu ; mais à préfent ne demandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-deffus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au Duc de Foix. J'ai recommandé feulement un mot d'avis au libraire ; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce fur mon manufcrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telle que celle de Rome fauvée. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureufe, qui n'eft relevée que par le caractère de *Lifois*. Ce Duc de Foix a été très-bien imprimé à Drefde, chez mon libraire ordinaire ; je lui avais envoyé la pièce fur la parole que madame *Denis* m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne fais aucune nouvelle ni du Duc de Foix, ni de Rome fauvée, ni du Siècle de *Louis XIV*.

J'ai vu les Lettres de madame de *Maintenon* ; c'eft l'hiftoire de fa vie, depuis l'âge de quinze ans jufqu'à fa mort. C'eft un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites chofes dans les grands perfonnages. Heureufement ces Lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle ; fi elles m'avaient démenti, mon Siècle était perdu. Comment fe peut-il faire qu'un nommé *la Beaumelle*, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon,

joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheu- 1752.
reusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor ? Il vient aussi d'écrire la vie de madame de *Maintenon*. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de *Caylus* ces Lettres et ces Mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles ?

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Ils sont traduits en français. On dit que dans cette traduction on me reproche de m'être trompé sur madame de *Bolingbroke*, que j'ai mise dans le Siècle au rang des nièces de madame de *Maintenon;* me serais-je trompé ? ne l'était-elle pas par son mari ? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois ? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort, mais ici il me semble que j'ai raison; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embrasser cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter les soirs pour aller entendre à souper le *Salomon* du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château

1752. eſt bien dans mon goût ; mais tout eſt empoiſonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mes tendres reſpects à toute la hiérarchie. Répondez, je vous en prie, à mes queſtions comme à ma tendre amitié.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive déſormais à Berlin, où nous allons dans quelques jours. Je vous ſupplie de l'en avertir.

LETTRE CLVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potſdam, 25 de novembre.

JE fais partir, Monſeigneur, par la voie d'un correſpondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut ſervir quelques heures à votre amuſement. Plût à Dieu qu'il pût un jour ſervir à votre gloire ! mais elle n'en a pas beſoin. J'ai bien plus beſoin, moi, de la conſolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage eſt aſſez mauſſadement copié ; l'écriture pourtant eſt liſible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne ſont pas des maîtres à écrire. Enfin, je mets à vos pieds le ſeul exemplaire qui me reſte.

Si je ſuis aſſez heureux pour être en état de venir paſſer quelque temps auprès de vous, 1752. je vous demanderai ſeulement permiſſion d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui ſeront encore chers quelques années à ceux qui s'y ſont intéreſſés, et qui diſparaîtront enſuite dans le fracas des événemens qui, de dix ans en dix ans, varient la ſcène du monde, et qui arment puiſſamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reſte que les grandes choſes dans la mémoire des hommes; et j'oſerai même vous dire que le règne de *Louis XIV* attirerait peu les regards de la poſtérité, ſans la révolution qui s'eſt faite de ſon temps dans l'eſprit humain. Il a réſulté de ſon amour pour la gloire, de ſes entrepriſes, de ſes grandeurs, et de ſes faibleſſes, et de ſes malheurs, mais ſurtout de cette foule d'hommes éclatans en tout genre, que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on penſait auſſi hautement que vous, ſi bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le ſiècle de *Louis XIV*.

Quel plaiſir je me ferais de raiſonner de tout cela avec vous dans vos momens de loiſir!

1752. Si vous ſaviez que de choſes j'ai à vous dire ! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur ? Je n'ai à préſent qu'un éréſipèle eſcorté d'une humeur ſcorbutique qui me dévore, et de rétréciſſemens dans les nerfs. Cet hiver-ci ſera terrible à paſſer pour moi à Berlin ; il faudrait que je fuſſe à Naples. Nous autres Français nous périſſons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas proſpéré dans les pays froids ; au lieu d'augmenter depuis 1686, elles ont diminué de moitié ; c'eſt le contraire de ce qui eſt arrivé aux peuples du Nord tranſportés en Italie. Il n'y a que d'*Argens* qui eſt gros et gras. *Maupertuis*, à force de boire de l'eau de vie, s'eſt mis à la mort ; mais il en réchappe, parce qu'il eſt né avec un tempérament de tartare. Il n'eſt que fou. Il vient de faire un livre où il propoſe de faire des trous qui aillent juſqu'au centre de la terre, d'aller droit ſous le pôle ; de connaître le ſiége de l'ame en diſſéquant des têtes de géans, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il aſſure qu'il eſt auſſi facile de voir l'avenir que de ſe repréſenter le paſſé, et nous nous attendons que dans quelques jours il débitera des prophéties. J'ai eu bien raiſon de dire, en parlant de *Deſcartes*, que la géométrie laiſſe l'eſprit comme elle le trouve. Il propoſe ſérieuſement de faire vivre les

hommes

hommes huit à neuf cents ans, en les confervant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. Tout eft dans ce goût dans fon livre. *La Métrie*, en comparaifon, a écrit en fage. 1752.

L'abbé de *Prades* eft ici avec une penfion. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'eft, je crois, la feule fois de ma vie que j'aye été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des fecours. Je reconnais bien là votre belle ame. Vous avez eu autant de générofité que la fille aînée des rois et de votre grand oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'eft déshonorée fans retour. Quel fiècle que celui où un théatin imbécille force la forbonne à une démarche fi humiliante ! et où il imagine des billets de confeffion qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, fans la prudence du roi. Que ferait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, fans vous et fans M. le maréchal de *Bellifle* ? Nommez-m'en un troifième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monfeigneur le Maréchal ; ayez l'éclat de tous les âges, foyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous ; mais mon cœur eft à vous pour jamais.

1752.

LETTRE CLIX.

AU MEME.

A Berlin, 16 de décembre.

VOUS avez dû recevoir, Monſeigneur, par M. de *la Reynière*, une très-grande lettre (*) et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte ; mais je vous demande bien ſérieuſement pardon du paquet. Tout eſt trop long et trop détaillé (**) ; c'eſt comme ſi on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La poſtérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands reſſorts. Je ſuis honteux d'avoir barbouillé plus de papier ſur huit ans d'une guerre inutile, que ſur le ſiècle de *Louis XIV*. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres. Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

(*) Celle du 25 de novembre.

(**) C'était les Mémoires ſur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du ſiècle de *Louis XV*.

LETTRE CLX.

1752.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Berlin, 18 de décembre.

VOICI, mon cher et illuftre confrère, une lettre de bonne année. Je ne fuis pas accoutumé à faire de ces complimens-là; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que fon ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle fans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur fur l'hiftoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manufcrit à M. d'*Argenfon*. Je devais faire de cette hiftoire un ouvrage auffi intéreffant que le Siècle de *Louis XIV*. Je ne l'ai point fait; j'ai trop étouffé l'intérêt fous des détails; cela eft ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'eft donc quelque chofe de bien vilain que la guerre, puifque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'*Argenfon*, comme des matériaux qu'il m'avait confiés et

1752. qui lui appartiennent. J'en fais à préfent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en fupplie, Monfieur, que je lui demande très-férieufement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai fa gloire à cœur ; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de *Louis XV* fe faffent lire comme le Siècle de *Louis XIV*; j'ai prefque dit comme votre chronologie ; et je fouhaite qu'après ma mort mon nom puiffe ne pas faire déshonneur à celui de M. d'*Argenfon*, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai befoin à préfent de votre indulgence et de la fienne ; je vous la demande inftamment ; faites-lui parvenir mes remords.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 18 de décembre.

MON cher et refpectable ami, je ne peux pas à préfent plus changer de climat que changer mes vers : un éréfipèle rentré m'enterrerait fur les bords de l'Elbe ou du Vezer, et il ferait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Veftphalie. Votre charmante

lettre du 7 décembre, votre tendre amitié me feront vivre juſqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal ; vos lettres me reſſuſcitent ; mais on dit que mademoiſelle *Gauſſin* tue le duc de *Foix*. Cette *Gauſſin* eſt actuellement un médecin d'eau douce. 1752.

Ce que vous dites de *la Motte* me fait trembler : quoi ! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent ; et parce qu'on a été aſſez ſot pour le croire heureux, on eſt aſſez cruel pour perſécuter ſa mémoire ! Comment ſerai-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui ſuis plus riche que *la Motte*, et qui ai été plus amoureux du roi de Pruſſe que *la Motte* ne croyait l'être de madame la ducheſſe *du Maine* ? Je m'en vais prier M. *Berrier* de permettre qu'on affiche à Paris : *Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'eſt point heureux.*

Si vous avez lu cet article de *la Motte*, liſez donc celui de *Rouſſeau*, et vous y verrez la réponſe à la réflexion que vous faites que les heureux ſont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit ſur *la Motte*, et ſur *Rouſſeau*, et ſur *Fontenelle*, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme *Louis XIV*. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de *Maintenon*, ſi j'avais vu plutot ſes

1752. Lettres. Elle eſt tout ce que vous dites, et toutes les dévotes de cour ſont comme elle. De l'ignorance, de la faibleſſe, de la fauſſeté, de l'ambition, du manége, des meſſes, des ſermons, des galanteries, des cabales; voilà ce qui compoſe une *Eſther;* mais l'*Eſther-Maintenon* écrit bien, et j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère *Ninon*, ſans doute; mais madame de *Maintenon* vaut ſon prix. Je m'étais toujours douté que ce *la Beaumelle* avait volé ces Lettres. Il eſt donc avéré qu'il a fait ce vol chez *Racine*. Ce *la Beaumelle* eſt le plus hardi coquin que j'aye encore vu. Il m'écrivit de Copenhague, de la part du roi de Danemarck, pour une prétendue édition, *ad uſum delphini Danemarki*, des auteurs claſſiques français. Il datait ſa lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave perſonnage, d'autant plus qu'il avait prêché; mais, quinze jours après, mon prédicateur arriva avec un plumet à Potſdam. Il me dit qu'il venait voir *Frédéric* et moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé *Mes Penſées* ou *Le qu'en dira-t on*, dans lequel il me traitait comme un heureux, c'eſt-à-dire fort mal; et il voulait que je le préſentaſſe au roi, lui et ſon livre. De là mon prédicateur alla au b..., fut mis en priſon, et ſe retira enfin dans Francfort, où il fit réimprimer ſes Penſées. Il faut

qu'il croye tous les rois fort heureux ; car, 1752.
dans ce petit livret, il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de prise de corps, lui et ses Pensées ; il se sauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il est vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans son livre M. de *Machault*, *Pollion* ; et M. *Berrier*, *Messala*. Je ne sais si *Pollion* et *Messala* feront sa fortune; mais le vol des Lettres de madame de *Maintenon* pourrait bien le faire mettre au carcan. C'est un rare homme ; il parle comme un sot, mais il écrit quelquefois ferme et serré ; et ce qu'il pille, il l'appelle ses Pensées. Dieu merci, ce vaurien est de Genève et calviniste ; je serais bien fâché qu'il fût français et catholique ; c'est bien assez que *Fréron* soit l'un et l'autre.

Je vous dirai hardiment, mon cher ange, que je ne suis pas étonné du succès du Siècle de *Louis XIV*. Les hommes sont nés curieux. Ce livre intéresse leur curiosité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à choisir un tel sujet. C'était mon devoir en qualité d'historiographe, et vous savez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il est plaisant qu'on m'ait ôté cette place, comme si une clef d'or du roi de Prusse empêchait ma

1752. plume d'être consacrée au roi mon maître. Je suis toujours son gentilhomme ordinaire, pourquoi m'ôter la place d'historiographe ? c'est une contradiction. Tout historien de son pays doit écrire hors de son pays ; ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu, mes chers anges ; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

LETTRE CLXII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 18 de décembre.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de *Virtemberg ;* c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croye à votre ancienne prédiction, que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort ; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service,

je

je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne ſonge qu'à déſerter honnêtement, à prendre ſoin de ma ſanté, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années. 1752.

Je vois bien qu'*on a preſſé l'orange ;* il faut penſer à ſauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon inſtruction, un petit dictionnaire à l'uſage des rois.

Mon ami ſignifie *mon eſclave.*

Mon cher ami veut dire, *vous m'êtes plus qu'indifférent.*

Entendez par *je vous rendrai heureux ; je vous ſouffrirai tant que j'aurai beſoin de vous.*

Soupez avec moi ce ſoir, ſignifie *je me moquerai de vous ce ſoir.*

Le dictionnaire peut être long ; c'eſt un article à mettre dans l'Encyclopédie.

Sérieuſement, cela ſerre le cœur. Tout ce que j'ai vu eſt-il poſſible ? Se plaire à mettre mal enſemble ceux qui vivent enſemble avec lui ! dire à un homme les choſes les plus tendres, et écrire contre lui des brochures ! et quelles brochures ! arracher un homme à ſa patrie par les promeſſes les plus ſacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire ! que de contraſtes ! et c'eſt-là l'homme qui m'écrivait tant de choſes philoſophiques, et que j'ai cru philoſophe ! et je l'ai appelé le *Salomon du Nord* !

1752. Vous vous ſouvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais raſſurée. *Vous êtes philoſophe*, diſait-il, *je le ſuis auſſi.* Ma foi, Sire, nous ne le ſommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je ſerai avec mes pénates et avec vous. L'embarras eſt de ſortir d'ici. Vous ſavez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en conſidération de ma ſanté. Il n'y a pas moyen de dire : Je vais à Plombières au mois de décembre.

Il y a ici une eſpèce de miniſtre du ſaint Evangile, nommé *Pérard*, né comme moi en France : il demandait permiſſion d'aller à Paris pour ſes affaires ; le roi lui fit répondre qu'il connaiſſait mieux ſes affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul beſoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je conſidère un peu en détail tout ce qui ſe paſſe ici, je finis par conclure que cela n'eſt pas vrai, que cela eſt impoſſible, qu'on ſe trompe, que la choſe eſt arrivée à Syracuſe, il y a quelques trois mille ans. Ce qui eſt bien vrai, c'eſt que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma conſolation.

LETTRE CLXIII.

1752.

A M. BAGIEUX.

Berlin, le 19 de décembre.

VOTRE lettre, Monſieur, vos offres touchantes, vos conſeils ſont ſur moi la plus vive impreſſion, et me pénètrent de reconnaiſſance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reſte à peu-près ſix; j'ai apporté deux yeux, j'en ai preſque perdu un; je n'avais point apporté d'éréſipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je conſidère que j'ai vécu près de ſoixante ans, que cela eſt fort honnête, que *Paſcal*, *Alexandre* et *Jéſus-Chriſt* n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'eſt pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans, comme *Fontenelle*. La nature a donné à ce qu'on appelle mon ame, un étui des plus minces et des plus miſérables. Cependant, j'ai enterré preſque tous mes médecins, et juſqu'à *la Métrie*. Il ne me manque plus que d'enterrer *Codénius*,

1752. médecin du roi de Pruſſe ; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi ; du moins, je ne mourrai pas de ſa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand, je les jette au feu, et je n'en ſuis pas plus mal. C'eſt un fort bon homme, il en ſait tout autant que les autres ; et quand il voit que mes dents tombent, et que je ſuis attaqué du ſcorbut, il dit que j'ai une affection ſcorbutique. Il y a ici de grands philoſophes qui prétendent qu'on peut vivre auſſi long-temps que *Mathuſalem*, en ſe bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à ſoie dans ſa coque ; car nous avons à Berlin des vers à ſoie et des beaux eſprits tranſplantés. Je ne ſais pas ſi ces manufactures-là réuſſiront ; tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſuis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me ſuis fait un printemps avec des poêles ; et quand le vrai printemps ſera revenu, je compte bien, ſi je ſuis en vie, vous apporter mon ſquelette. Vous le diſſéquerez ſi vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des ſentimens de reconnaiſſance et d'attachement que vous lui inſpirez. Soyez perſuadé, Monſieur, que, tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.

LETTRE CLXIV.

1753.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 de janvier.

Je vous remercie, Monſieur, des éclairciſſemens que vous avez bien voulu me donner ſur votre Traité de la lumière. Je les reçois avec reconnaiſſance, et j'avoue qu'ils m'étaient néceſſaires pour le bien entendre; car, quoique je me ſois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un ſavant ordinaire; mais notre cher *Clairaut* m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état major auquel le comte de *Saxe* écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohème, où vous conteniez avec moins de ſix cents hommes, par le poſte que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de cœur courtes paroles. Qu'on ſe batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE. Billet auquel vous répondîtes ſi énergiquement. Les ſciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. *Frédéric* fait de bons vers, le

1753. maréchal de *Saxe* des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez comme bien démontrées les assurances des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ses étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-respectueuse, et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait ? il m'a envoyé son grand factotum de *Fédersdoff* qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec *Maupertuis*. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je sais qu'il est difficile de sortir d'ici, mais il y a encore des hippogriffes, pour s'échapper de chez madame *Alcine*. Je veux partir absolument, c'est tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir

fait. J'ai déclaré à *Fédersdoff* que ma ſanté ne me permettait pas plus long-temps un climat ſi dangereux. 1753.

Adieu ; faites du paquet ci-joint l'uſage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre *du Bordier* doit être à préſent chez moi à Paris. Sa deſtinée eſt bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'oſe pas ſe dire malheureux. Cet homme eſt demandé à Berlin ; il y arrive en poſte. Il embarque ſur un vaiſſeau ſa femme, ſon fils unique et ſa fortune. Le vaiſſeau périt à la rade de Hambourg. *Du Bordier* ſe trouve à Berlin ſans reſſource. On ſe ſert de ſes deſſins, on ne l'emploie point, et on le renvoie ſans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourriſſez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de phyſique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des choſes qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de conſtance.

1753.

LETTRE CLXVI.

A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, 28 de janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, Monſieur, pour ne m'en pas rapporter à vous ſur cet étrange procès criminel fait par l'amour propre de *Maupertuis* à la ſincérité de *Koënig*, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que *Koënig* ayant vécu deux ans de ſuite avec moi à Cirey, il eſt mon ami; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raiſon; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Pruſſe me demanda au roi par ſon envoyé, quand j'acceptai ſa croix, ſa clef de chambellan et ſes penſions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme *ſon ami* et comme *ſon maître dans les arts qu'il cultive:* ce ſont ſes propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune *inconſtance à craindre d'un cœur reconnaiſſant;* et il voulut que ma nièce fût la dépoſitaire de cette lettre, qui devait lui ſervir de reproche éternel, s'il démentait ſes ſentimens et ſes promeſſes.

Je n'ai jamais démenti mon attachement

pour lui ; j'avais eu un enthousiasme de seize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûte d'un courtisan ; si l'amour propre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son maître ; si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois ; tout ce que je sais, c'est qu'en me donnant au roi de Prusse, je ne me suis pas donné comme un courtisan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché pour sa gloire qu'il ait pris parti contre *Koënig*, sans être instruit du fond de la dispute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire, contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela, sans avoir lu son appel. Il a été trompé par *Maupertuis*. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi qu'il soit trompé ; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur. 1753.

Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef d'or, ornemens très-peu convenables à un philosophe, et que je ne porte presque jamais. Je

1753. lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le suivre à Potsdam, où il me donne dans sa maison le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa Majesté.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

10 de février.

J'AI été bien malade, mon cher et respectable ami ; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

Tanquam hæc sint nostri medicina doloris,
Vel Deus ille malis hominum mitescere discat.

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il fait à présent mieux que moi la langue française ; il écrit français par un *a ;* il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une philippique sur la querelle de *Maupertuis :* il l'a pris pour

Auguſte, et moi pour *Marc-Antoine. Maupertuis* l'a fait imprimer en allemand et en italien, 1753.
avec les aigles pruſſiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reſte qu'à aller mourir dans cette terre que vous me propoſez, et de vous embraſſer avant ma mort. Voici une eſpèce de teſtament littéraire que je vous envoie. Mille tendres reſpects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon teſtament.

LETTRE CLXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS, *à Potſdam.*

Berlin, 16 de février.

Je me meurs, mon cher Marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faibleſſe. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur eſt inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potſdam, mais je ſuis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon éréſipèle eſt rentré, la dyſſenterie eſt ſurvenue, j'ai ſouvent la fièvre ; il y a quatorze jours que je ſuis dans mon lit. Je ſuis ſeul, ſans aucune conſolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes

1753. à qui je ſers de père. Voilà mon état. Je compte ſur votre amitié qui fait preſque ma ſeule conſolation, et je vous embraſſe tendrement.

AU MEME.

CHER frère, je vous renvoie Locke. *Maupertuis*, dans ſes belles lettres, a beau dire du mal de ce grand-homme, ſon nom ſera auſſi cher à tous les philoſophes que celui de *Maupertuis* excitera de haine. *Koënig* vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il eſt un plagiaire. On a imprimé à Leipſick une hiſtoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-sûr que toute l'Europe littéraire eſt déchaînée contre lui; et qu'excepté *Euler* et *Mérian*, qui ſont malheureuſement parties dans ce procès, tout le reſte des académiciens lève les épaules.

Je ſuis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère *Paul* chez *Antoine*. Ce ſera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette conſolation.

AU MEME.

1753.

Mon cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cu, mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser : mais vous aimez mieux à présent la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

Si benè vales, ego quidem non valeo . . . te amo, tua tueor. Avez-vous reçu votre contrat ? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de *Prades*, et à la religion naturelle : c'est la bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

AU MEME.

Cher frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de *Gassendi* est digne de *Bayle*. Je ne savais pas que *Gassendi* eût été le précurseur de *Locke*, dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser.

1753. Il y a dans de vieux magaſins, où perſonne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut ſe ſervir pour percer les ſots.

Belzébuth vous ait en ſa ſainte garde, mon cher Marquis; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui ſouffre plus que jamais.

AU MEME.

FRÈRE *Paul*, je vous attendais, je comptais ſouper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, ſavez-vous bien que je viens de me coucher : mais puiſque mon frère eſt toujours viſité de DIEU, et affligé en ſon corps terreſtre, je vais me lever, et mon ame va tâcher de conſoler la ſienne. J'offre pour vous mes ferventes prières, et je vous donne le baiſer de paix. Dans un quart d'heure je paſſerai de ma cellule dans votre hermitage.

Frère *Voltaire*.

LETTRE CLXIX.

1753.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

Mon cher ange, j'ai été très-malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en ſanté ; étonné de travailler dans l'état où je ſuis, étonné d'exiſter encore, et me ſoutenant par l'amitié, c'eſt-à-dire par vous et par madame *Denis*. Je ſuis ici le meunier de *la Fontaine*. On m'écrit de tous côtés : partez,

Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Mais partir quand on eſt depuis un mois dans ſon lit, et qu'on n'a point de congé ; ſe faire tranſporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'eſt pas tout-à-fait auſſi aiſé qu'on le penſe. Les autres me diſent : Allez-vous-en à Potſdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement ; allez ſouper avec lui : cela m'eſt encore plus difficile. S'il s'agiſſait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repouſſer les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un

1753. autre ; mais c'eſt un rôle que je déteſte, et je n'ai rien à demander à aucun roi. *Maupertuis*, que vous avez ſi bien défini, eſt un homme que l'excès d'amour propre a rendu très-fou dans ſes écrits, et très-méchant dans ſa conduite ; mais je ne me ſoucie point du tout d'aller dénoncer ſa méchanceté au roi de Pruſſe. J'ai plus à reprocher au roi qu'à *Maupertuis ;* car j'étais venu pour ſa Majeſté, et non pour ce préſident de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour *Maupertuis ;* elle m'avait fait des ſermens d'amitié à toute épreuve, et *Maupertuis* ne m'avait rien promis ; il a fait ſon métier de perfide en intéreſſant ſourdement l'amour propre du roi contre moi. *Maupertuis* ſavait mieux qu'un autre à quel excès ſe porte l'orgueil littéraire. Il a ſu prendre le roi par ſon faible. La calomnie eſt entrée très-aiſément dans un cœur né jaloux et ſoupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de *Richelieu* ait porté autant d'envie à *Corneille* que le roi de Pruſſe m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ſes ouvrages de proſe et de vers en état de paraître, a été un ſervice dangereux qui déplaiſait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effuſion de cœur. Enfin, ſon orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuſe brochure contre

moi,

moi, en faveur de *Maupertuis* qu'il n'aime point du tout. Il a ſenti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de juſtice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ſes ſujets, tout pruſſiens qu'ils ſont, qui ne le déſapprouve; mais vous jugez bien que perſonne ne le lui dit. Il faut qu'il ſe diſe tout à lui-même; et ce qu'il ſe dit en ſecret, c'eſt que j'ai la volonté et le droit de laiſſer à la poſtérité ſa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reſte de ma carrière, entre les bras de l'amitié et loin des griffes des rois qui font des vers et de la proſe. Je lui ai mandé tout ce que j'ai ſur le cœur; je l'ai éclairci; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une ſeconde fois mon congé. Nous verrons s'il refuſera à un moribond la permiſſion d'aller prendre les eaux.

1753.

Tout le monde me dit qu'il me la refuſera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'Anti-Machiavel un chapitre ſur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à *Buſiris*.

1753. Quoi qu'on me dise, je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame *Denis* que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

LETTRE CLXX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 15 de mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction ne sera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie ; ce n'est pas cela qu'il me faut : c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières : je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui est bien horriblement vandale, et bien peu *Salomon :* c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse ? il faut bien aller à Potsdam ; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas le tête à tête d'un

homme qui l'a enſeigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière réſolution. 1753.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne ſoit pas de notre ſiècle, les taureaux de *Phalaris*, et les lits de fer de *Buſiris* ne ſont plus en uſage; et *Salomon minor* ne voudra être ni *Buſiris* ni *Phalaris*. J'ai ce pays-ci en horreur: mon paquet eſt tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg; il ne reſte guère que ma perſonne.

Tout ceci eſt unique aſſurément. Voici les deux *Lettres au Public*: le roi a écrit et imprimé ces brochures; et tout Berlin dit que c'eſt pour faire voir qu'il peut très-bien écrire ſans mon petit ſecours. Il le peut, ſans doute; il a beaucoup d'eſprit. Je l'ai mis en état de ſe paſſer de moi, et le marquis d'*Argens* lui ſuffit. Mais un roi devrait chercher d'autres ſujets pour exercer ſon génie.

Perſonne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maiſon des rois auteurs! Mais qu'il faſſe des brochures tant qu'il voudra, et qu'il ne perſécute point un homme qui lui a fait tant de ſacrifices.

J'ai le cœur ſerré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu; j'ai tant de choſes à vous dire que je ne dis rien.

1753.

LETTRE CLXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potsdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaisir de vous faire lire les deux plus jolies plaisanteries qu'on ait faites depuis long-temps. Vous avez été ambassadeur, monseigneur le Maréchal, et vous serez plus à portée que personne de goûter le sel de ces ouvrages; cela est d'ailleurs absolument dans votre goût. Il me semble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade*, ou l'abbé de *Chaulieu*, ou *Perigni*, ou vous; il me semble que je lis le docteur *Swift* ou milord *Chesterfield*, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on résiste aux charmes d'un homme qui fait, en se jouant, de si jolies bagatelles, et dont la conversation est entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne sentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, songez que ces chefs-d'œuvre de grâces sont d'un homme qui serait dispensé par sa place de ces agréables amusemens, et qui cependant daigne y descendre. J'étais encore à Berlin quand il fesait à Potsdam ce que je vous

envoie; je demandais obſtinément mon congé; 1753.
je remettais à ſes pieds tout ce qu'il m'a donné, mais les grâces de ma maîtreſſe (*) ont enfin rappelé ſon amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours; et, ſi je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un ſeul jour: mais l'état cruel de ma ſanté ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de revenir auprès d'elle dès que je ſerais guéri; je lui ai dit: Ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros ſoufflet; mais je reviendrai baiſer votre main charmante. J'ai repris ſon portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques jours. Vous ſentez que je ſuis pénétré de douleur de quitter une perſonne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait ſur vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je? il n'y a que la vie douce et retirée de Potſdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris? En vérité, l'eſprit et les agrémens ne

(*) C'eſt ainſi que M. de *Voltaire* nommait le roi de Pruſſe.

1753. ſont qu'à Potſdam et dans votre appartement de Verſailles. Cependant, ſi je retrouve à Plombières un peu de ſanté, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques ſemaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je ſois à Potſdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promeſſe. Ainſi, en cas que je ſois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous ſupplie de me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*. Montrez-lui les deux *Lettres au public* (*). Je connais ſon goût; elle en ſera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix ſur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troiſième, je vous l'enverrai par la première poſte.

Adieu, Monſeigneur; vous connaiſſez mes tendres et reſpectueux ſentimens. Adieu, généreux *Alcibiade*. Vous liſez dans mon cœur; il eſt à vous.

(*) Cette lettre a été envoyée par la poſte, et le roi de Pruſſe, tout philoſophe qu'il était, avait la petiteſſe de conſerver dans ſes Etats l'uſage infame d'ouvrir les lettres.

LETTRE CLXXII.

1753.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

FRERE, je prends congé de vous ; je m'en ſépare avec regret. Votre frère vous conjure, en partant, de repouſſer les aſſauts du démon qui voudrait faire, pendant mon abſence, ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu enſemble : il n'a pu ſemer la zizanie. J'eſpère qu'avec la grâce du Seigneur, frère *Gaillard* ne la laiſſera pas approcher de ſon champ. Je me recommande à vos prières et aux ſiennes. Elevez vos cœurs à DIEU, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux diſcours des hommes ; vivez recueillis, et aimez toujours votre frère.

LETTRE CLXXIII.

A M. ROQUES.

Leipſick, avril.

JE ſuis tombé malade à Leipſick, Monſieur, et je ne ſais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 de mars. Elle m'étonnerait, ſi à mon âge quelque choſe pouvait m'étonner.

1753. Comment a-t-on pu imaginer, Monſieur, que j'aye pris des lettres de *la Beaumelle* pour des lettres de *Maupertuis ?* Non, Monſieur, chacun a ſes lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille diſſéquer des géans aux antipodes, et *la Beaumelle* a les ſiennes qui ſont l'antipode du bon ſens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choſes qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accuſé juſte, ſi on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de *Maupertuis*, qui alla trouver *la Beaumelle* à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui ſe ſervit de lui, comme un homme profondément artificieux et méchant peut ſe ſervir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le ſavez ; il lui dit que j'avais accuſé l'auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du roi, dans un ſouper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à ſa Majeſté du *Qu'en dira-t-on ;* que ce fut monſieur le marquis d'*Argens*. J'en atteſte encore le témoignage de d'*Argens* et du roi lui-même. C'eſt cette calomnie d'après *Maupertuis*, qui a fait compoſer les trois volumes d'injures de *la Beaumelle*. Il devrait ſentir à quel point on a méchamment abuſé de ſa crédulité ; il devrait ſentir qu'il eſt le

Raton

Raton dont *Bertrand* s'eſt ſervi pour tirer les marrons du feu ; il devrait s'apercevoir que *Maupertuis* , le perſécuteur de *Koënig* et le mien , s'eſt moqué de lui ; il devrait ſavoir que *Maupertuis* , pour récompenſe , le traite avec le dernier mépris ; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injuſtice. 1753.

Non, Monſieur , il ne s'eſt jamais agi des quatre lettres de *la Beaumelle* , que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis ;* il s'agit de la lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a ſix mois , lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres , lettre par laquelle *la Beaumelle* avouait que *Maupertuis* l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Pruſſe , et cela me ſuffit. Ma deſtinée n'a rien de commun avec toutes ces tracaſſeries, ni avec le Siècle de *Louis XIV ;* je ſais ſupporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un ſupplément au Siècle de *Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé ſans en avoir la moindre connaiſſance. Je pourrai, comme M. *Koënig*, en appeler au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reſte quelque amitié pour *la Beaumelle* , cette amitié même doit lui faire ſentir tous ſes torts. Il doit être honteux d'avoir été

1753. l'inſtrument de la méchanceté de *Maupertuis*, inſtrument dont on ſe ſert un moment, et qu'on jette enſuite avec dédain.

Voilà, Monſieur, tout ce que le triſte état où je ſuis de toutes façons, me permet à préſent de vous répondre. Je vous embraſſe ſans cérémonie.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

MON CHER REVEREND DIABLE ET BON DIABLE,

J'AI reçu avec une ſyndérèſe cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapſus*, et les damnés rigoriſtes pourraient bien me refuſer place dans nos enfers; mais je compte ſur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en ſerait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'impoſez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais ſachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'*Iſaac Onitz*,

et que ce ſera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais inceſſamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conſeillé de me faire enduire de poix réſine (*), ſelon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aiſément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combuſtibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique, comme diſent les gens du monde. Pour moi j'ai fait un feu d'enfer, et je me ſuis toujours tenu auprès ſans ſortir de mon caveau. 1753.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; ſongez que je ſuis un juſte à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géans de la terre auſtrale, à une ville latine, au grand ſecret de connaître la nature de l'ame avec une doſe d'opium. Que ſa ſainte volonté ſoit faite ſur la terre comme en enfer! Je vous ſouhaite, mon cher frère, toutes les proſpérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles au mois de juin, d'une triple camiſole et d'un manteau. Jouez de la baſſe de viole, et ſi vous avez

(*) Alluſion aux lettres de *Maupertuis*. Voyez la Diatribe d'*Akakia*, volume de Facéties.]

1753. quelques ordres à donner à votre frère, envoyez-les à la même adresse.

A propos, je me meurs positivement. Bonsoir, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Francfort sur le Mein, au lion d'or, 4 de juin.

QUAND vous saurez, mon cher ange, toutes les persécutions cruelles que *Maupertuis* m'a attirées, vous ne serez pas surpris que j'aye été si long-temps sans vous écrire; quand vous saurez que j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai compté venir bientôt vous embrasser, vous me pardonnerez encore davantage; et quand vous saurez le reste, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adresse ma lettre à Paris, sachant bien qu'un conseiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conseillers ordinaires, et est trop sage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et respectable ami, et le pigeon a eu l'aile cassée avant de revenir au colombier. Je suis d'ailleurs forcé de rester encore quelque temps à Francfort, où je suis tombé malade. J'ai appris, en passant par Cassel, que *Maupertuis* y avait séjourné

quatre jours ſous le nom de *Morel*, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de *la Beaumelle*, ſous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, ſous le nom de *la Beaumelle*, dans le temps que ce *la Beaumelle* était à la baſtille dès le mois d'avril. C'eſt bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de *Saxe-Gotha*, lorſque j'étais chez ce prince. C'eſt encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de *Saxe-Gotha* et toute ſa maiſon avaient pour moi.

1753.

Voilà une étrange conduite pour un préſident d'académie. Il eſt néceſſaire pour ma juſtification qu'on en ſoit inſtruit. Ce ſont-là de ſes artifices, et c'eſt ainſi à peu-près qu'il en uſait avec d'autres perſonnes, lorſqu'il mettait le trouble dans l'académie des ſciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuſe; nous verrons ſi l'autre ſera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous ſavez que la Diſcorde habitait dans l'Olympe. On ne ſait où ſe fourrer. Il fallait reſter avec vous. Ne me grondez pas, je ſuis très-bien puni, et je le ſuis ſurtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me

1753. condamnez. Madame *Denis* eſt à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je ſuis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je reſterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à DIEU.

Adieu, mon cher ange; je baiſe, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendreſſe et componction. Il eſt très-cruellement probable que je pourrai reſter ici aſſez de temps pour y recevoir la conſolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embraſſer.

LETTRE CLXXVI.

A M. KOENIG.

Francfort, juin.

VOTRE martyr eſt arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait enviſager de fort près le pays où l'on ſaura les principes des choſes, et ce que c'eſt que cette force motrice ſur laquelle on raiſonne tant ici-bas, mais dont je ſuis preſque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, déſabuſé des idées fauſſes que vos adverſaires avaient données ſur la

vîteſſe vraie et ſur la *vîteſſe propre.* Il eſt plus difficile de ſe détromper des illuſions de ce monde, et des ſentimens qui nous y attachent juſqu'au dernier moment. J'en éprouve d'aſſez douloureux pour avoir pris votre parti; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours abſurde de faire dépendre l'exiſtence de DIEU d'*a* plus *b* diviſé par *z*. 1753.

Où en ſerait le genre-humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'aſtronomie pour connaître l'Etre ſuprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifeſte à tous, et les preuves les plus communes ſont les meilleures, par la raiſon qu'elles ſont communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

DIEU a mis à notre portée tout ce qui eſt néceſſaire pour nos moindres beſoins : la certitude de ſon exiſtence eſt notre beſoin le plus grand. Il nous a donné aſſez de ſecours pour le remplir; mais comme il n'eſt point du tout néceſſaire que nous ſachions ce que c'eſt que la force, et ſi elle eſt une propriété eſſentielle ou non à la matière, nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes ſe dérobent à nos recherches, parce que tous les ſecrets du Créateur ne ſont pas faits pour nous.

1753. On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de forces et la plus grande économie poſſible; mais que répondraient les partiſans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une ſeule livre; que le cœur en exerce une immenſe pour exprimer une goutte de ſang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui ſouvent ne font pas naître un ſeul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profuſion que d'économie dans la nature.

Quant à votre diſpute particulière avec votre adverſaire, il me ſemble de plus en plus que la raiſon et la juſtice ſont de votre côté. Vous ſavez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule que votre perſécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a cauſé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une ſi légère cauſe.

C'eſt-là encore une des profuſions de la nature. Elle prodigue les maux : ils germent en foule de la plus petite ſemence. 1753.

Je peux vous aſſurer que votre perſécuteur et le mien n'a pas, en cette occaſion, obéi à ſa loi de l'*épargne* ; il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'eſt trouvé auprès de *Jupiter*. Quelle étrange misère, d'avoir paſſé de *Jupiter* à *la Beaumelle !* Peut-il ſe diſculper de la cruauté qu'il eut de ſuſciter contre moi un pareil homme ? peut-il empêcher qu'on ne ſache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de *la Beaumelle*, revu et corrigé par lui ? ne ſait-on pas dans quelle ville il reſta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, ſous le nom de *Morel*, pour faire imprimer ce libelle ? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima ſous le titre de Francfort ? Quel emploi pour un préſident d'académie ! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à ſon alteſſe ſéréniſſime monſeigneur le duc de *Saxe-Gotha*, croyant par là m'arracher les bontés, la protection et les ſoins dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. *La Beaumelle* était à la baſtille, dès le 22 avril, pour avoir inſulté des citoyens et des ſouverains dans deux mauvais livres ; il ne pouvait par con-

1753. ſéquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce Mémoire ridicule, imprimé ſous ſon nom.

Voilà un de ces argumens, Monſieur, dont on ne peut ſe tirer. Il eſt, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres ſont dans le genre des *démonſtrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, eſt bien vrai ; les artifices ſont, pour les gens de lettres, la plus mauvaiſe des armes ; l'on ſe croit un politique, et on n'eſt que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raiſon, dire la vérité et s'immoler ; mais faire condamner ſon ami comme fauſſaire, et ſe parer de la modération de ne point aſſiſter au jugement ; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre ; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuſer ceux mêmes qu'on opprime : c'eſt la honte éternelle de l'eſprit humain.

Les belles-lettres ſont d'ordinaire un champ de diſputes ; elles ſont, dans cette occaſion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaiſanterie gaie et innocente ſur les diſſections de géans, et ſur la manière d'exalter ſon ame pour lire dans l'avenir ;

Ludus enim trepidum genuit certamen et iram,
Ira, truces inimicitias et funebre bellum.

Je ne dispute point quand il s'agit de poësie et d'éloquence, c'est une affaire de goût; chacun a le sien : je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort, quand je l'ennuie. 1753.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles.

Par exemple, Monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illustre que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit, par des preuves incontestables, que non-seulement cela est très-faux, mais que j'ai fait précisément le contraire.

Lorsqu'on ose insérer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je suis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un seul libraire qui puisse dire que je lui aye jamais vendu le moindre manuscrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre

1753. du roi de France, ne ſuis-je pas encore forcé de dire que, ſans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place que ſa majeſté le roi mon maître m'a conſervée ?

Lorſqu'on m'attaque ſur ma naiſſance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je ſuis né égal à ceux qui ont la même place que moi; et que ſi j'ai parlé ſur cet article avec la modeſtie convenable, c'eſt parce que cette même place a été occupée autrefois par les *Montmorenci* et par les *Châtillon ?*

Lorſqu'on imprime qu'un ſouverain m'a dit: *Je vous conſerve votre penſion, et je vous défends de paraître devant moi;* je réponds que celui qui a avancé cette ſottiſe, en a menti impudemment.

Lorſqu'on voit, dans les feuilles périodiques, que c'eſt moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade ſous le nom de M. *Marmontel*, n'eſt-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'eſt pas vrai; que M. *Marmontel* a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'eſt M. l'abbé *Langlet Dufrenoy* qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez *Gandouin ?*

Lorſqu'on imprime que je ſuis l'auteur de je ne ſais quel livre intitulé : Des beautés de

la langue françaiſe, je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant ſur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus ſont courir ſous mon nom qui eſt trop connu. 1753.

Lorſqu'on imprime une prétendue Lettre de feu milord *Tirconel*, je ſuis obligé de donner un démenti formel au calomniateur ; et puiſqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je ſuis prêt de lui faire l'aumône pour le reſte de ſa vie, en cas qu'il puiſſe prouver un ſeul des faits qu'il avance.

Lorſqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur reſpectable à qui je ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que juſqu'ici on n'a calomnié que pour le paſſé, et jamais pour l'avenir; que c'eſt trop *exalter ſon ame*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oſerait écrire contre l'homme vénérable dont il eſt queſtion.

Lorſqu'on imprime que je me ſuis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un ſouverain, je réponds qu'il eſt faux que je m'en ſois vanté ; qu'il eſt faux que cette édition exiſte ; et qu'il eſt faux que cette préface, qui exiſte réellement, ait été citée mal à propos : elle

1753. a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. *Marmontel ;* elle avait été compofée pour être mife à la tête de ce poëme que cet illuftre fouverain dont il eft parlé, voulait faire graver : c'était un double honneur qu'il fefait à cet ouvrage.

Lorfqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de *la Motte*, je réponds que je ne vole de vers à perfonne ; que je n'en ai que trop fait ; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainfi que de l'argent, fans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, Monfieur, comment je ferai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me font inconnus, et dont les autres me font redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'eft pas la leur, et à me perfécuter fur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre caufe, comme je défends la mienne. Il y a des occafions où l'on doit dire avec *Cicéron :*

Seipfum deferere turpiffimum eft.

Il faut, en mourant, laiffer des marques d'amitié à fes amis, le repentir à fes ennemis, et fa réputation entre les mains du public. Adieu.

LETTRE CLXXVII.

1753.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

MON cher ange, j'ai eſpéré de jour en jour de venir vous embraſſer. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame *Denis* ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les poſtes. Il eût fallu faire des volumes pour vous inſtruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une nuits. Mon cher ange, j'ai eu tant de choſes à vous dire que je ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé Zulime. Jugez ſi je vous aime; non que je croye que Zulime vaille Catilina, mais vous aimez cette femme; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaiſir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une perſonne jeune et belle, qui ne s'enivre pas.

J'eſpère vous embraſſer bientôt. A mon départ de Syracuſe, j'ai paſſé par d'autres cours de la Gréce, et je finirai par philoſopher avec vous à Athènes.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur ſera à jamais à vous.

1753.

LETTRE CLXXVIII.

AU MEME.

Juin.

MA nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo; pardonnez, mon cher ange; vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en lisant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de *Maupertuis*. Est-ce là sa *moindre action?*

Il n'est pas moins surprenant que, pour se faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela est singulier. *Maupertuis* est un plaisant philosophe.

Mon cher ange, il faut savoir souffrir; l'homme est né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure soit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La poste presse. Et le pauvre petit abbé,

où

où diable fait-il pénitence de ſa paſſion effrénée pour le bien public ? Portez-vous bien. 1753.

A Francfort ſur le Mein, ſous l'enveloppe de M. *James de la Cour ;* ou ſi vous voulez, à moi chétif, au lion d'or.

LETTRE CLXXIX.

A MADAME DENIS.

A Mayence, 9 de juillet.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faibleſſe, juſqu'à ce qu'elles ſe fermaſſent pour jamais. Hier le ſecrétaire du comte de *Stadion* me trouva fondant en larmes ; je pleurais votre départ et votre ſéjour ; l'atrocité de ce que vous avez ſouffert perdait de ſon horreur quand vous étiez avec moi ; votre patience et votre courage m'en donnaient ; mais, après votre départ, je n'ai plus été ſoutenu.

Je crois que c'eſt un rêve ; je crois que tout cela s'eſt paſſé du temps de *Denys* de Syracuſe : je me demande s'il eſt bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un paſſe-port du roi ſon maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des ſoldats, conduite en priſon

1753. ſans aucune forme de procès, ſans femme de chambre, ſans domeſtique, ayant à ſa porte quatre ſoldats la baïonnette au bout du fuſil, et contrainte de ſouffrir qu'un commis de *Freitag*, un ſcélérat de la plus vile eſpèce, paſsât ſeul la nuit dans ſa chambre. Quand on arrêta la *Brinvilliers*, le bourreau ne fut jamais ſeul avec elle : il n'y a point d'exemple d'une indécence ſi barbare. Et quel était votre crime? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il eſt bien triſte, ſans doute, pour le roi de Pruſſe, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commiſe en ſon nom, par un homme qui ſe dit ſon miniſtre. Paſſe encore pour moi : il m'avait fait arrêter pour ravoir ſon livre imprimé de poëſies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit; il me l'avait laiſſé comme le gage de ſes bontés, et comme la récompenſe de mes ſoins : il a voulu reprendre ce bienfait; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire empriſonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu ſe ſouvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ſes bontés ſéduiſantes; qu'il m'avait, dans ma vieilleſſe, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de ſuite à perfectionner ſes talens,

que je l'ai bien ſervi et ne lui ai manqué en rien ; qu'enfin, il eſt bien au-deſſous de ſon rang et de ſa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompenſe, en me feſant demander ſes poëſies par des ſoldats. 1753.

J'eſpère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume ſur la fin de ma vie. Il a pris conſeil de ſa colère, il le prendra de ſa raiſon et de ſa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en ſon nom ? Milord *Maréchal* ſera, ſans doute, chargé de vous faire oublier, s'il eſt poſſible, les horreurs où un *Freitag* vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous ; il y en a une de madame de *Fontaine*, qui n'eſt pas conſolante. On prétend toujours que j'ai été pruſſien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthouſiaſme aux avances ſingulières que le roi de Pruſſe m'a faites pendant quinze années de ſuite, on a grande raiſon ; mais ſi on entend que j'ai été ſon ſujet, et que j'ai ceſſé un moment d'être français, on ſe trompe. Le roi de Pruſſe ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais propoſé. Il ne m'a donné la clef de

chambellan que comme une marque de bonté,
1753. que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remiſes à ſes pieds. Cela n'exigeait ni ſerment, ni fonctions, ni naturaliſation. On n'eſt point ſujet d'un roi pour porter ſon ordre. M. d'*Ecouville*, qui eſt en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Pruſſe, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injuſtice à ne pas me regarder comme français, pendant que j'ai toujours conſervé ma maiſon à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre ſérieuſement que l'auteur du Siècle de *Louis XIV* n'eſt pas français ? oſerait-on dire cela devant les ſtatues de *Louis XIV* et de *Henri IV;* j'ajouterai même de *Louis XV*, parce que je ſuis le ſeul académicien qui fit ſon panégyrique quand il nous donna la paix ; et lui-même a ce panégyrique traduit en ſix langues ?

Il ſe peut faire que ſa majeſté pruſſienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi, mais tout cédera à ſa juſtice et à ſa grandeur d'ame. Il ſera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laiſſe finir mes jours dans ma patrie ; il ſe ſouviendra qu'il a été mon diſciple, et que je n'emporte

rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il ſe contentera de cette ſupériorité, et ne voudra pas ſe ſervir de celle que lui donne ſa place, pour accabler un étranger, qui l'a enſeigné quelquefois, qui l'a chéri et reſpecté toujours. Je ne ſaurais lui imputer les lettres qui courent contre moi ſous ſon nom : il eſt trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ſes lettres ; il ſait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienſéances ; il eſt né ſurtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi *Henri IV;* il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, et l'humanité l'inſpira toute ſa vie. 1753.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour ſa fille. Je ſerai un peu conſolé ſi vous arrivez en bonne ſanté. Mes complimens à votre frère et à votre ſœur. Adieu; puiſſé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois !

1753.

Réponſe de madame Denis à M. de Voltaire.

A Paris, le 26 d'auguſte.

J'AI à peine la force de vous écrire, mon cher oncle : je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation univerſelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guériſſent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Pruſſe vous ferait mourir, ne retombe que ſur moi. J'ai été ſaignée quatre fois en huit jours. La plupart des miniſtres étrangers ont envoyé ſavoir de mes nouvelles : on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

Il n'y a perſonne en France, je dis perſonne ſans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence, mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impreſſions plus grandes que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s'eſt tué de déſavouer à Verſailles, et dans toutes les maiſons, tout ce qui s'eſt paſſé à Francfort. Il a aſſuré, de la part de ſon maître, qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le ſieur *Federsdoff* m'écrit de Potſdam, le 12 de ce mois : *Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire comme un père, toujours prêt à lui ſervir. Tout ce qui vous eſt arrivé à Francfort a été fait par ordre du roi. Finalement, je ſouhaite*

que vous jouissiez toujours d'une prospérité sans pareille, étant avec respect, &c. 1753.

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez, d'opposer de la philosophie à des choses si peu philosophes. Le public juge les hommes sans considérer leur état, et vous gagnez votre cause à ce tribunal. Nous fesons très-bien tous deux de nous taire, le public parle assez.

Tout ce que j'ai souffert augmente encore ma tendresse pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières, si je pouvais sortir de mon lit, &c. &c.

LETTRE CLXXX.

A M. ROQUES.

Juillet.

MONSIEUR,

Je comptais, en passant à Francfort, vous présenter moi-même le Supplément au Siècle de *Louis XIV* (2), que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge

(2) Ce Supplément, divisé en trois parties, est la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*. Il est précédé d'une lettre à M. *Roques*. Voyez Mélanges historiques, tome I, page 131.

1753. par votre eſprit et par votre probité; et vous êtes devenu un témoin néceſſaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le paſſage de *la Beaumelle* à Berlin a cauſé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Pruſſe, dont je vous envoie copie pour vous ſeul. (*)

Vous ſavez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop inſtruit des cruels procédés de M. de *Maupertuis* envers moi. Je ſavais que madame la comteſſe de *Bentink* avait obligé deux fois *la Beaumelle* de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de ſouverains et ſa majeſté pruſſienne ſont encore plus outragés que moi. Je ſavais que *la Beaumelle*, au ſortir de chez *Maupertuis*, avait deux fois recommencé; mais je ne puis citer le témoignage de madame la comteſſe de *Bentink*, ni celui des autres perſonnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuſe avec laquelle *Maupertuis* m'a pourſuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de *la Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguiſer et obſcurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un déſaveu; mais ce déſaveu ne

(*) Voyez la correſp. du roi, année 1753.

porte

porte que ſur des choſes étrangères à ſon procédé. 1753.

Je n'ai jamais accuſé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre lettres ſcandaleuſes dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du Siècle de *Louis XIV*. Je me ſuis plaint ſeulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réuſſi. Je ne me ſuis défendu qu'en diſant la vérité ; c'eſt une arme qui triomphe de tout à la longue. C'eſt au nom de cette vérité toujours reſpectable et ſouvent perſécutée que je vous écris. Je ſuis très-malade, et j'eſpérerai juſqu'au dernier moment que le roi de Pruſſe ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette conſolation, qui ſera probablement la ſeule que j'aurai. Je ſuis, &c.

AU MEME.

Juillet.

Je ſuis fâché à préſent, Monſieur, d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la ſévérité qu'il méritait. On dit qu'il eſt à la baſtille ; le voilà malheureux, et ce n'eſt pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il ſerait enfermé dans le temps même que ma réponſe paraiſſait. Il eſt vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une ſi furieuſe démence

1753. contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard ; et je fais, de fcience certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui ; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préfervatif contre fa fcandaleufe édition du Siècle de *Louis XIV*, qui n'eft que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abyme. Je vous répète encore, Monfieur, ce que j'ai mandé au roi de Pruffe ; c'eft que fi les chofes dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai fues par tant d'autres, ne font pas vraies ; fi *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi ; fi *Maupertuis* peut fe laver des manœuvres criminelles dont la lettre de *la Beaumelle* le charge, je fuis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis :* mais auffi, Monfieur, fi vous ne m'avez pas trompé, fi tous les autres témoins font unanimes ; s'il eft vrai que *Maupertuis*, parmi les inftrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*, et de l'exciter contre

moi, il eſt évident que le roi de Pruſſe me doit rendre juſtice. 1753.

Je ne demande rien, ſinon que ce prince connaiſſe qu'après lui avoir été paſſionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieilleſſe, ayant tout ſacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'impoſait. Je n'ai d'autre reſſource que dans les remords de ſon ame royale, que j'ai crue toujours philoſophe et juſte. Ma ſituation eſt très-funeſte; et quand la maladie ſe joint à l'infortune, c'eſt le comble de la misère humaine. Je me conſole par le travail et par les belles-lettres, et ſurtout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque ſituation cruelle que nous nous trouvions, que ſommes-nous pour oſer murmurer?

Au reſte, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde ſache, et je peux vous aſſurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un ſentiment que j'euſſe voulu cacher. Je ſuis, Monſieur, &c.

1753. LETTRE CLXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, 19 d'auguſte.

MON cher ange, j'ignore ſi madame *Denis* vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attriſté et très-malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant par-tout où je trouvais bon gîte, et ſurtout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être raſſaſié d'électeurs, mais celui-là eſt très-conſolant.

Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, par ordre du roi; mais, par les ordonnances de *Gervaſi*, qui eſt meilleur médecin que les plus grands rois, je reſte quelque temps à Strasbourg. Je viſe à l'hydropiſie. Je n'en avais pas l'air; mais vous ſavez qu'il n'y a rien de plus ſec qu'un hydropique. *Gervaſi* a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime*, à qui vos bontés ont ſauvé autrefois quelque bien. C'eſt une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le préteur ſon père, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez ſauvé. J'ai cherché dans ſes traits quelque reſſemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéreſſe pas moins à ſon triſte ſort.

1753.

L'abbé *Daidi*, qui a paſſé ici avec M. le cardinal de *Soubiſe*, m'eſt venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne ſera pas à Pontoiſe. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquens voyages, et que, ſi vous vous exilez par reſpect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la conſolation de vous embraſſer de mes mains potelées. Je crois que ſi vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me ſuis mis, tout mourant que je ſuis, à deſſiner le plan d'une pièce nouvelle toute pleine d'amour. J'en ſuis honteux; c'eſt la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne ferai pas

1753. tenté d'y travailler ; mais ſi je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment ſe porte madame d'*Argental* ? comment vont vos amis, vos plaiſirs, votre Pontoiſe ? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales ? n'avez-vous pas été bien ébaubi ? L'aventure eſt unique. Jamais pariſienne n'avait été encore miſe en priſon chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* d'un roi des Boruſſes. Certes, le cas eſt rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philoſophe que jamais. Si je vous diſais que je le ſuis, me croiriez-vous ? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha juſqu'à Strasbourg, de princes en yangois, et de palais en priſon et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement.

LETTRE CLXXXII.

1753.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, 22 d'auguste.

La destinée, Madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage, à la porte de Strasbourg. Je suis dans une petite maisonnette, appartenante à madame *Léon*, condamné par M. *Gervasi* aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la consolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comtesse de *Rosen*; mon premier soin est de vous y adresser les vœux qu'un ancien ami fait du fond de son cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les sincères témoignages de ma sensibilité pour tout ce qui vous touche; je suis un de vos plus anciens serviteurs, et je ne suis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'est qu'un jour; le soir devrait du moins être sans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux

1753. de finir au milieu des tempêtes une ſi courte et ſi malheureuſe carrière. Ce ſerait pour moi, Madame, une ſatisfaction bien conſolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il eſt des amis), et de vous renouveler tous les ſentimens qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une ſi longue ſéparation. Que de choſes nous avons vues, Madame, et que de choſes nous aurions à nous dire! nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philoſophie adoucirait les maux préſens.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. *Deſalleurs* qui ait eu un bon lot, parce qu'il eſt chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, Madame; recevez avec vos premières bontés les aſſurances du reſpectueux et tendre attachement de votre ancien courtiſan, qui déſire paſſionnément l'honneur et la conſolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, ſans cérémonie.

LETTRE CLXXXIII.

1753.

A LA MEME.

2 de feptembre.

J'AI lu, Madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'eft par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait oppofer à des raifons fi fortes. Je fuis encore un peu enthoufiafte, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la perfécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des fentimens qui m'attachent à vous depuis fi long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raifonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir perfonne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monfieur fon fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je fais, c'eft que feu M. de *Klinglin* a rendu, pendant trente ans, Strasbourg refpectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaiffance. On dit que l'affaire eft jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt.

1753. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés.

Madame de *Gayot* est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez la santé ; je n'en ai point du tout, mais je porte par-tout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous, Madame, que cette destinée qui nous ballotte, m'a fait presque alsacien ? Je me suis trouvé, sans le savoir, possesseur d'un bien sur des terres auprès de Colmar, et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes du duc de *Virtemberg ;* mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage, si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes ; mais si vous revenez dans votre solitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, Madame ; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même le plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repasser sur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde ? Si vous êtes en commerce de lettre avec M. *Desalleurs*, je vous prie, Madame, de le faire souvenir de moi. Je lui crois à présent une vraie face à turban.

Pour moi, je ſuis plus maigre que jamais; je ſuis une ombre, mais une ombre très-ſenſible, très-touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, Madame; je vous ſouhaite un ſoir ſerein ſur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous ſuis dévoué avec le plus tendre reſpect. 1753.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, 7 de ſeptembre.

MAIS vraiment, Monſeigneur, cela eſt aſſez extraordinaire. Quoi, pour l'œuvre de *poëshies!* Les vers ſont donc une belle choſe! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils ſont bons. Mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire dans cette galère? Les gens qui diſent que tout cela s'eſt paſſé de nos jours ont grand tort; l'aventure eſt du temps de *Denys* de Syracuſe. Je ſuis au déſeſpoir de ne vous point faire ma cour. Le temps ſe paſſe, et je ne me conſolerais pas d'être mort ſans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville ſouterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et

1753. ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier? Un beau ſoleil et vous, vous êtes mes dieux. Il ſerait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les ſentimens de la plus tendre reconnaiſſance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des paſſions malheureuſes, et la jouiſſance de l'objet aimé m'eſt interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puiſſe *bacciar vi la mano* quand vous irez à Montpellier, ce ferait pour moi l'heure du berger. *E per che no? Un gran' re m'a bacciato la mano, à me, ſi, la brutta mano per incitar mi à rimanere nel ſuo palazzo d'Alcina. Ed io baccierò la voſtra bella mano con un più grande e ſaporito piacere. Ah, ſignore amabile, ſignore corteſe e bravo, la vita ſi perde ſi conſuma e la ſperanza ancora ſi diſtrugge.*

Eſt-ce que vous feriez aſſez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, Monſeigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illuſtres catins à qui vous avez fait paſſer de joyeux momens, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première converſation

que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous ferait affez amufante. Non, ce ferait la feconde; car, à force de plaifir, je ne faurais ce que je dirais dans la première. 1753.

A propos, je fuis bien malade; daignez vous en fouvenir. Il n'y a que mes ennemis qui difent que je me porte. *In tanto con ogni offequio, &c.*

LETTRE CLXXXV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

14 de feptembre.

Je vous demande pardon, Madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui eft dans le cœur n'eft pas toujours au bout de la plume, furtout quand on écrit vîte et qu'on eft malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était, à Lunéville, poffeffeur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée; mais il lui refte une mère dont il fait la confolation, et qui doit faire la fienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez donc, Madame, que je

1753. ſuis prophète de mon métier, et que je ne ſuis pas prophète de malheur; non-ſeulement j'avais lu le mémoire de M. de *Klinglin*, mais encore un autre qui eſt très-ſecret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'eſpère encore que M. de *Klinglin* viendra exercer ici ſa préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y oppoſent vivement. C'était une choſe trop abſurde qu'un homme perdît ſa place pour avoir été déclaré innocent. Je ſuis bien aiſe que vous admettiez une divinité ; c'eſt ce que je tâchais de perſuader à un roi qui n'y croit pas, et qui ſe conduit en conſéquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne ſais pas quand j'irai dans le voiſinage de ces vignes ſur leſquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de *Virtemberg*. Il y a des gens qui veulent me perſuader que ce ſera la vigne de *Naboth*, et que mon hypothèque eſt *le beau billet qu'a la Châtre ;* mais je n'en crois rien. Le duc de *Virtemberg* eſt un honnête homme, Dieu merci ; il n'eſt pas roi, et je penſe qu'il croit en DIEU, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiſer la mule du pape. Vous me donnez par le nez de l'*hiſtoriographe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Pruſſe me prit à force, et je ſuis demeuré entre deux rois le cu à terre. Deux rois ſont de très-mauvaiſes ſelles.

Il eſt vrai qu'on m'a laiſſé ma place de gentil-homme ordinaire de la chambre ; j'aimerais mieux la vôtre mille fois. 1753.

Ayez donc la bonté de m'inſtruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me ſouvient que M. de *Richelieu* eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la veſſie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en eſpère autant pour monſieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, Madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers, point du tout ; je ſuis à la campagne, vis-à-vis votre maiſon, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes auxquels on m'a condamné. Je vis tout ſeul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de *Coigny*, dont je ne ſais ſi je ferai uſage ; tout ce que je ſais bien ſurement, c'eſt que je meurs d'envie de vous voir, de cauſer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes reſpectueux et tendres ſentimens.

1753.

LETTRE CLXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 d'octobre.

MON cher ange, ſi madame la maréchale du *Duras*, qui a l'air ſi réſolue, avait fait comme madame de *Montaigu* et comme la feue reine d'Angleterre ; ſi elle avait donné bravement la petite vérole à ſes enfans, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la ducheſſe d'*Aumont*. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait ſauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des perſonnes conſidérables enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, diſent : Mais vraiment, il faudrait eſſayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne penſe plus ni à ceux qui ſont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année paſſée, l'évêque de Vorceſter prêcha dans Londres devant le parlement en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle ſauvait la vie tous les ans à deux mille perſonnes dans cette capitale. Voilà des ſermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite vérole ; il s'abaiſſe juſqu'à la calomnie. Un ſourdaud, qui eſt la trompette de *Maupertuis*, répand ſes horreurs. Où ſe ſauver ? Vous me direz que c'eſt au château de M. de *Sainte-Palaye ;* mais le père *Goulu* perſécutait *Balzac* juſque ſur les bords de la Charente. 1753.

I nunc, et verſus tecum meditare canoros.

Mais, mon cher ange, ſi vous me promettez, vous et madame d'*Argental*, d'aller dans ce château, je ſigne le marché aveuglément. J'ai un bien aſſez conſidérable en Alſace, et je voulais bâtir ſur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de *Virtemberg*. Toutes mes idées s'évanouiſſent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'oſe vous prier de préſenter mes reſpects et ma ſenſibilité à M. le duc d'*Aumont*. Qui aurait dit que *Fontenelle* enterrerait madame d'*Aumont ?* mais cent ans et trente ſont la même choſe pour la faux de la mort. Tout eſt un point, et tout eſt un ſonge. Le ſonge de ma vie a été un cauchemar aſſez perpétuel ; il ſera bien doux s'il peut finir en vous voyant ; ce ſera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

1753. On m'a envoyé *la Querelle;* il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très-aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

LETTRE CLXXXVII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 ou 6 d'octobre.

Je suis pénétré de regrets, Madame; vous et madame de *Brumat* vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs, de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade que je n'ai pu aller rendre moi même votre lettre à monsieur le premier président. Que dites-vous de lui, Madame? il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé; il m'a amené son fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme son cadet. Je passe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y

a pas moyen d'écrire ſur ce vilain papier. Cela vous épargne une longue lettre. On dit que le miniſtère n'eſt pas diſpoſé à rendre à M. *Klinglin* la juſtice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triſte nouvelle. On dit que monſieur votre fils revient : quand pourrai-je être aſſez heureux pour voir le fils et la mère ? il me ſemble que je voudrais paſſer le reſte de mes jours avec vous dans la retraite. La deſtinée m'y aurait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, Madame ; je ſuis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre reſpect.

1753.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Au pied d'une montagne, le 10 d'octobre.

MON cher ange, il me ſemble que je ſuis bien coupable ; je ne vous écris point et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas aſſez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des ſiècles paſſés, à moins que je ne trouve quelque princeſſe miſe en priſon pour avoir été ſecourir un oncle malade. Cette

1753. aventure me tient plus au cœur que toutes celles de *Denys* et d'*Hiéron*.

Il me femble qu'il faut avoir fon ame bien à fon aife pour faire une tragédie ; qu'il faut avoir un fujet dont on foit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour, qui aiment véritablement les arts. Un petit article encore, c'eft qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'eft de foutenir tout doucement mon état et ma mauvaife fanté. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me femble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment fans fe plaindre à perfonne, fans demander grâce à perfonne, cacher fes douleurs à tout le monde, les répandre dans le fein d'un ami comme vous ; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas furtout le courage de faire une tragédie pour le préfent. Vous m'en aimerez moins ; mais fongez que votre amitié, qui a un empire fi doux, n'eft pas faite pour commander l'impoffible. Je ne fais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de fortir de cette vie !

J'ai la mine de paffer l'hiver dans une folitude des montagnes des Vofges. Si vous aviez quelque chofe à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. *Schœpfling le jeune*, à

Colmar, ſans mettre mon nom, ſans autre adreſſe, et la lettre me ſerait rendue avec la plus grande fidélité. Vous paſſerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoiſe; mais il y aura des Voſges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de *Voyer*, feſant ſon entrée en fils d'un ſecrétaire d'Etat; vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout; je ne ſais même ſi je parlerais à ſon père. Ce n'eſt pas trop la peine d'importuner ſon prochain de ſes afflictions, ſurtout quand ce prochain eſt miniſtre ou fils de miniſtre. 1753.

J'ai vu quelquefois, dans ma ſolitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime;* ſa naiſſance eſt un roman, ſa vie eſt obſcure et triſte, l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage; c'eſt ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau ſujet bien tendre dans ma chartreuſe! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une ſouris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfans. Il me ſemble que ce que vous ſavez m'a manqué.

Ce qui ne me manquera jamais, c'eſt ma

1753. tendre amitié pour vous. Cette idée ſeule me conſole. Je me flatte que madame d'*Argental* et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu, mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été ſi long-temps ſans vous écrire : il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés ſcène par ſcène; rien ne m'a paru aſſez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

LETTRE CLXXXIX.

A MADAME
LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

COMMENT, Madame, eſt-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîmens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand châtelet de Paris? Tout ceci eſt le combat des rats et des grenouilles. On ſonge à Paris à de miſérables billets de confeſſion, et on ne ſonge ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiſelles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voiſins les Anglais ſe garantir au moins de la

petite : vous n'entendrez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie : l'infertion les fauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de *Beaufremont* eft le feul qui ait fait inoculer un de fes enfans, et on s'eft moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui eft au-deffus des forces de la nation, eft ridicule. Je retournerai bientôt de ma folitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, fur lefquelles j'avais quelque deffein de bâtir une jolie maifon. Il s'y trouve quelque difficulté; le duc de *Virtemberg* a un procès pour cette vénérable mafure au confeil privé, et je n'irai pas bâtir un hofpice qui aurait un procès pour fondement. Mais, Madame, on m'a dit un mot du beau château de feu monfieur votre frère. N'eft ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur? il eft, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs? Mais perfonne ne l'habite; et fi la maifon et le fief ne font pas compris dans le fief invendable; fi on peut louer le château, avec les meubles qui y font, en attendant que la famille s'arrange, ne ferait-ce pas l'avantage de la famille? Je le louerai fi on veut; je ferai un bail; je payerai un an d'avance pour faire plaifir à la famille; et pour pot de vin je vous ferai un

1753.

1753. petit quatrain pour votre tableau ; mais à qui faut-il s'adreſſer, et comment faire ? ma propoſition n'eſt-elle pas indiſcrète ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà preſſenti ſur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, Madame, avec votre charmante amie ? vous ſentez bien que la maiſon ſerait à vous, et que je n'y ſerais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez ; ſi on veut vendre à vie, ſi on veut louer, ſi on veut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire alſacien pour vous, la fin de ma vie en ſera plus douce. Je n'ai vu qu'en paſſant l'abbé de Munſter, il eſt occupé à Colmar; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il eſt poli, il a de l'eſprit, il eſt riche, il ne lui manque rien. Les proceſſions de Rouen n'ont pas le ſens commun; ce n'eſt plus le temps des proceſſions de la ligue ; de petites cabales ont ſuccédé aux guerres civiles ; il faut payer ſon vingtième, ſe chauffer et ſe taire, *le reſte viendra*. Mille tendres reſpects, &c.

LETTRE

LETTRE CXC.

1753.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

MON ancien ami, madame *Denis* m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes et les obſtacles qu'elles trouvent. Vous ſentez à quel point je dois être reconnaiſſant et affligé. Je comptais venir oublier *Denys* de Syracuſe dans la retraite de *Platon ;* la deſtinée s'eſt acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût qui ſe rouille, et mon peu de génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de triſtes que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe ſablonneux où le diable m'avait tranſporté.

Mais tout cela n'eſt qu'un agréable ſonge. Il faut ſe ſoumettre à ſon deſtin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me perſécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaiſir de la converſation, quand ils ont de l'eſprit; préciſément comme je vois les théologiens, ſans croire ni aux uns ni aux autres.

1753. On dit, mon ancien ami, que votre campagne eſt charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me conſole pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des billets de confeſſion y ſera aſſoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année.

Je ne ſais ce qu'eſt devenu *Formont;* tout ſe diſperſe dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres penſans étaient libres, ils ſe raſſembleraient; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher et ancien ami. *Durum, ſed levius fit patientiâ;* je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ.*

LETTRE CXCI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de novembre.

On m'avait dit, Madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à préſent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce ſéjour, quoiqu'il ſoit en plein nord. Il y a bientôt

trois mois que je ne ſuis ſorti de ma chambre.
J'en ſortirais aſſurément ſi j'étais dans votre 1753.
voiſinage; je préférerais ſurtout cette petite maiſon de campagne, qui eſt près de votre île, à l'hôtel du maréchal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maiſon meublée? Il ſerait bien doux de venir le ſoir jouir de votre charmant entretien et de celui de votre amie, après avoir ſouffert et travaillé tout le jour; car, de la manière dont ma vie ſolitaire eſt arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, ce ſerait être à cent lieues de vous.

Cet abrégé de l'Hiſtoire univerſelle, dont vous m'avez parlé, eſt un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Pruſſe eſt bien deſtiné à me perſécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuſcrit très-informe; il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sore, lorſque les huſſards autrichiens pillèrent ſon bagage; cependant on lui rendit tout, juſqu'à ſon chien. Il ſe trouve aujourd'hui que c'eſt ſon libraire qui débite ce manuſcrit tronqué, altéré, méconnaiſſable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince *Charles*. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'on a été très-ſcandaliſé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiſer les

1753. rumeurs qu'il a causées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté, dans le temps que la confusion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de consolation que dans le travail et dans la retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier comme le conseille M. de *Beaufremont*; j'ai pourtant autant de droits au paradis qu'aucun français. Mais vous, Madame, qui avez tant de droits aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre santé? comment vont les affaires de votre famille? Je ne vois que des injustices et des malheurs. Conservez votre santé et votre courage. Vous mande-t-on quelque chose de Paris? y a-t-il quelque nouvelle sottise? Que ce milieu du dix-huitième siècle est sot et petit! Je souhaite cependant que vous en puissiez voir la fin. Adieu, Madame; je voudrais être votre courtisan aussi assidu que respectueusement attaché.

LETTRE CXCII.

1753.

A MADAME

DE FONTAINE, *à Paris.*

23 de novembre.

MON aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avions encore, madame *Denis* et moi, un peu du poiſon de Francfort dans les veines ; mais je crois auſſi notre chère *Denis* un peu gourmande ; et l'on raccommode avec du régime ce que les ſoupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'eſprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puiſque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit *Callot*, un petit *Tempeſt*. Je me flatte que vos deſſins ne ſont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu béniſſe une famille qui cultive tous les arts. Je ſerai enchanté de vous embraſſer; mais où, et quand ?

Peignez-vous d'après le nu, Madame ;

1753. et avez-vous des modèles ? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un ſecrétaire, avec des livres et une ſeringue : donnez-moi la préférence.

Connaiſſez-vous MM. *Corringius*, *Vitriarius*, *Struvius*, *Spenner*, *Godſtal*, et autres meſſieurs du bel air ? ce ſont ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peignez des choſes agréables d'une main légère, et moi des ſottiſes graves d'une main appeſantie.

Je baiſe vos belles mains, et je décraſſerai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conſeiller ; faites-lui bien mes complimens.

LETTRE CXCIII.

A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous aſſure que j'ai fait là une triſte revue : ce ne ſont pas des monumens de la bonté des hommes. On

dit que les rois ſont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le ſont un peu davantage. 1753.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines* par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de bicêtre ; il m'appelle ſon bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaiſſance, il avoue que ſans moi il était perdu, que je ſuis le ſeul qui ait eu le courage de le ſervir; mais dans la même liaſſe j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, ſelon ſa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépenſé pour d'*Arnaud*, homme que vous connaiſſez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans ; mais auſſi la lettre qu'il écrivit contre moi dès qu'il eût fait à Potſdam une petite fortune, fait la clôture du compte.

Il faut avouer que *Linant*, *Lamare*, et *Leſévre*, à qui j'avais prodigué les mêmes ſervices, ne m'ont donné aucun ſujet de me plaindre. La raiſon en eſt, à ce que je crois, qu'ils ſont morts tous trois avant que leur amour propre et leurs talens fuſſent aſſez développés pour qu'ils devinſſent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour propre et à l'intérêt ; vous avez beau avoir rendu les plus grands ſervices, vous avez réchauffé dans votre ſein des vipères. C'eſt-là mon premier malheur ; et le ſecond a été d'être trop touché

1753. de l'injuſtice des hommes ; trop fièrement philoſophe pour reſpecter l'ingratitude ſur le trône, et trop ſenſible à cette ingratitude ; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des perſécutions ; ne voyant d'un côté que des fanatiques déteſtables, et de l'autre des gens de lettres indignes de l'être ; n'aſpirant plus enfin qu'à une retraite, ſeul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la baſſeſſe et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel eſprit nommé *Bonneval*, dont vous n'avez jamais ſans doute entendu parler (ce n'eſt pas le comte-bacha de *Bonneval*). Il me parle pathétiquement des qualités de l'eſprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet homme m'en avait ci-devant excroqué dix autres avec leſquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi ; et il diſait pour ſon excuſe que c'était madame *Pâris de Montmartel* qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chaſſé de la maiſon. C'eſt, au demeurant, un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui *Rouſſeau* a, je crois, adreſſé une épître.

En voici d'un nommé *Ravoiſier* qui ſe diſait garçon athée de *Boindin* ; il m'appelle ſon protecteur, ſon père ; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir. 1753.

Un *Demoulin*, qui me diſſipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de ſes lettres ; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel eſprit.

Le bel eſprit qui m'écrivit ce billet connu (*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant ſix cents livres, tous les exemplaires d'une belle ſatire où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle *Lajonchère*. C'eſt l'auteur d'un ſyſtême de finances ; et on l'a pris en Hollande pour *la Jonchère* le tréſorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en reliſant les lettres de *Mannori*. Voilà un plaiſant avocat. C'eſt aſſurément l'avocat patelin : il me demande un habit. *Je ſuis honnête en robe*, dit-il, *mais je manque d'habit ; je n'ai mangé hier et avant-hier que du pain*. Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'eſt le même qui depuis fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le ſervice de faire condamner

(*) Voyez Mémoire ſur la ſatire, Mélanges littéraires, tome II, page 196.

1753. les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (*) qui me demande pardon ; il me remercie de mes bienfaits ; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant ; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'est depuis réfugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne ; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter ; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée ! Mais il y a une espèce cent fois plus méchante ; ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis ; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez

(*) *Jore.*

à *Pope :* il a paſſé par les mêmes épreuves ; et s'il n'a pas été mangé, c'eſt qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant ſi je voulais. Ce monde-ci eſt une guerre continuelle ; il faut être armé, mais la paix vaut mieux. 1753.

Malgré les funeſtes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, ſi je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal ſur la terre ; ſinon je ſerai de l'avis de ceux qui penſent qu'un génie mal-feſant a fagoté ce bas monde.

LETTRE CXCIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'empire qui ſurchargent l'eſprit, on n'écrit guère ; cependant, Monſeigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronſac* eſt réchappé d'une maladie dangereuſe. Je vous en félicite, et je lui ſouhaite une carrière auſſi brillante et auſſi glorieuſe que la vôtre. Il eſt triſte que je voye finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes eſpérances. Voici

1753. des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimée. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne soit pas vue de vos secrétaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé d'avoir fait imprimer cette histoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples ; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice, dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très-instamment M. de *Malesherbes* de supprimer cette édition ; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, Monseigneur ; conservez-moi vos bontés.

P. S. On m'assure que le prince *Charles* rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sore, dans laquelle sa Majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire ;

je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là ; ſon libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre. 1753.

Nous n'avons pas porté de ſanté, ma nièce ni moi, depuis un ſouper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma ſanté toujours languiſſante ne m'a pas permis de vous écrire.

Fin du Tome quatrième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ARGENTAL. (M. le comte d')

B.

C.

D.

K.

L.

M.

N.

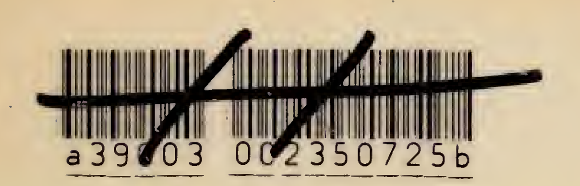
Q.

R.

X.

Fin de la Table du tome quatrième.




a39003 002350725b

